





GUERRE ET CIVILISATION

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. CHRISTOPHE NYROP

Nouveau recueil de Farces françaises des quinzième et seizième siècles, publié en collaboration avec Émile Picot. Paris, D. Morgand et C. Fatout, 1880.

Den oldfranske Heltedigtning (Histoire de l'Épopée française au Moyen Age). Copenhague, 1883. — *Storia dell' epopea francese nel medio evo*, traduzione di Egidio Gorra, con aggiunte e correzioni fornite dall' autore. Florence, Carnesecchi, 1886.

Grammaire historique de la Langue française. Tome I (1899, 1904, 1914), *Phonétique*. Tome II (1903), *Morphologie*. Tome III (1908), *Formation des mots*. Tome IV (1913), *Sémantique*. Tome V (en préparation), *Syntaxe*. Paris, A. Picard.

Manuel phonétique du français parlé. 3e édition, traduite et remaniée par Emm. Philipot. Paris, A. Picard, 1901 (2e édition, 1913).

Fransk Verslære (Traité de versification française). Copenhague, 1910.

Recueil de Textes français (*publiés pour les cours universitaires*). Tome I, *Philologie française* (2e édition, 1915). Tomes II et III, *Poésie française* (1905 et 1909). Copenhague, Gyldendalske Boghandel, et Paris, A. Picard.

France, traduit par Jacques de Coussange. Paris, Larousse, 1916.

L'Arrestation des professeurs belges et l'Université de Gand, traduit par Emm. Philipot. Paris et Lausanne, Payot, 1917.

CHRISTOPHE NYROP

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

UERRE ET CIVILISATION

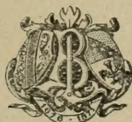
TRADUIT DU DANOIS

PAR EMM. PHILIPOT

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES

PRÉFACE PAR PAUL VERRIER

CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

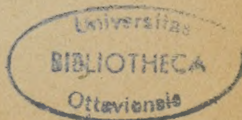


BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS | RUE DES GLACIS, 18

1917



PRÉFACE

C'était en 1911, au mois de mai. Le professeur de langues et littératures romanes à l'Université de Copenhague, M. Nyrop [1], devait faire trois conférences publiques au Collège de France. Le sujet pouvait sembler un peu spécial : « L'euphémisme en français. » Dès la première fois, cependant, il vint des auditeurs en grand nombre, attirés par la renommée du savant Danois, par la sympathie que nous inspire communément son pays, par la curiosité. Quand parut l'orateur, quand il prit la parole en excellent français, on fut surpris, surpris et charmé : il y avait — malgré les verres noircis qui cachaient les yeux presque éteints par la maladie — il y avait dans ce visage au teint frais tant de vie et de

(1) Né à Copenhague en 1858, étudiant à Paris en 1877-1878 (cours de Gaston Paris, Paul Meyer, etc.), docteur ès lettres (Copenhague) en 1886, maître de conférences à l'Université de Copenhague en 1888, professeur titulaire en 1895, membre correspondant de l'Institut en 1912. — En 1906, il était frappé de cécité à peu près complète.

souriante jeunesse! il y avait tant de vie et d'aisance dans cette voix et dans cette pensée, claires toutes deux, souples et riches, en même temps que nettes et fermes! Ingénieux et joliment tourné, sans rien sacrifier de l'ordonnance et de la rigueur scientifiques, l'exposé intéressait vivement tout le monde, captivait l'attention, souvent même amusait par quelque rapprochement inattendu, quelque remarque spirituelle, qui projetait sur la question un gai rayon de lumière. A la deuxième conférence, la salle était comble ; à la troisième, elle était plus que bondée, et les applaudissements de la fin prirent un caractère d'ovation.

Combien il y a de vie chez M. Nyrop, ceux-là s'en rendent compte qui ont eu l'avantage de le fréquenter pendant ses nombreux séjours à Paris; ceux-là seuls le savent bien qui ont passé de longues heures dans son hospitalière demeure de Copenhague, — où son admirable compagne, toujours vibrante, elle aussi, de vie et de jeunesse, l'aide avec tant de grâce et d'intelligence à recevoir et à travailler. C'est là qu'il faut l'avoir vu et entendu, soit dans le tête-à-tête, soit plutôt encore au milieu de ses élèves et de ses amis, surtout quand il parle de la France.

Et quelle énergie! Incapable depuis 1906 de lire, d'écrire et de se diriger seul, il a eu le courage et la force de continuer ses cours, de poursuivre ses multiples travaux, il a conservé son bel entrain.

Cette vie qui rayonne pour ainsi dire de sa personne, son œuvre en est comme pénétrée. Voici, par exemple, son principal ouvrage : *Grammaire historique de la langue française* (en français). C'est une étude complète et approfondie, en cinq gros volumes, expressément composée pour les philologues, maîtres ou apprentis. Prenez-en la première partie (histoire générale de la langue française) : si profane que vous soyez, vous la lirez jusqu'au bout avec plaisir. Quant au reste, l'érudition s'y déploie, solide et abondante, mais sans rien de compact, d'embroussaillé, d'obscur, comme dans tels lourds manuels : il y a de l'air et de la lumière, de l'élégance et de la clarté, de la vie.

Dans les mots, derrière les mots, ce « philologue » aperçoit la vie, non seulement *La Vie des mots,* — ainsi qu'il a baptisé un de ses livres les plus attrayants, — mais encore la vie de la pensée, la vie des hommes, la vie des peuples. A Paris, en Provence, en Roumanie,

en Danemark, bien ailleurs encore, il s'est appliqué à démêler dans la langue, dans les textes anciens et modernes, dans les traditions et les mœurs l'évolution si variée de la vie. Il a beaucoup écrit là-dessus. Citons encore quelques titres : *Histoire de l'Épopée française,* travail remarquable, traduit sur-le-champ, — en français? non, — en italien ; *Une Représentation dramatique au Moyen Age; Mosaïques romanes,* où sont décrites avec art la Roumanie et la Provence; *La Légende d'Ulysse et de Polyphème; La Puissance du Nom; Le Juif Errant; Le Cœur du Chanteur; La Comtesse aux trois cent soixante-cinq enfants; Tannhäuser au Venusberg; Le Baiser et son histoire* (traduit en anglais).

C'est à la France avant tout qu'il a consacré ses recherches et son enseignement, à la France avant tout qu'il a intéressé des générations d'auditeurs assidus. Au fur et à mesure qu'il l'étudiait ainsi, dans les manifestations de sa vie intellectuelle à travers les âges, il se passionnait de plus en plus pour sa langue, sa littérature, sa civilisation, ses idéals.

Depuis le commencement de la guerre, il ne cesse de plaider notre cause, la cause de la France, de la Belgique, de l'Italie, des Alliés.

Son infirmité n'a pu le retenir d'aller faire des conférences à travers tout le Danemark et jusqu'en Suède. Elles palpitent d'une affection ardente, d'une ardente admiration pour notre pays. Elles ont paru en brochure, brochure que tout Français devrait avoir lue : *France*.

Quant aux articles de journaux où il a exprimé son indignation, ses douleurs, ses sympathies, ses espoirs, sa foi, il vient d'en réunir une partie en volume : *Guerre et Civilisation*.

Cet amant de la vie en déteste âprement la brutale destructrice : la guerre. Encore y a-t-il pour lui guerre et guerre. Il pense comme Leconte de Lisle :

> O barbarie ! ô soif du meurtre ! acharnement
> Horrible ! odeur des morts qui suffoques et navres !
> Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
> Et la stupide horreur de cet égorgement.
>
> Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
> Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
> Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
> Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire !
>
> (*Le Soir d'une Bataille.*)

Malgré l'horreur du présent, cet amant de la vie garde en elle une confiance inébranlable : si le monde de la guerre s'effondre

aujourd'hui en ruines ensanglantées, c'est pour fertiliser

> de ses restes immondes
> Les sillons de l'espace où fermentent les mondes,

c'est pour faire place à une humanité meilleure, au monde de la paix et de la civilisation.

Tel est, à ces deux égards, l'esprit du livre. Rien de plus net.

On y relèvera cependant encore le souci d'équité qui induit l'auteur à noter çà et là ce qu'il croit discerner de louable chez nos adversaires ou de critiquable chez nous. D'aucuns, peut-être, estimeront que cette délicatesse de conscience l'entraîne quelquefois un peu loin. Mais pareil scrupule d'impartialité ne donne que plus de force au terrible réquisitoire qui se dégage clairement de ces pages émues, — pour éclater dans le transparent symbole de l'avant-dernier chapitre, — contre les empereurs du mensonge et du meurtre, contre les « Ratberts » et leur suite, ces ennemis de la vie.

Paul VERRIER,

Chargé de cours à la Sorbonne.

AVANT-PROPOS

Ce livre, qui traite de la guerre et de tout ce qui s'y rattache, a été écrit par un ami de la paix. Il fait donc la guerre à la guerre, et nous aurions pu lui donner comme épigraphe la devise de Mme Berthe von Suttner : « Bas les armes ! »

Si je l'ai intitulé, dans l'édition française, « Guerre et Civilisation », dans l'édition danoise, « La Guerre est-elle un fait de civilisation ? » ce n'est pas que j'aie l'intention de discuter dans les règles la question ainsi posée, mais j'estime que les divers chapitres du livre fourniront, par les faits qu'ils présentent, les moyens de la résoudre.

Ce livre suit un plan déterminé. Après une introduction générale, viennent quatre chapitres consacrés aux dévastations commises en Belgique et dans la France du Nord ; la question du manifeste des 93 et des réponses qu'il a provoquées s'y rattache très naturellement. La guerre amène l'annexion, laquelle entraîne avec elle la tyrannie militaire : quelques-unes des questions relatives aux annexions et au régime d'occupa-

tion sont traitées dans les trois chapitres suivants. Comment l'oppression des nationalités provoque des réactions violentes et prépare des explosions de haine, c'est ce que montre par exemple le mouvement irrédentiste en Italie, et c'est pourquoi nous avons étudié l'attitude de l'Italie dans la présente guerre. Enfin j'essaie dans deux courtes sections d'éclairer par quelques exemples les rapports entre la guerre et la religion, entre la guerre et la langue, et le dernier chapitre indique dans le lointain cette cité de Dieu que les hommes devraient édifier ensemble dans un esprit de concorde.

J'espère aussi que mon livre apportera divers textes peu connus ou peu accessibles qui offrent un intérêt historique et psychologique. Mais, je le répète, ce livre a pour but principal de faire la guerre à la guerre : je parle naturellement non pas de la guerre défensive à laquelle certaines nations sont contraintes pour protéger leur territoire et leurs foyers, mais de la guerre d'agression qui détruit, pille, suce le vaincu jusqu'aux moelles et annexe son pays. Qui ne proteste pas est complice !

Chr. N.

Copenhague, novembre 1916.

GUERRE ET CIVILISATION

I

MOLTKE ET MAUPASSANT

Dans un bel hymne à l'âme de la France, Maurice Barrès a glorifié le soldat, la vie militaire et l'esprit guerrier. Il célèbre les héros des tranchées, sans cesse menacés de la mort ou de la mutilation, qui supportent sans un murmure toutes les privations, bravent toutes les souffrances et font preuve des vertus et des qualités les plus hautes que connaisse l'humanité : courage, vaillance, grandeur d'âme, enthousiasme, décision, sang-froid, esprit de sacrifice et de résignation.

Pour Barrès la guerre est quelque chose d'infiniment beau et élevé, quelque chose de saint. Mais toute guerre n'est pas sainte. En même temps qu'il chante les louanges de la guerre et place le soldat au rang d'un jeune dieu, il voit dans l'incendie qui dévore l'Europe une des plus effroyables tragédies que la civilisation ait jamais connues.

En fait, dans l'esprit de Barrès, la seule guerre sainte est celle qui se donne pour tâche de « défendre pouce à pouce, motte à motte, la mère des

hommes et des idées, le sol natal d'où procèdent toutes choses, les plus raffinées et les plus primitives,... la terre et l'âme que nous avons reçues de nos pères et que nous voulons transmettre à nos fils aussi belles que nous les avons héritées ».

D'autres, se plaçant à des points de vue différents, soutiennent que la guerre est pour l'humanité une nécessité primordiale. La guerre, disent-ils, est, si on l'examine comme il faut, un bien, un bien absolu, car l'humanité dégénérerait sans la guerre. La paix renferme de grands dangers pour un peuple, tandis que la guerre est un bonheur pour lui. Les bienfaits de la paix ne sauraient être mis en balance avec ceux de la guerre. La guerre est une manifestation de toutes les énergies rassemblées d'une nation, et elle répond à un besoin essentiel de l'humanité. La guerre est le grand facteur de la civilisation ; elle sert à développer toutes les vertus les plus hautes qui fortifient les hommes et leur donne la trempe de l'acier ; elle fond la nation en un tout indissoluble ; elle est la plus belle manifestation vitale d'un peuple capable de progrès ; elle est un signe de force et de santé ; elle est une renaissance. C'est pourquoi elle est sainte.

Parmi ces apologistes de la guerre il faut compter le maréchal Helmuth von Moltke. Un jour qu'il recevait une députation d'une société allemande pour la paix, il formula son opinion en ces termes vigoureux : « La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les

nobles sentiments : sentiment de l'honneur, altruisme, magnanimité, courage ; bref, elle empêche les hommes de tomber dans le plus répugnant matérialisme. »

Tous les militaristes, grands et petits, ont partagé cette opinion. Nous avons pu entendre répéter les mêmes idées sur des tons différents, tantôt avec un cynisme et une brutalité sans atténuation, tantôt avec une forte addition de patriotisme exalté. Et les écrivains militaires défenseurs de cette thèse ont recruté des disciples enthousiastes parmi les civils, chez des savants de catégories diverses. Même au milieu de la tuerie actuelle, des professeurs allemands bien disciplinés font l'éloge de la guerre et parlent de la paix avec mépris. Dans un discours sur *Das deutsche Selbsthewusstsein* [1], prononcé par le professeur E. Schwarz, de Strasbourg, le 15 mars 1915, nous lisons ce passage : « De même que tout ce que le cœur et la volonté de l'homme contiennent de vérité se réduirait à un vain mot s'il n'existait pas l'implacable vérité de la mort, de même la guerre est l'épreuve impitoyable à laquelle sont soumises la vérité et la réalité de la puissance et de la force d'un État. »

Quelques jours auparavant, M. Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, dans une conférence sur l'empire d'Auguste, avait mis ses auditeurs en garde contre la croyance que la paix soit un bien; il tirait précisément ses preuves de l'histoire de l'Empire romain : « Il n'est nullement *nécessaire,*

(1) « La fierté allemande. »

disait-il, qu'une longue paix soit pour le monde un bienfait. C'est même une question de savoir si elle *peut* l'être. La paix peut rendre les hommes maladifs et rachitiques, paresseux et engourdis, faibles et lâches. Comme ils ne sauraient vivre sans stimulants, ils demandent à des sportsmen de profession des spectacles qui font passer dans leurs moelles un frisson inoffensif : courses de chevaux et d'hommes, jeux du cirque, courses de taureaux, combats de boxe et combats de gladiateurs. Ils ont de quoi payer le sang d'autrui. La paix ne fait pas les hommes plus doux, mais plus brutaux ; le fait a été mis en évidence pendant la seule longue période de paix universelle que l'humanité ait vécue jusqu'ici. »

Les effroyables événements qui se déroulent autour de nous et qui constituent sans aucun doute la plus grande catastrophe qui ait frappé l'univers depuis le déluge, ont provoqué en beaucoup de pays une nouvelle discussion des thèses dont nous venons de parler. Les esprits que possède le « militarisme nationaliste » ont en général fait hautement profession de leur doctrine et ont célébré la guerre comme une puissance bienfaisante et divine, créatrice de civilisation nouvelle. Cependant, sous la pression immédiate de la guerre et de ses orgies de sang, des voix de plus en plus nombreuses se sont élevées depuis le mois d'août 1914 pour protester avec une énergie croissante contre le droit absolu de la force brutale, contre l'assassinat méthodique.

Il est intéressant de faire observer qu'une pro-

testation de ce genre avait été formulée depuis longtemps déjà par le grand écrivain Guy de Maupassant. Il est un des premiers qui aient repoussé, au nom de l'humanité, la thèse de Moltke.

Guy de Maupassant était un pur Français de France, aussi bon patriote que qui que ce fût; c'était à tous les points de vue un excellent représentant de sa race. Il avait vécu l'hiver terrible de 1870-1871 ; il en avait souffert, et il portait le deuil des malheurs de la France; mais la guerre en tant que guerre n'était à ses yeux qu'une force de barbarie et de destruction que cet esprit d'une culture si haute, si affinée, contemplait avec stupeur, sans la comprendre. Il avait pour idéal une humanité intellectuellement libérée, et voilà pourquoi il apostrophe la guerre avec une indignation brûlante. Il la flétrit dans une langue vigoureuse, pittoresque ; il en évoque toutes les horreurs en termes concis et énergiques. Il s'adresse directement à Moltke :

« Ainsi, se réunir en troupeaux de 400.000 hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ni rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébétement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour

personne, et crever au coin d'un champ, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim : voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme...

« Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas un képi sur la tête, brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs en poudre et laisser derrière soi la misère et le choléra : voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Et la pensée de l'auteur se reportant à l'épouvantable hiver de guerre que la France avait connu récemment, il poursuit :

« Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur. Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire. Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Dans sa protestation virulente contre le général prussien, qu'il caractérise comme un artiste supé-

rieur dans l'art de tuer les hommes, Guy de Maupassant ne se contente pas de clouer la guerre au pilori : il place la paix en face d'elle et compare :

« Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie. Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler, à chercher ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères. Ils vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force. La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie. Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Maupassant éprouve une haine méprisante pour ceux qui font de la guerre un métier ; il essaie par tous les moyens de combattre la croyance commune d'après laquelle ils auraient accompli des choses grandes et dignes d'admiration.

« Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? Des canons et des fusils. Voilà tout. L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme, par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons, que l'inventeur des fortifications modernes ?... Est-ce que Napoléon I[er] a continué le grand mouvement intellectuel

commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle ? »

Guy de Maupassant fit un jour une visite à bord du cuirassé *Le Courbet,* qui était, il y a une génération, une des plus belles unités de la marine française. Cette visite lui inspira les réflexions suivantes :

« Rien ne donne l'idée du labeur humain, du labeur minutieux et formidable de cette petite bête aux mains ingénieuses comme ces énormes citadelles de fer qui flottent et marchent, portent une armée de soldats, un arsenal d'armes monstrueuses et qui sont faites, ces armes, de petits morceaux ajustés, soudés, forgés, boulonnés, travail de fourmis et de géants, qui montre en même temps tout le génie et toute l'impuissance et toute l'irrémédiable barbarie de cette race si active et si faible qui use ses efforts à créer des engins pour se détruire elle-même.

« Ceux d'autrefois, qui construisaient avec des pierres des cathédrales en dentelle, palais féeriques pour abriter des rêves enfantins et pieux, ne valaient-ils pas ceux d'aujourd'hui, lançant sur la mer des maisons d'acier qui sont des temples de la mort ? »

Comme on le voit, Maupassant démontre avec une logique inébranlable que seuls les travaux de la paix assurent le bonheur. La guerre est une survivance mauvaise dont les hommes doivent s'appliquer consciemment à se libérer. Dans cet ordre d'idées, Maupassant avait eu en Victor Hugo un devancier. Ce géant, à qui rien d'humain n'était

étranger, avait écrit en effet dans son style lapidaire :

« Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut être la circonstance atténuante ; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

« Ah ! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre. »

Maintenant que la guerre a ravagé pendant plus de deux ans l'Europe et une grande portion de l'Asie, on est tenté de mettre Moltke, représentant du militarisme, en face de Maupassant et de Victor Hugo, représentants de l'humanisme, et de confronter leurs idées. Le temps n'est-il pas venu où l'on pourrait décider lequel des deux partis a raison ? Il est bien probable que la plupart des hommes se rallieront sans hésiter à la théorie des deux écrivains français, comme à l'expression de ce qu'il y a de plus élevé, de plus beau et de plus noble chez l'homme. Et l'on peut vraiment donner le nom de terre du progrès au pays dans lequel, malgré tant de traditions et de tendances guerrières, de pareilles idées ont été exprimées avec tant d'éloquence, de conviction, — et j'ajouterai : si tôt, car la France a protesté contre la guerre longtemps avant le dix-neuvième siècle.

Voltaire exerce son ironie mordante sur la folie guerrière. Il imagine une conversation entre un habitant de Sirius, le géant Micromégas, et quelques-uns des habitants de notre globe, parmi lesquels se trouvent plusieurs philosophes. Ils lui donnent diverses explications sur les occupations des hommes, et ces renseignements le remplissent tour à tour d'étonnement, de colère et de mépris. Au cours de la conversation, l'un des philosophes lui parle de la guerre de 1763 contre les Turcs :

« En écoutant ces paroles, l'habitant de Sirius eut un frisson ; il demanda quelle pouvait bien être la raison de ces combats effroyables entre des créatures si petites et si faibles.

« Le philosophe répondit qu'il s'agissait seulement de quelques malheureuses pièces de terre dont aucun des belligérants ne se souciait, et que personne d'entre eux n'avait jamais vues, non plus que cet Empereur ou ce Sultan pour lequel ils se massacraient les uns les autres.

« Saisi d'épouvante, Micromégas s'écria, tout tremblant de colère, qu'une pareille folie lui était incompréhensible et qu'il avait envie d'écraser du pied cette fourmilière d'assassins ridicules.

« Le philosophe lui répondit :

« Ne vous en donnez pas la peine ; ils travaillent « assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans il « ne reste jamais la centième partie de ces misé- « rables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas « tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les « emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas « eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares séden-

« taires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, « dans le temps de leur digestion, le massacre d'un « million d'hommes, et qui ensuite en font remer- « cier Dieu solennellement. »

Comme on le voit, l'homme, malgré tout, ne change guère, et l'ironie de Voltaire convient tout aussi bien au vingtième siècle qu'au dix-huitième. Seuls les groupements des belligérants se sont un peu modifiés, mais sans aucun avantage pour la civilisation. En ce temps-là, les Russes et les Autrichiens s'étaient coalisés pour combattre le Turc; maintenant les Autrichiens ont passé du côté des Turcs. La politique mondiale n'a rien à faire avec l'humanité et la civilisation.

Avant Voltaire, Rabelais avait déjà écrit de belles pages contre la guerre; dans la personne et dans la destinée de Picrochole, roi de Lerné, il tourne en ridicule tous les conquérants présomptueux avec leurs projets insensés et barbares. L'épisode de Picrochole est un des ornements de ce *Gargantua,* où tant d'idées humaines et saines de la Renaissance ont trouvé leur expression.

La France a toujours été une nation directrice, tantôt dans un domaine, tantôt dans l'autre, et tantôt enfin dans plusieurs domaines à la fois. Depuis le Moyen Age la France a été en Europe le pays progressif et initiateur par excellence, et ce rôle, elle l'a conservé jusqu'à notre époque, même après que sa puissance et son importance politiques eurent subi une diminution dans le siècle précédent.

La France a continué à être la patrie de la liberté,

parce que c'est le pays où l'individualité est respectée, où elle peut se développer librement et par suite fournir la plus grande contribution à l'œuvre civilisatrice. Ce qui passe en première ligne pour le Français, ce n'est pas l'obligation de satisfaire aux exigences de l'État, ce n'est pas le souci obsédant, étouffant, du bien-être de l'État en voie de développement, mais c'est le souci des intérêts de l'individu.

Ce trait de caractère national a laissé sa marque dans la vigoureuse protestation de Guy de Maupassant contre la guerre. L'écrivain en appelle directement au peuple. Il sait que le peuple français se compose d'individus libres, indépendants et non pas d'automates mus par l'État; et il approuve que cette nation se fasse au besoin justice à elle-même en tenant tête à un gouvernement rétrograde. Il s'agit de conserver la sainte liberté; il s'agit de lutter toujours pour de nouveaux progrès, et la condition de ces progrès, c'est qu'ils aient pour but le bonheur de l'individu. Voici comment parle Maupassant :

« Eh bien, oui! puisque les Gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les Gouvernements. Ils se défendent, ils ont raison. Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres. On ne le peut faire que pour le bien de ceux que l'on dirige. Quiconque gouverne a autant le devoir d'éviter la guerre qu'un capitaine de navire a celui d'éviter le naufrage. »

Tout le monde reconnaîtra que le pays où de telles paroles se font entendre a pour devise : « Liberté et progrès. » Mais tout en espérant que l'humanité s'avançait vers un avenir plus lumineux que le présent, Maupassant était saisi de toutes sortes d'inquiétudes sur la possibilité d'une libération prochaine. Son idéalisme se trouvait sans cesse en opposition tranchée avec son tempérament de sceptique ; son expérience pratique de la vie lui inspirait des raisons de se méfier. Voilà pourquoi des doutes amers se mêlent à ses considérations sur la possibilité pour les hommes de secouer le cauchemar de la guerre. Il s'écrie :

« Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille et sans casier judiciaire.

« Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre le Gouvernement. Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

« Ah ! nous vivrons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes, nous resterons des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change. »

Au cours de la grande guerre un grand nombre de représentants éminents de l'art, de la science et de l'industrie, appartenant à beaucoup de pays divers, ont exprimé des idées analogues à celles de Maupassant et protesté contre la thèse qui voit dans la guerre un facteur de civilisation. Je citerai ici quelques déclarations du Danois Georges Brandès; elles sont extraites d'un article où le célèbre critique part en campagne contre l'apologie de la guerre :

« Je sais que les Allemands sont civilisés, les Russes pleins de cœur, les Autrichiens élégants. La guerre les a tous transformés en barbares. Une fois que le meurtre du soi-disant « ennemi » et la destruction d'êtres humains, de villes et de champs ont été qualifiés exploits méritoires et même actes de sainteté, la brutalité se trouve déchaînée de tous côtés. Sous le vernis de la civilisation se révèle alors un sauvage qui appartient essentiellement à l'âge de la pierre. »

On lit plus loin dans le même article :

« La disparition de toute guerre ne serait certainement pas plus dangereuse pour la conservation des valeurs les plus hautes de la vie humaine que la suppression de l'institution du duel. Nous connaissons tous la thèse rebattue qui veut que la cessation de la guerre, au lieu d'ennoblir les hommes, les amollisse et ne leur offre plus pour idéal que le bien-être physique... On nous a répété assez souvent que c'est seulement dans la guerre que se développent l'abnégation et l'esprit de sacrifice.

« Personne ne nie que si la guerre produit des horreurs et des désastres sans nombre et sans mesure, elle révèle aussi le courage et le sacrifice de soi. Mais cette constatation n'est pas de nature à diminuer le moins du monde notre aversion pour la guerre.

« Les incendies donnent à de vaillants pompiers l'occasion de déployer de l'audace, de l'héroïsme, de l'ingéniosité et de l'endurance ; mais personne ne glorifiera pour cela l'incendie, surtout quand il réduit toute une ville en cendres.

« Des épidémies redoutables donnent à des médecins consciencieux et à de vaillantes infirmières l'occasion de faire preuve de courage, de prudence, d'intelligence, de présence d'esprit et de beaucoup d'autres qualités ; mais personne ne chante pour cela un hymne au choléra. »

Dans un discours que Mme Ellen Key prononça il y a quelque temps devant l'Académie suédoise à Stockholm, elle se livra à des considérations semblables à celles de M. Brandès. Voici ce qu'elle dit entre autres choses : « On a accusé les amis de la paix de ne pas apprécier les beaux côtés de la guerre. Cette accusation est injuste. Mais de ce qu'on voit ce qu'il y a d'héroïque dans la guerre, il ne s'ensuit pas qu'on doive souhaiter l'état de guerre. Les rivalités de familles dans l'ancienne Islande ont produit des traits de noblesse sublime, mais ce n'est pas une raison pour que nous souhaitions le retour de pareilles époques. »

Ainsi donc les esprits les plus divers se rencontrent dans une même condamnation énergique de

la guerre, dans la même horreur douloureuse pour cette institution. Et des protestations de ce genre, comme nous l'avons vu, ont été formulées avant notre époque, au siècle de Voltaire, pendant la Renaissance, et même dès l'antiquité. Plutarque a écrit sur la musique un dialogue qu'il introduit par les considérations suivantes :

« L'épouse de Phocion le Juste mettait, comme on le sait, toute sa fierté dans les exploits guerriers de son époux. J'estime au contraire que je dois signaler l'activité artistique et scientifique de mon maître comme une chose qui inspire de la fierté non seulement à moi, mais à ses amis. En effet, l'expérience nous prouve que même les exploits les plus brillants accomplis par des guerriers se bornent à libérer d'un danger momentané quelques soldats, une seule ville ou peut-être un seul peuple ; mais ils ne rendent nullement meilleurs ni les soldats, ni les citoyens de la ville, ni ceux de l'État. En revanche, on peut constater que le développement intellectuel, qui est le fondement du bonheur et une source de sagesse, profite non seulement à une famille, à une cité ou à un peuple, mais à l'humanité tout entière. Or, s'il convient de placer de la sorte les biens de l'intelligence et de l'âme au-dessus de n'importe quel exploit guerrier, l'intérêt qu'on leur a témoigné est d'autant plus digne d'une étude historique. » Après quoi Onésicrate commence à discuter avec ses amis des questions musicales.

« Le bénéfice de la guerre », dit Mme Ellen Key à la fin de son discours, « c'est l'éveil dans la conscience des peuples de cette idée qu'il faut vaincre

la guerre. » Espérons qu'il ne s'écoulera pas trop de temps avant que le but soit atteint, avant que l'appétit de meurtre patriotique ait été complètement extirpé de l'humanité civilisée. Espérons que nous n'attendrons pas trop longtemps le moment où tous les hommes uniront leurs efforts pour triompher de la guerre. Espérons que tous comprendront bientôt que, quand la guerre n'a pas le but que lui assigne Maurice Barrès, elle est un crime monstrueux.

Lorsque Charles Bordes fut reçu en 1759 membre de l'Académie de Nancy, il prononça un discours où il célébrait le siècle des lumières et l'esprit philosophique, et terminait ainsi : « Puisse-t-il [1] un jour, plus sublime, plus utile encore, ramener les hommes à la plus grande égalité possible, et inspirer aux peuples et aux princes une horreur profonde de ce crime des crimes, la guerre ! »

---

(1) L'esprit philosophique.

II

BELGIQUE D'AUTREFOIS
BELGIQUE D'AUJOURD'HUI

Émile Verhaeren [1] a publié en 1915 un livre qui porte ce titre sinistre : *La Belgique sanglante.* Tous ceux qui admirent et aiment le grand poète, tous ceux qui sympathisent avec sa malheureuse patrie, liront ce livre qui saisit et attache, qui excite l'enthousiasme et l'indignation et laisse une impression ineffaçable dans l'âme du lecteur. Il est brûlant de passion ; on y sent à la fois une haine ardente et un amour profond, concentré, plein de tristesse. Ce livre ne décrit pas seulement ce qu'annonce le titre, savoir la Belgique qui saigne et souffre depuis le mois d'août 1914 ; il décrit aussi la Belgique d'avant la guerre.

Il n'y avait certainement pas au monde un écrivain mieux fait pour cette tâche que Verhaeren. Aucun auteur belge n'a eu une compréhension plus intime, plus profonde de son pays avec ses nombreuses et diverses particularités nationales. Aucun poète belge n'a décrit avec plus de puis-

---

(1) Depuis que ce chapitre a été écrit, Émile Verhaeren est mort. En décembre 1915 il fut, on le sait, victime d'un terrible accident à Rouen.

sance artistique et de fantaisie l'âme de la Belgique moderne, de la Wallonie aussi bien que de la Flandre.

Verhaeren est une nature fière, qui a conscience de sa valeur. Il est fier d'être né Belge, fier d'appartenir à une nation qui, malgré l'exiguïté de son territoire, malgré les éléments hétérogènes qui s'y juxtaposent, a apporté à plusieurs reprises, et tout particulièrement à notre époque, des contributions très importantes à la civilisation européenne. En traits brefs et vigoureux il retrace l'histoire de la civilisation belge et célèbre la peinture, l'architecture, la littérature et l'industrie de son pays. Un pays dont le développement est marqué par des noms tels que van Eyck, Memling, Rubens, van Dyck, Brouwer, Teniers, Jordaens, Charles de Coster, Maeterlinck, van Lerberghe et Camille Lemonnier, a des droits à la reconnaissance de toutes les nations.

Verhaeren évoque le passé, le temps où la Belgique était un des pays les plus commerçants de l'Europe, où ses ports et ses entrepôts se remplissaient incessamment de marchandises provenant de tous les coins de l'univers, où ses fleuves étaient parcourus par une flotte innombrable de navires de commerce. Il insiste spécialement sur Ypres, qui était au Moyen Age une ville de commerce florissante, riche, puissante, amie du beau. Ses architectes l'ornaient de bâtisses fières et originales, parmi lesquelles les Halles sont particulièrement célèbres. C'était un bâtiment unique en son genre. « Jadis, les drapiers, les tisserands et les foulons

en firent le centre de leurs trafics. Elles virent les révoltes et les émeutes populaires. Elles tressaillirent d'angoisse et de fièvre, ou de joie et d'orgueil. Elles étaient les siècles, debout. »

Verhaeren évoque aussi un petit village de Flandre, à l'écart des grandes voies, un petit village où l'on vit comme on vivait il y a plusieurs siècles. Il revoit les petites fermes avec leurs portes peintes en vert, leurs toits rouges et leurs pignons blancs ; il entend le fléau frapper l'aire de la grange, et il entend broyer et battre le lin. Il accompagne les paysans dans leur existence humble et paisible, il observe leur recueillement dans les petites églises qu'animent de nombreuses images de la Vierge aux couleurs vives et des statues de saints.

Ou bien encore l'imagination du poète le transporte dans la petite ville idyllique de Dixmude, où les pieuses béguines, par groupes de trois ou quatre, se promènent tout autour du tranquille jardin du cloître, où de vieilles femmes usées par la vie sont assises derrière les vitres de petites maisons calmes : elles demeurent tout l'hiver à la même place et dans la même position, tandis que leurs pauvres mains accomplissent sans trêve le même travail ; c'est seulement en été qu'elles sortent de leurs chambres séculaires pour respirer l'air frais sur le seuil de la maison ; pour elles, l'habitude et l'uniformité sont devenues le suprême bonheur. La vie est comme suspendue dans ces vieilles villes flamandes à moitié oubliées. « Vraiment, si la Vierge revenait sur terre, elle choisirait, pour vivre en recluse après la mort de son fils, un

tel séjour de pauvreté, de calme et de bonne pensée. »

Mais chaque fois que Verhaeren a trouvé un bref repos dans ces rêveries, il se retourne d'un mouvement brusque et douloureux vers le présent, et la Belgique du passé fait place dans sa conscience à un pays ravagé, épuisé et asservi. Il raconte les villes dévastées, les maisons en flammes, les églises démolies à coups d'obus, les tours écroulées, les châteaux mis à sac, les vieillards et les enfants massacrés, les femmes violentées, les paysans pendus, et sa voix, en décrivant ces horreurs, a un tremblement de douleur et de haine infinies.

Il veut voir de ses yeux l'œuvre de destruction dans la petite portion de sa patrie que les Allemands n'ont pu occuper. Venant de France, il franchit en automobile la frontière, actuellement supprimée, des deux pays. Il passe près d'un village où les soldats dorment dans le cimetière et dans l'église et suspendent leurs cartouchières aux statues des saints.

Il pleut, et dans une échoppe sur la place un brave petit commerçant vend du tabac aux soldats. Lorsque la pluie a rendu le tabac humide et lourd, chaque soldat reçoit un petit supplément : « C'est à cause du mauvais temps », fait-il observer, « mais c'est aussi parce que j'aime les soldats. » Verhaeren prend plaisir à noter de ces petits traits qui donnent la vie à une figure.

Il arrive enfin à Pervyse, où il voit de ses yeux les traces abominables laissées par la guerre : « La grand'rue ressemble à un énorme musée de faune

préhistorique ; les toits des maisons, dont toutes les tuiles sont tombées, et dont les faîtages s'affaissent jusqu'aux trottoirs, apparaissent comme des vertèbres suspendues, tandis que ce qui reste debout des murs et des pignons fait songer à de formidables ossatures rongées ou fendues. »

Une seule maison a été épargnée, et le propriétaire continue de l'habiter. C'est un homme entre deux âges. Il voit passer l'automobile, sans dire un mot. Il tient dans les mains un grand balai, et, au milieu du bourg dévasté, il balaie consciencieusement son trottoir ; c'est que le lendemain est un dimanche. Même en pleine guerre, le Flamand conserve ses goûts de propreté.

L'automobile poursuit sa route. De nouvelles destructions, de nouvelles horreurs se présentent aux regards de Verhaeren. Il éprouve un sentiment de terreur, il est secoué au plus profond de lui-même, mais il ne désespère point. Malgré tout, il conserve une confiance inébranlable en la patrie belge, en sa juste cause, en son avenir. De toutes ces villes et de tous ces villages maintenant en cendres surgira une merveilleuse Renaissance. On rebâtira la bibliothèque de Louvain et l'église Saint-Pierre, les halles d'Ypres, les tours de Dixmude et de Nieuport, et « l'on en scellera toutes les pierres avec un mortier aussi dur et aussi solide qu'est dure et solide l'aversion qu'on éprouve actuellement pour les Allemands ».

Le livre de Verhaeren est à la fois un écrit apologétique et un acte d'accusation. D'une part l'écrivain défend son pays, dont il met en relief la grande

importance pour le développement de la culture européenne. La Belgique était un pays pacifique, laborieux, artiste, riche, qui pouvait compter sur le respect et l'admiration non seulement des petites nations mais des grandes ; ce pays collaborait avec les autres, mais en pleine indépendance, à l'évolution de la civilisation. Et d'autre part l'auteur accuse l'Allemagne dans les termes les plus violents pour son attentat contre la neutralité belge, pour sa politique, pour sa façon de conduire la guerre. L'ultimatum brutal et cynique du 2 août 1914 offrait à la Belgique une indemnité pécuniaire en échange du passage des troupes allemandes. La Belgique repoussa avec fierté cette proposition et décida ainsi de sa destinée. Verhaeren se révolte à l'idée qu'on ait pu croire que la Belgique était à vendre. Les Allemands, qui ne comprennent pas les idées que se font de l'honneur les autres nations, « appelèrent notre Gouvernement au comptoir, dans une arrière-boutique. Ils ne prononcèrent qu'un mot : Combien ? Ils s'attendaient à ce qu'on leur répondît à l'instant : Trente deniers ».

Le livre de Verhaeren est en même temps une confession. L'auteur, qui adresse aujourd'hui à l'Allemagne les plus sanglants reproches, éprouvait avant la guerre d'autres sentiments pour la puissante voisine de la Belgique. Il l'avoue dans son introduction :

« Celui qui composa ce livre, où la haine ne se dissimule point, était jadis un vivant pacifique. Il admirait bien des peuples ; il en aimait quelques-uns. Parmi ceux-là se rangeait l'Allemagne.

« N'était-elle pas féconde, travailleuse, entreprenante, audacieuse et organisée mieux qu'aucune autre nation ? N'offrait-elle point à ceux qui la visitaient l'impression de la sécurité dans la force ? Ne regardait-elle point, avec les yeux les plus aigus et les plus ardents qui fussent, l'avenir ?

« La guerre survint.

« L'Allemagne parut autre, immédiatement. Sa force se fit injuste, fourbe, féroce. Elle n'eut plus d'autre orgueil que celui d'une tyrannie méthodique. Elle devint le fléau dont il faut se défendre afin que la vie haute ne périsse point sur la terre.

« Pour l'auteur de ce livre, aucune désillusion ne fut plus grande ni plus soudaine. Elle le frappa au point qu'il ne se crut plus le même homme. »

L'amour profond d'un poète pour sa patrie ; l'infini désespoir de cet homme en face des malheurs de cette patrie ; sa haine brûlante contre les auteurs du désastre ; l'horreur qu'un idéaliste ami de la paix éprouve pour la barbarie de la guerre : voilà ce qu'on trouve dans le livre de Verhaeren. L'amour et la haine, la douleur et le désespoir s'y expriment d'une façon poignante. *La Belgique sanglante* laisse une impression ineffaçable.

Le destin qui a frappé la Belgique innocente lui a assuré la sympathie profonde de tout le monde civilisé. Je dis sympathie, parce que je n'ai pas d'autre mot à ma disposition ; mais en réalité je pense à quelque chose de bien différent, à quelque chose de beaucoup plus chaud et plus intime, à un mot qui signifierait à la fois un respect infini et

une indignation violente, où l'on sentirait de l'admiration très humble en même temps qu'un tremblement de colère. Mais, encore une fois, un tel vocable me manque. Le langage lui aussi s'adapte insuffisamment aux événements actuels ; on dirait qu'il n'a pas été réglé en vue de la richesse des sentiments que suscite cette guerre. Les mots employés jusqu'à ce jour paraissent maintenant trop banaux, trop peu expressifs ou trop vides. Ils ne rendent pas les images d'horreur qui, après vingt mois de démence et de désespoir, remplissent les âmes des hommes.

III

LE PAYS QUI NE VEUT PAS MOURIR

Plusieurs noms belges ont acquis dans ces derniers temps une renommée universelle. Il suffit de citer le philosophe-poète Maurice Maeterlinck, le lyrique Émile Verhaeren, le sculpteur et peintre Constantin Meunier et l'explorateur polaire Adrien de Gerlache de Gomery.

Le commandant de Gerlache, qui appartient à une vieille famille noble de Belgique, a aujourd'hui la cinquantaine. Ce n'est pas seulement un explorateur et un organisateur de grande envergure, c'est aussi un savant et un écrivain. La première impression qu'on reçoit au cours d'une conversation avec lui est celle d'une énergie concentrée et d'une grande clarté d'esprit. De nombreuses années de travail acharné à la poursuite de buts définis ont laissé leur empreinte sur sa physionomie et sur son allure. Les souffrances, elles aussi, l'ont fortement marqué. Sa voix a un timbre voilé, son langage hésite, comme s'il craignait de révéler un secret qu'il veut tenir caché ; ses yeux profonds, ardents et douloureux, semblent parfois chercher quelque chose dans le lointain.

M. de Gerlache attira pour la première fois l'attention du monde en 1896, lorsqu'il conçut le plan

d'une expédition au pôle sud. Il quitta Anvers en août 1897 à bord d'un ancien bateau de pêche suédois qui reçut le nom de *Belgica,* et ce n'est que deux ans plus tard qu'il rentra après un voyage rempli d'aventures, riche en résultats scientifiques; il était le premier qui eût passé l'hiver dans les régions antarctiques. Il aida ensuite à organiser deux autres expéditions au pôle sud, l'une française, commandée par Charcot (1903), l'autre anglaise, conduite par Shackleton (1912). Au reste, il a été lui-même à la tête d'une série d'expéditions, en partie scientifiques et en partie commerciales, dans les régions les plus diverses du globe. En 1901, il était dans le Golfe Persique; en 1907, dans la mer de Kara; en 1909, dans la terre de François-Joseph. Il a de plus entrepris deux voyages au Groenland à bord du *Belgica,* la première fois en compagnie du duc d'Orléans, et ses travaux cartographiques ont beaucoup contribué à préciser notre connaissance de cette terre arctique.

Aussitôt après la déclaration de guerre il fournit un travail considérable à Ostende, où il exerça les fonctions d'une sorte de directeur militaire du port, organisa une station d'aviation et régla le débarquement des troupes et du matériel que fournissait l'Angleterre; finalement il dirigea l'évacuation du port, le 13 octobre 1914.

Après cet événement si douloureux de l'histoire de la Belgique, le commandant de Gerlache a employé son temps et sa rare énergie à réunir un vaste ensemble de documents relatifs à cette guerre qui avait été imposée à son pays si brusquement et

d'une façon si inattendue. Il a vérifié ses matériaux avec toute la précision critique d'un savant, après quoi il en a tiré parti pour composer un grand ouvrage intitulé *Le Pays qui ne veut pas mourir* (1). L'ouvrage a été traduit en norvégien et en suédois.

Ce livre, qui en est déjà à sa 2e édition, est pourvu d'un grand nombre d'illustrations, qui suffiraient à elles seules pour en assurer le succès : on y trouve des vues de villes et de villages, de châteaux et d'églises, de rues et de places avant et après la guerre, des portraits de la famille royale et des nombreuses personnalités éminentes dont les noms sont cités avec admiration depuis le mois d'août 1914 : le général Leman, le bourgmestre Max, le cardinal Mercier, le ministre des Affaires étrangères Davignon, etc. ; et ce sont encore des instantanés représentant l'armée d'invasion et ses exploits, des dessins allégoriques, des cartes postales allemandes relatives à la guerre, divers pamphlets, etc. Toute la guerre passe devant les yeux du lecteur avec sa brutalité et ses épouvantes.

Et cependant, si instructives et attachantes que soient ces gravures, elles ne constituent que l'accessoire. L'intérêt principal réside dans le texte même du commandant de Gerlache. La langue est simple et sans apparat ; exposé calme, contenu et sobre ; pas de recherche de l'effet, pas de tentative directe pour forcer l'adhésion du lecteur. Ce sont des faits, rien que des faits, présentés dans leur

---

(1) Publié en français sous le titre : *La Belgique et les Belges pendant la guerre*. Paris, Berger-Levrault, éditeurs.

ordre de succession historique, et leur réalité brutale est si puissante que nous lisons le livre avec une passion croissante, tantôt enflammés d'enthousiasme, tantôt glacés de terreur, tantôt à demi étouffés par l'indignation et la colère.

Ce livre traite du martyre de la Belgique. Jusqu'au 4 août 1914, le royaume de Belgique était un pays d'environ 30.000 kilomètres carrés, peuplé de 7 millions d'habitants, un pays florissant avec une riche culture intellectuelle et de précieux trésors artistiques, une industrie imposante et un mouvement commercial qui n'était pas très loin d'égaler celui de la France ; c'était un pays dont la neutralité absolue avait pour garantes les puissances européennes en vertu du traité de 1839. Le 29 avril 1913, au cours d'une réunion de la Commission du budget, le secrétaire d'État allemand von Jagow, répondant à une question posée par un membre socialiste, avait déclaré que « l'Allemagne était décidée à respecter la neutralité belge, stipulée par des conventions internationales ».

Actuellement, le royaume de Belgique ne compte plus que de 700 à 800 kilomètres carrés ; sa population est insignifiante et son Gouvernement est allé s'établir au Havre, où il a plein droit d'exterritorialité. La plus grande partie de ce qui fut autrefois la Belgique est maintenant occupée, considérée comme territoire allemand, ravagée, détruite. Plusieurs centaines de mille de ses habitants ont été tués ou chassés de leurs demeures et vivent exilés en Hollande, en Angleterre, en France et en Suisse.

Le 2 août, l'Allemagne lança son ultimatum, que

la Belgique repoussa avec fierté ; le 13 octobre, le Gouvernement belge s'établissait en terre étrangère. Des scènes indescriptibles se passèrent à Ostende lorsqu'il s'agit de transporter en lieu sûr les objets les plus hétéroclites, depuis les archives jusqu'aux chevaux et aux voitures du Roi.

Ce sont en particulier les événements compris entre le 4 août et le 13 octobre que le commandant de Gerlache décrit dans son livre. Il parle de l'armée belge qui, pendant un mois et demi, avec une constance et un courage merveilleux, a tenu tête, au cours de sa lente retraite, à un ennemi supérieur et lui a infligé des pertes énormes ; et il nous parle aussi de l'armée allemande d'invasion, dont il dénonce par un grand nombre d'exemples la cruauté systématique.

Il existe dès maintenant des documents si abondants sur les méthodes de guerre employées en Belgique par l'Allemagne pendant les mois d'automne 1914, que l'on peut se former à leur sujet une opinion impartiale. Outre les carnets de soldats que M. Bédier a fait connaître et qu'il a complétés ensuite par plusieurs additions importantes, nous possédons les « Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique » publiés par la Commission officielle belge, avec une préface de van den Heuvel ; nous possédons encore les lettres pastorales du cardinal Mercier et enfin nous avons l'enquête autrichienne extrêmement intéressante du P. van den Bergh sur les actes de violence commis par les troupes allemandes contre les prêtres belges : les résultats de cette enquête diffèrent

considérablement de ceux auxquels aboutit la Commission allemande.

On a essayé en Allemagne de jeter la suspicion sur la publication faite par M. Bédier des carnets de route de soldats allemands. Mais cette tentative a échoué sur les points essentiels. On s'est attaché à de prétendues inexactitudes verbales, à des virgules omises, afin de détourner l'attention des faits eux-mêmes, qu'il était impossible de contester. Impossible d'éluder le témoignage de ces notes brèves où les soldats ont consigné leurs propres crimes. Un jeune savant français, qui travaillait au ministère de la Guerre pendant l'automne de 1914, m'a affirmé avoir lu et transcrit un grand nombre de ces carnets qui contenaient des récits encore plus révoltants que ceux que l'on peut lire dans les deux brochures de M. Bédier.

Les Allemands ont tenté d'excuser les cruautés commises en les présentant comme de justes représailles contre les francs-tireurs belges. Il y a longtemps que ces histoires de francs-tireurs ont été reléguées dans le monde des légendes par les critiques militaires compétents. Au reste, cette question très importante est traitée tout au long par le commandant de Gerlache.

De plus, les Allemands ont prétendu que la Belgique s'était depuis longtemps préparée à une guerre de guérillas. Après l'occupation de Louvain, un officier allemand a raconté qu'il avait découvert des meurtrières dans un grand nombre de maisons : c'étaient des tubes de fer qui traversaient le mur extérieur et qui étaient munis d'une plaque d'acier

s'ouvrant en dehors. L'officier allemand se livre à des considérations profondes sur ces tuyaux de fer; selon lui, ils prouvent, entre autres choses, que les Belges s'étaient préparés à lutter contre une invasion par des moyens « dont un peuple civilisé comme le peuple allemand ne peut se faire la moindre idée ». L'humble vérité, c'est que ces tubes, que l'on trouve dans la plupart des maisons belges modernes, sont destinés à fixer les échafaudages servant à des réparations éventuelles; en outre, ils sont disposés au-dessous du toit de telle sorte qu'il serait impossible de les utiliser comme meurtrières. Un plus long commentaire est superflu.

Les Allemands ont cherché à justifier la violation de la neutralité belge en faisant valoir que la Belgique aurait conclu une convention avec l'Angleterre. La vérité sur ce point a été démontrée par M. Emile Waxweiler, qui a travaillé sur le facsimilé allemand du texte invoqué. Il n'y est parlé que d'une *conversation:* mais ce mot a été faussement traduit en allemand par *Abkommen* (convention), et dans une nouvelle traduction française du texte allemand on introduit sans scrupule le mot *convention*. En fait, il ne subsiste plus rien de ces révélations sensationnelles sur un accord anglo-belge, que la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* publia le 13 octobre 1914.

Enfin on a prétendu en Allemagne que la Belgique avait conclu une convention secrète avec la France, qui l'aurait approvisionnée de munitions plusieurs années avant la guerre. Le commandant de Gerlache remarque à ce sujet : « J'ai constaté moi-

même que, plusieurs semaines après l'ouverture des hostilités, il arriva à Ostende dix mille fusils Lebel que le Gouvernement belge avait dû faire venir de France. Des munitions françaises accompagnaient ces armes, et voilà comment il se fait que dans les combats autour d'Anvers les Allemands ont pu ramasser des cartouches françaises portant la date de 1912, d'où ils ont conclu que dès 1912 nous avions un accord secret avec la France. »

On trouvera beaucoup d'explications positives comme celles que nous venons de citer dans le livre du commandant de Gerlache, qui sera certainement une source de première importance pour les historiens de l'avenir. Au reste, l'auteur ne se contente pas de nous entretenir du martyre de sa patrie, des pillages, contributions de guerre, réquisitions, exactions, proclamations et jugements de cours martiales ; il nous parle aussi de la résurrection de la Belgique. Il croit en son pays avec la même foi ardente qu'Émile Verhaeren ; il croit à l'unité de la nation belge, à son amour de la liberté, à son énergie inflexible. Il constate que la volonté de vivre maintient debout les Belges exilés et que l'esprit d'entreprise des Belges à l'étranger a déjà laissé de fortes empreintes. Nous citerons ce seul exemple : le plus ancien journal du pays, L'*Indépendance belge,* se remit à paraître à Londres huit jours après l'évacuation d'Ostende, et il tire maintenant à plus de 30.000 exemplaires.

Le pays belge ne veut pas mourir. C'est ce que dit le roi Albert dans la fière allocution qu'il adressait le 4 août à l'Assemblée législative de Bruxelles :

« Je crois à notre avenir; un pays qui se défend conquiert le respect de tous; ce pays ne saurait disparaître. » Ces paroles royales vivent dans tous les cœurs belges et sont sur toutes les lèvres des Belges.

Ce pays ne peut pas mourir. Celui qui en douterait n'a qu'à lire les belles pages émouvantes qui terminent le livre du commandant de Gerlache. L'auteur y décrit l'âme du peuple belge telle qu'elle se révèle pendant l'occupation allemande, et cite une série de petits traits caractéristiques, touchants, admirables et sublimes; ils témoignent de l'esprit qui anime toute la nation depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux travailleurs les plus pauvres; ils dénotent le courage et l'abnégation, le sentiment de l'honneur, la fierté et la constance, et surtout une foi lumineuse dans l'avenir.

Non, ce pays ne mourra pas. Depuis le 1er février 1915, *La Libre Belgique* paraît dans le pays occupé sous les yeux du gouverneur général et de la police allemande. Et personne ne sait où cette feuille s'imprime, personne ne sait qui la rédige, personne ne sait qui la distribue. Cette feuille mystérieuse, magique, est une manifestation imposante du patriotisme des Belges, de leur courage, de leur opposition indomptable.

Non, la Belgique ne mourra pas. Aucune violence extérieure n'a pu tuer l'âme de ce peuple. Cette âme est en elle-même une puissance sacrée, et elle continue à vivre malgré les malheurs et les souffrances, pleine d'espoir, forte et fière, ayant acquis encore plus de ressort qu'auparavant.

Le martyre de la Belgique a été chanté par Émile Cammaerts dans une suite de poèmes émouvants. L'un d'eux célèbre la gloire du drapeau belge, et un courage viril, une fierté droite, une espérance invincible, se dégagent de ces strophes inspirées :

Rouge pour le sang des soldats
  — Noir, jaune et rouge —
Noir pour les larmes des mères
  — Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour la lumière
Et l'ardeur des prochains combats.

Rouge pour la pourpre héroïque
  — Noir, jaune et rouge —
Noir pour le voile des veuves
  — Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour l'orgueil épique
Et le triomphe après l'épreuve.

Rouge pour la rage des flammes
  — Noir, jaune et rouge —
Noir pour la cendre des deuils
  — Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour le salut de l'âme
Et l'or fauve de notre orgueil.

Au drapeau, mes enfants,
  La patrie vous bénit,
Il n'a jamais été si grand
Que depuis qu'il est si petit.
Il n'a jamais été si fort
Que depuis qu'il brave la mort.

IV

L'UNIVERSITÉ DÉTRUITE

Il y avait en Belgique, avant le mois d'août 1914, quatre universités, dont deux, celles de Gand et de Liége, dépendaient de l'État, tandis que les deux autres, celles de Louvain et de Bruxelles, étaient des institutions libres.

Or, l'une de ces quatres universités n'est plus qu'un tas de décombres. Pendant la nuit du 25 au 26 août, la ville de Louvain fut saccagée par l'armée allemande, et l'Université subit le même sort qu'une grande partie de la ville, c'est-à-dire qu'elle fut incendiée et détruite de fond en comble. Dans le désastre disparut avec l'Université la riche et précieuse bibliothèque, qui contenait 300.000 volumes et une rare collection de vieux manuscrits flamands.

L'Université de Louvain a un long et glorieux passé. Elle atteignit son apogée au temps de la Renaissance, où elle était fréquentée annuellement par quelque 6.000 étudiants ; des hommes illustres comme Érasme, de Rotterdam, Juste Lipse et l'Espagnol Louis Vivès y firent des leçons. Elle connut une nouvelle floraison à la fin du dix-neuvième siècle, où elle devint, particulièrement dans le monde catholique, un grand centre d'études classiques.

Cette Université date du quinzième siècle. Elle fut primitivement destinée à être un foyer intellectuel national, un centre d'études capable de lutter contre l'émigration de la jeunesse studieuse vers Paris et Bologne ; au cours de leurs pérégrinations à l'étranger, beaucoup de ces jeunes gens se laissaient pervertir ou tout au moins perdaient leur empreinte nationale.

Une autre raison importante de cette fondation, c'est que la ville de Louvain subissait à cette époque une décadence ; la fabrication des draps était en baisse, et il s'agissait de relever la ville en lui donnant un attrait nouveau et une renommée nouvelle. Louvain accepta donc avec joie l'Académie qu'on lui offrait, tandis que d'autres villes avaient décliné cet honneur, craignant les difficultés que pourrait susciter la présence d'une jeunesse turbulente.

C'est en l'an 1425 que, dans la vieille ville commerçante et industrielle de Louvain, fut fondé ce qu'on appela un « studium », autrement dit une école supérieure dont les cadres furent vite élargis de façon à comprendre des facultés de théologie, de médecine et de droit. On installa l'Université dans une aile des vieilles halles ; mais au fur et à mesure de sa croissance elle prit dans le bâtiment une place de plus en plus grande, ce pendant que l'industrie des draps déclinait rapidement.

Les halles de Louvain remontent au milieu du quatorzième siècle. Elles ont une très grande importance au point de vue artistique et archéologique, car elles représentent les plus anciennes tentatives pour créer un art nouveau, indépendant,

national, et elles forment le point de départ de cette architecture flamande si originale, si remarquable, représentée par un grand nombre de constructions publiques et privées dont beaucoup sont aujourd'hui mutilées ou détruites.

En 1675, l'Université acheta les halles de la ville. Elle était devenue avec le temps une institution bien rentée, grâce aux dons et legs d'anciens élèves.

Les guerres de la Révolution furent pour l'Université une période de tribulations : on la ferma en 1797 et les halles revinrent à la municipalité. Mais au bout de quelque temps elle fut rétablie dans les conditions d'autrefois, et elle fonctionna avec plus d'ampleur en qualité d'École supérieure des Lettres et des Sciences.

La bibliothèque est d'une date plus récente que l'Université. Elle a été fondée en 1636 par le célèbre historien Valère André, qui en fut le premier bibliothécaire. Le fonds primitif fut constitué par diverses collections particulières que donnèrent des bienfaiteurs érudits, et ce fonds s'accrut bientôt soit par achats, soit par des legs testamentaires. La bibliothèque eut en 1778 son principal accroissement par suite de l'achat de grandes collections qui appartenaient aux collèges de Jésuites.

La bibliothèque n'était pas seulement consultée par des étudiants et professeurs belges ; des savants étrangers la visitaient sans cesse, surtout à cause des manuscrits précieux qu'elle contenait.

Maintenant, il ne reste plus rien ni de l'Université ni de la bibliothèque. Ces belles bâtisses historiques

avec leurs amphithéâtres riches en souvenirs et leurs trésors bibliographiques, tout cela est détruit.

Mais le fer et le feu ne peuvent rien contre la pensée, dont le travail se poursuit, infatigable, impérissable. Les professeurs de Louvain continuent leurs recherches dans d'autres pays et dans des conditions difficiles; quelques-uns d'entre eux ont repris leurs leçons dans des universités étrangères. Le Collège de France a ouvert ses portes et ses amphithéâtres à MM. Paul Delannoy, Doutrepont et Brachet.

Le premier de ces trois savants exilés n'était pas seulement professeur à l'Université de Louvain, mais aussi conservateur de cette célèbre bibliothèque dont il connaissait mieux que personne les livres et les manuscrits. Dans une série de leçons professées par lui à Paris en février 1915, puis réunies en volume, M. Delannoy a exposé tout au long le rôle que l'Université de Louvain a joué au cours des âges. En des termes où vibre l'indignation, il parle de la destruction de l'Université et tout spécialement de la bibliothèque, et il prononce un réquisitoire terrible contre le commandement de l'armée allemande :

« Le monde entier a été frappé de stupeur en apprenant le crime de Louvain et l'acte odieux qui a livré aux flammes les trésors inappréciables réunis depuis des siècles dans la bibliothèque de l'Université. La sauvagerie brutale d'un pillage habilement organisé et la destruction sacrilège d'un des joyaux de la Belgique scientifique ont provoqué un sursaut d'indignation dans toutes les

consciences loyales dont la voix n'était étouffée ni par l'intérêt ni par la crainte de l'impérialisme militaire.

« En vain les intellectuels d'outre-Rhin ont prétendu couvrir de leur prestige les excès les plus révoltants des armées impériales ; la science allemande s'est déshonorée en s'inféodant au césarisme et en se mettant au service des passions politiques ; en vain les prétextes les plus variés, voire même contradictoires, ont été invoqués : pour excuser les massacres et le pillage, on inventa la légende tant de fois réfutée des francs-tireurs ; pour expliquer l'incendie de la bibliothèque, on affirma qu'un vent malencontreux et l'absence des employés permirent aux flammes des maisons voisines de s'étendre et de se propager plus qu'il ne fallait. Tous ceux qui connaissent la disposition des halles universitaires de Louvain, tous ceux qui ont frémi d'horreur au récit des cruautés de cette nuit du 25 au 26 août, au milieu de laquelle sombrèrent les plus beaux édifices de la cité universitaire, jugeront sévèrement, comme elles le méritent, ces allégations fantaisistes, odieuses et mensongères.

« Les ruines de Louvain resteront comme un stigmate éternel au front du militarisme allemand, quels que soient les efforts déployés par la culture germanique pour en laver la trace. Les preuves irrécusables de la longue préparation de l'attentat abondent aujourd'hui, et, lorsque la lumière pourra se faire pleine et entière, personne ne mettra plus en doute la préméditation. Au-dessus des reîtres qui ont exécuté les ordres, par delà le major qui, le

sourire aux lèvres, ordonna tant de cruels martyres, c'est dans les grands conseils de l'Empire que nous devons rechercher les auteurs responsables d'un si horrible forfait. S'il en était autrement, devant la réprobation universelle, les chefs suprêmes auraient désavoué les coupables; ils n'ont même exprimé aucun regret. »

Ce réquisitoire est violent, et l'auteur y donne cours à une indignation bien justifiée. L'Empereur allemand, dans son adresse bien connue au président Wilson, a avoué que ses soldats avaient détruit Louvain; mais, ajoute-t-il, ils y avaient été contraints pour se défendre contre les agissements perfides et les traîtrises d'une population surexcitée. « Quelques villages, dit le Kaiser, et même la vieille cité de Louvain, à l'exception de son bel hôtel de ville, ont dû être détruits par mes troupes pour des raisons de légitime défense. » On a cherché diverses excuses à cet acte de vandalisme, et on trouve dans la presse allemande et dans la littérature allemande de guerre les accusations les plus lourdes contre la *rasende Einwohnerschaft,* la « population enragée », et son attitude à l'égard de la pacifique armée d'invasion. La plupart de ces accusations sont si absurdes que divers auteurs n'ont pas eu de peine à les réfuter; nous renverrons notamment aux descriptions de la nuit d'horreur de Louvain qui ont été faites par deux témoins oculaires non belges, le Français René Chambry et le Hollandais L.-H. Grondijs.

Peu de pays ont eu une destinée aussi agitée que la Belgique. A plusieurs reprises, des usurpateurs

étrangers ont franchi ses frontières et tenté de soumettre sa population, mais l'amour de ce peuple pour la liberté et le sentiment toujours vivant de son indépendance ont été des forces invincibles. Ni Charles-Quint, ni le duc d'Albe, ni l'empereur Joseph II ne sont parvenus à asservir la Belgique. Et tout Belge demeure intimement persuadé que ce que les soldats espagnols, autrichiens, français, hollandais n'ont pas réussi à faire dans le passé, les Allemands ne le feront pas non plus de nos jours.

L'Université de Louvain était un des principaux foyers intellectuels de la Belgique. Il se peut qu'en l'anéantissant on ait voulu porter un coup mortel à la civilisation belge, mais le résultat sera certainement tout opposé. Le martyre de cette université rassemblera toutes les forces qui travaillent et travailleront à la libération et à la résurrection de la Belgique. Les pierres parleront, et pendant de longs âges les générations nouvelles viendront écouter avec recueillement leur voix puissante et leurs exhortations.

V

LA CATHÉDRALE DE REIMS

C'EST maintenant un fait indiscutable que la cathédrale de Reims est détruite, détruite de fond en comble. On avait été pendant quelque temps incertain de son sort. Les renseignements étaient contradictoires, et on espérait le plus longtemps possible. Maintenant la certitude est venue. Impossible d'espérer et de douter. La cathédrale de Reims n'est plus qu'une ruine noire.

Pour comprendre pleinement ce que cela signifie, il faut être Français. En effet, la cathédrale de Reims n'était pas seulement un des exemplaires les plus beaux et les plus nobles de l'architecture gothique du treizième siècle. C'était aussi une véritable Bible en pierre, avec ses incomparables représentations sculpturales de la création, de l'histoire des prophètes et des apôtres, de la légende dorée des martyrs. C'était surtout le témoin silencieux, à travers les âges, de tant d'événements importants de l'histoire de France. Cette cathédrale était, plus que toute autre église française, l'église des souvenirs historiques.

Le remarquable historien de l'art, M. Émile Mâle, qui a publié des ouvrages de premier ordre sur l'art religieux du Moyen Age et qui a particu-

lièrement traité avec tant d'intelligence et d'amour des églises du nord de la France, parle ainsi de la destruction de celle de Reims : « Le monde entier s'émut de ce crime : on sentit qu'une étoile avait pâli, que la beauté avait diminué sur la terre. Que penserait-on d'un tyran assez puissant pour anéantir la *Divine Comédie* de Dante? La cathédrale de Reims valait la *Divine Comédie;* elle avait comme elle la majestueuse beauté de l'ordonnance, la richesse infinie de la pensée, la perfection de la forme. Le monde a senti que l'Allemagne lui arrachait une de ses merveilles : il ne lui pardonnera pas. »

Nous possédons maintenant un récit officiel abrégé du martyre de la cathédrale jusqu'au 6 octobre 1914; nous le devons à M. Henri Jadart, secrétaire de l'Académie de Reims et conservateur du musée historique et de la bibliothèque de cette ville. Ce récit, qui comprend aussi la destruction d'autres bâtiments et de collections artistiques et historiques, a été exposé par M. Jadart lui-même devant l'Institut de France dans la séance du 13 novembre 1914. Il a paru en brochure beaucoup plus tard; voici cet important document :

« Invité à indiquer devant vous l'état des monuments endommagés et des collections anéanties, je vous en présente le tableau d'après mes constatations, depuis le commencement du bombardement (4 septembre) jusqu'au jour où j'ai été obligé de quitter Reims (6 octobre), au moment où ma demeure était aux deux tiers détruite. Nous savons que le péril a repris depuis le commencement de

novembre, et je préciserai surtout les pertes résultant des incendies des 18 et 19 septembre. Ce dernier jour, la cathédrale et le palais contigu subirent les plus terribles atteintes, qui mutilèrent considérablement la première et ne firent qu'une ruine de l'ancien logis des rois et des archevêques.

« On connaît déjà les phases du bombardement de la cathédrale si malencontreusement favorisé par l'échafaudage qui entourait la tour du nord du grand portail, depuis la base jusqu'à la Galerie des Rois et, au dedans, par les amas de paille qui jonchaient les nefs où avaient été déposés les blessés allemands. Le feu, allumé par les bombes et rapidement communiqué aux combles, détruisit la charpente et la couverture en plomb de tout l'édifice, ainsi que le carillon central, les toitures des tours du transept, l'élégant clocher à l'Ange de l'abside et le Sagittaire du croisillon sud. Les galeries hautes et les pignons du transept restent seuls debout dans les sommets du monument.

« La tour du Nord, par suite de l'embrasement de l'échafaudage, fut détériorée dans ses sculptures jusqu'à une grande hauteur et dans la statuaire de la porte, dite des Saints rémois, qui ouvre dans sa façade. Ces statues, saint Remy, saint Thierry, saint Nicaise, sainte Eutropie, etc., particulièrement curieuses pour l'histoire locale, n'avaient pas été moulées et ont été léchées par les flammes assez profondément pour que la pierre se délite de plus en plus.

« La statuaire des autres portes de la façade occidentale n'a souffert que des éclats d'obus qui ont

atteint quelques plis des vêtements. Au portail latéral du côté nord, en face de la rue du Préau, les statues ont eu pareillement des déchirures, ainsi que les bas-reliefs des tympans ; mais le feu, qui ne s'est pas étendu jusque-là, ne les a pas léchées, et les dégâts ne s'étendront pas comme aux Saints rémois du grand portail.

« A l'intérieur, les murailles et les bases des colonnes ont subi l'action du feu de la paille. Les tambours sculptés des deux côtés du grand portail, embrasés à leur tour, ont calciné les niches à personnages si délicats garnissant l'encadrement des portes. Ces sculptures n'avaient pas été moulées ; leur perte est lamentable. Il en est de même de celle des vitraux, des rosaces et des fenêtres, brisés et percés en différents endroits d'une manière irrémédiable. Les tapisseries du seizième siècle et le Trésor ont été heureusement sauvés.

« Le palais contigu à la cathédrale a été totalement incendié, sauf la chapelle, privée seulement de sa toiture. Là se trouvaient des trésors de tout genre, dont on ne retrouvera sans doute que peu de vestiges dans les décombres. La salle des Rois et les dix tapisseries de Pepernack qui y étaient tendues ont été consumées, ainsi que les portraits d'archevêques qui ornaient tous les salons de l'appartement des Sacres, mêlés à d'autres portraits de personnages historiques. Des portraits rémois, de précieuses vues de la ville, des meubles et des bronzes de haute valeur, comme le pied du fameux candélabre de Saint-Remy, du douzième siècle, ont subi le même sort.

« L'Académie de Reims a perdu tout son patrimoine dans ce palais où elle siégea de 1841 à 1906; son mobilier y était resté avec ses archives, ses procès-verbaux, les manuscrits de ses publications et de ses concours, le dépôt de ses *travaux* et *documents inédits,* sa bibliothèque des sociétés savantes : tout est réduit en cendres.

« La bibliothèque, fondée par le cardinal Gousset, comprenait 20.000 volumes de choix; elle a été la proie des flammes dans sa belle salle lambrissée, occupant tout un corps de bâtiment à l'entrée de la première cour.

« Le Musée ethnographique de la Champagne, organisé et donné par M. le Dr Guelliot, et si précieux pour l'étude des anciennes mœurs et des métiers de la région, a disparu totalement des combles du bâtiment suivant.

« Enfin le Musée archéologique de la ville, renfermant les collections d'antiquités champenoises les plus connues, récemment installées dans les sept salles et le vestibule du premier étage du logis des rois, n'existe plus; et l'on n'en pourra exhumer aucune série complète. Il avait été classé méthodiquement par le même Dr Guelliot et il allait être ouvert au public. Les registres des fouilles et les inventaires manuscrits ont également péri.

« La basilique romane de Saint-Remy a subi, le 4 septembre, un choc violent d'obus à son portail méridional; la voûte, de ce côté, a été ébranlée, et de précieux vitraux ont été brisés dans l'abside et le transept. Les tapisseries du seizième siècle avaient été transportées en lieu sûr. »

Tel est le compte rendu de M. Jadart. Sous sa forme concise et précise, il est profondément émouvant, et l'on frémit en pensant aux valeurs inestimables que la guerre a détruites à jamais dans une seule ville, avant le 6 octobre 1914.

Les Allemands ont prétendu que le bombardement de la cathédrale était indispensable pour des raisons d'ordre militaire. C'est ce qu'affirme le ministère de la Guerre allemand dans le rapport qu'il a publié sur « Le bombardement de la cathédrale de Reims » (p. 9) :

« Il a été prouvé que la ville fortifiée de Reims faisait partie de la ligne de défense de l'État-major français. L'artillerie française prit position, — comme il a été démontré, — non seulement dans les environs immédiats de la ville, mais aussi dans ses faubourgs, sur des places, et même à proximité de la cathédrale. La ville était remplie de troupes. Son bombardement était donc d'une nécessité absolue. On avait résolu d'épargner la cathédrale, mais le Gouvernement français nous contraignit à la bombarder en établissant dans le voisinage immédiat du monument des batteries de canons lourds et en utilisant une tour comme poste d'observation. »

Ce récit officiel ne demeura pas sans réplique, et l'autorité la plus compétente a fait entendre une protestation énergique. Le vicaire général de l'archevêque de Reims, le chanoine Landrieux, archiprêtre de la cathédrale, qui se trouvait dans la ville pendant le bombardement, a rédigé cette déclaration catégorique :

« Les informateurs de M. de Bethmann-Hollweg ont été trompés à un tel point que l'on serait tenté de croire à une mystification, mais l'erreur est trop grosse de conséquences pour n'être pas relevée, étant donné surtout que l'on nous laisse entendre que la cathédrale déjà dévastée pourrait encore avoir à pâtir. Au nom de S. Ém. le cardinal archevêque de Reims, et témoin moi-même heure par heure de ce qui se passe dans mon église, j'oppose le démenti le plus formel à l'invraisemblable communiqué allemand : pas plus de poste d'observation sur les tours que de batteries sur le parvis, ni cantonnement, ni stationnement quelconque de troupes, à aucun moment, à proximité de la cathédrale. Toute la population en témoignerait. »

Et maintenant, je citerai trois textes allemands qui tous trois concernent la cathédrale de Reims et souhaitent sa destruction ou triomphent du désastre accompli. La haine contre l'église de Jeanne d'Arc est invétérée en Allemagne : elle a maintenant réussi à atteindre son but.

Le plus ancien de ces textes remonte à plus d'un siècle. Il se trouve dans le *Rheinischer Merkur* d'avril 1814 et il a pour auteur le célèbre Josef Jacob von Görres, historien de la littérature, orientaliste et mystique, qui était alors un ennemi acharné de la France. Il disait à ses compatriotes : « Réduisez en cendres cette basilique de Reims où Clovis fut sacré, et où les Francs, ces faux frères des nobles Germains, fondèrent leur royaume. Brûlez cette cathédrale !... »

L'autre texte, qui est du début de la guerre,

reprend le vœu formulé par Görres. Voici ce qu'on pouvait lire dans le *Berliner Blatt* du 5 septembre 1914 : « L'aile droite de notre armée de France a déjà dépassé la seconde ligne des forteresses d'arrêt, à l'exception de Reims, dont le joyau royal, qui, date du temps des lis blancs, s'effondrera bientôt en poussière sous le feu de nos obusiers. »

Enfin nous emprunterons le troisième texte au supplément littéraire du *Berliner Lokal-Anzeiger* du 1er janvier 1915. C'est une ode composée par Rudolf Herzog pour célébrer la destruction de la cathédrale : « Les cloches ne sonnent plus dans la cathédrale aux deux tours jumelles. La bénédiction s'est tue !... O Reims, nous avons fermé avec le plomb de nos canons ton temple d'idoles ! » Herzog se souvenait peut-être, en écrivant ses strophes, des deux vers d'Emanuel Geibel que répètent toutes les lèvres allemandes :

Und es mag an deutschem Wesen
Einmal noch die Welt genesen !

(Il est réservé au germanisme de rendre au monde la santé.)

La cathédrale de Reims a de nombreuses sœurs d'infortune. Lors de son invasion dans la France du Nord, l'armée allemande a détruit, en totalité ou en partie, par les boulets ou par l'incendie, les églises et chapelles d'Albert, de Serres, de Vieille-Chapelle, d'Étavigny, de Soissons, d'Hébuterne, de Ribécourt, de Suippes, de Montceau, de Barcy, de Revigny, de Souain, de Maurupt, de Berry-au-

Bac, de Mandray, de Heiltz-le-Maurupt, de Sermaize-les-Bains, de Doncières, etc...

Qui peut se représenter l'étendue complète de toutes ces dévastations, imaginer tout ce qui s'est perdu d'œuvres d'art et de beauté, de souvenirs nationaux et de valeurs culturelles, de paix et de bonheur humain? Sont-ce là encore les conséquences inévitables de ces « raisons militaires » que l'on met toujours en avant quand il s'agit d'expliquer, de défendre ou d'excuser des manifestations par trop ignobles du militarisme national? Ou bien faut-il voir dans tout cela le début de ce *Ragnarok* allemand, de ce sinistre crépuscule des dieux que le poète Henri Heine a prophétisé au IIIe livre de son *Deutschland,* et auprès duquel la Révolution française ne serait plus qu'une innocente idylle? Rappelons-nous ce passage de l'*Allemagne* de Henri Heine :

« Le plus beau mérite du christianisme, c'est d'avoir adouci dans une certaine mesure la brutalité belliqueuse du Germain, mais il n'a pu l'extirper; et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors déborderont de nouveau la férocité des anciens guerriers et l'ivresse combative tant de fois chantée et décrite par les vieux scaldes. Le talisman est maintenant sans force, et le jour est proche où il s'effondrera. Alors les dieux de pierre du passé surgiront des vieux blocs brisés, ils essuieront de leurs yeux la poussière millénaire, et Thor se précipitera avec son marteau gigantesque pour démolir les cathédrales gothiques. »

Le Thor allemand a brandi son marteau et cou-

vert la Belgique et la France du Nord de ruines et de tas de pierres. On a déjà agité la question de savoir si, après la guerre, ces ruines demeureraient des ruines ou si l'on tenterait une reconstruction. Dans le *Strand* de décembre 1915, des artistes et savants français et belges se sont prononcés sur ce point. Quelques-uns estiment que, comme les médecins militaires font leurs efforts pour guérir les soldats français et belges blessés, de même les artistes devront chercher à panser et à rétablir les édifices mutilés. Mais de l'avis de la majorité, il est préférable que les ruines restent intactes, comme un témoignage éternel de l'infamie des barbares. Écoutons à ce sujet le sculpteur Antonin Mercié :

« N'y touche pas ! tu n'en as pas le droit. Tu ne dois rien rebâtir. Il faut que tout cela demeure sans changement dans l'état où l'ont mis les obus des barbares… Au reste, qui donc pourrait reconstruire une vieille église gothique ? Personne ne serait en état de le faire, et c'est pourquoi tu n'ajouteras pas une barbarie nouvelle à celle des Allemands. Entoure les ruines de parterres de fleurs, protège-les comme de rares trésors, mais n'y touche pas ! »

Telle est aussi l'opinion de M. Joseph Reinach, si l'on en juge par ce qu'écrivait Polybe dans le *Figaro* du 21 décembre 1914 :

« La façade de la cathédrale de Reims, mutilée dans ses plus exquises sculptures et dans sa magnifique décoration, et l'amas informe des décombres que sont devenus l'Hôtel de Ville et le beffroi d'Arras — pour ne prendre, sur notre territoire,

que ces deux désastres — c'est pour l'enseignement des générations à venir qu'il faut les laisser tels quels, pour la glorification des villes affligées, désolées, martyrisées, comme une évocation vengeresse du crime accompli et comme l'un des châtiments des auteurs du crime. Il nous manquait des Parthénon, des Pæstum, des Forum de Trajan. Nous les avons. Gardons-les. Ils sont au nombre des trésors de nos épreuves et de nos deuils. Ne souffrons pas qu'on y touche. »

VI

LE MANIFESTE DES INTELLECTUELS

PENDANT l'automne de 1914, alors que le monde civilisé vivait dans l'épouvante de tout ce qui s'était passé en Belgique et dans la France du Nord, 93 représentants de la science et de l'art allemands publièrent un manifeste solennel protestant contre les accusations de barbarie qui pesaient sur l'armée allemande. Le manifeste fut répandu dans le monde entier à un nombre imposant d'exemplaires et en beaucoup de langues. Nous donnons *in extenso* le texte français original, tel qu'il a été envoyé par les 93 aux intellectuels des pays neutres.

APPEL AU MONDE CIVILISÉ

En qualité de représentants de la science et de l'art allemands, nous, soussignés, protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien de moins que notre existence. La marche des événements s'est chargée de réfuter cette propagande mensongère qui n'annonçait que des défaites allemandes. Mais on n'en travaille qu'avec plus d'ardeur à dénaturer la vérité et à nous rendre odieux. C'est contre ces machinations que nous protestons à haute voix : et cette voix est la voix de la vérité.

Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre. Ni le peuple, ni le Gouvernement, ni l'Empereur allemand ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix. Le monde entier n'a qu'à juger d'après les preuves que lui fournissent les documents authentiques. Maintes fois, pendant son règne de vingt-six ans, Guillaume II a sauvegardé la paix, fait que maintes fois nos ennemis mêmes ont reconnu. Ils oublient que cet empereur, qu'ils osent comparer à Attila, a été pendant de longues années l'objet de leurs railleries provoquées par son amour inébranlable de la paix. Ce n'est qu'au moment où il fut menacé d'abord et attaqué ensuite par trois grandes puissances en embuscade, que notre peuple s'est levé comme un seul homme.

Il n'est pas vrai que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité ! De la part de notre patrie, ç'eût été commettre un suicide que de ne pas prendre les devants.

Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. Car, en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer traîtreusement sur nos troupes, a mutilé les blessés et a égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable. On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer à crime aux Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à des bandits.

Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-cœur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre Hôtel de Ville est entièrement conservé : au péril de leur vie, nos soldats l'ont protégé contre les flammes. Si dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été réduites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand

déplorera sincèrement. Tout en contestant d'être inférieurs à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes.

Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés. En revanche, dans l'est de notre patrie, la terre boit le sang des femmes et des enfants massacrés par les hordes russes, et sur les champs de bataille de l'ouest les projectiles dum-dum de nos adversaires déchirent les poitrines de nos braves soldats. Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des Mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne.

Il n'est pas vrai que la lutte contre ce qu'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. C'est dans ce sentiment que fraternisent aujourd'hui 70 millions d'Allemands sans distinction de culture, de classe ni de parti.

Le mensonge est l'arme empoisonnée que nous ne pouvons arracher des mains de nos ennemis. Nous ne pouvons que déclarer à haute voix devant le monde entier qu'ils rendent faux témoignage contre nous. A vous qui nous connaissez et qui avez été, comme nous, les gardiens des biens les plus précieux de l'humanité, nous crions :

Croyez-nous ! Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. Nous vous en répondons sur notre nom et sur notre honneur.

Suivent les noms des 93 manifestants. Nous citerons quelques-uns d'entre eux : Emil von Behring, Wilhelm von Bode, Franz von Defregger, Richard Dehmel, Wilhelm Dörpfeld, Paul Ehrlich, Ernst Haeckel, Max Halbe, Adolf von Harnack, Gerhart Hauptmann, Fritz August von Kaulbach, Max Klinger, Karl Lamprecht, Franz von Liszt, Walter Nernst, Wilhelm Ostwald, Max Reinhardt, Wilhelm Röntgen, Hermann Sudermann, Siegfried Wagner, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Wilhelm Wundt, etc. Comme on le voit, les noms les plus illustres de l'Allemagne moderne dans les sciences, les lettres et les arts, des célébrités mondiales.

On n'exagère pas en disant que, dans la plupart des cas, ce manifeste produisit un résultat contraire à celui qu'il visait. On comprit tout de suite que tous ces hommes éminents avaient, dans leur zèle patriotique, engagé leur parole d'honneur sur une foule de choses dont ils ne savaient évidemment rien, dont ils ne pouvaient rien savoir. Les savants de tous les pays considérèrent avec stupeur et méfiance cet étrange document, qui formait un contraste si frappant avec tout ce qu'on était en droit d'attendre de la méthode et de la profondeur allemandes. En Italie, à une époque où ce pays n'était pas encore entré parmi les nations belligérantes, la surprise et la déception furent si grandes que les 93 *Vertreter der deutschen Kultur* (1) furent

(1) Représentants de la culture allemande.

rebaptisés, avec un jeu de mots malicieux, les *Verräter der deutschen Kultur* (1).

Le manifeste provoqua une série de protestations et de réponses provenant d'institutions publiques ou de personnalités privées de divers pays : France, Angleterre, Amérique, Hollande et Suisse. Je citerai ici deux de ces réponses.

Après que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans une déclaration solennelle adoptée à la séance du 22 octobre 1914, eut réfuté les affirmations du manifeste allemand, et que plusieurs autres sections de l'Institut de France se furent associées à cette déclaration, les professeurs des Universités françaises rédigèrent une protestation se présentant sous la forme d'une série de questions. Voici le texte de ce manifeste :

« Les Universités allemandes viennent de protester contre les accusations dont leur pays est l'objet à l'occasion de la guerre.

« Les Universités françaises se borneront à vous soumettre les questions suivantes :

« Qui a voulu la guerre ?

« Qui, pendant le trop court répit laissé aux délibérations de l'Europe, s'est ingénié à trouver des formules de conciliation ?

« Qui, au contraire, a refusé toutes celles qu'ont successivement proposées l'Angleterre, la Russie, la France et l'Italie ?

« Qui, au moment précis où le conflit paraissait

(1) Traîtres à la culture allemande.

s'apaiser, a déchaîné la guerre, comme si l'occasion propice était attendue et guettée ?

« Qui a violé la neutralité de la Belgique après l'avoir garantie ?

« Qui a déclaré, à ce propos, que neutralité est un mot, que « les traités sont des chiffons de papier » et qu'en temps de guerre « on fait comme on peut » ?

« Qui tient pour non avenues les conventions internationales par lesquelles les puissances signataires se sont engagées à n'user, dans la conduite de la guerre, d'aucun moyen de force constituant une « barbarie » ou une « perfidie » et à respecter les monuments historiques, les édifices des cultes, des sciences, des arts et de la bienfaisance, sauf dans les cas où l'ennemi, les dénaturant le premier, les emploierait à des fins militaires ?

« Dans quelles conditions l'Université de Louvain a-t-elle été détruite ?

« Dans quelles conditions la cathédrale de Reims a-t-elle été brûlée ?

« Dans quelles conditions des bombes incendiaires ont-elles été jetées sur Notre-Dame de Paris ?

« A ces questions les faits seuls doivent répondre.

« Déjà vous pouvez consulter les documents publiés par les chancelleries, les résultats d'enquêtes faites par des neutres, les témoignages trouvés dans des carnets allemands, les témoignages des ruines de Belgique et des ruines de France.

« Ce sont nos preuves.

« Contre elles, il ne suffit pas, ainsi que l'ont fait les représentants de la science et de l'art allemands,

d'énoncer des dénégations, appuyées seulement d'une « parole d'honneur » impérative.

« Il ne suffit pas davantage, comme font les Universités allemandes, de dire : « Vous connaissez « notre enseignement : il n'a pu former une nation « de barbares. »

« Nous savons quelle a été la valeur de cet enseignement. Mais nous savons aussi que, rompant avec les traditions de l'Allemagne de Leibnitz, de Kant et de Goethe, la pensée allemande vient de se déclarer solidaire, tributaire et sujette du militarisme prussien et que, emportée par lui, elle prétend à la domination universelle.

« De cette prétention les preuves abondent. Hier encore, un maître de l'Université de Leipzig écrivait : « C'est sur nos épaules que repose le sort « futur de la culture en Europe. »

« Les Universités françaises, elles, continuent de penser que la civilisation est l'œuvre non pas d'un peuple unique, mais de tous les peuples ; que la richesse intellectuelle et morale de l'humanité est créée par la variété et l'indépendance nécessaire de tous les génies nationaux. »

Une protestation non moins vigoureuse contre l'adresse allemande « au monde civilisé » se trouve dans une lettre ouverte de M. S. H. Church, président de l'Institut Carnegie à Pittsburg, adressée au professeur Fritz Schaper. Cette lettre, qui est une critique impitoyable du manifeste allemand, a d'autant plus d'intérêt que M. Church entretenait d'étroites relations avec la science et les savants de l'Allemagne.

Les répliques hollandaise et suisse que je vais signaler maintenant sont écrites sur un ton beaucoup plus aigre que la protestation des Universités françaises. Cela s'explique très naturellement par ce fait qu'elles sont dues à des individus parlant pour leur compte personnel, et non à des institutions d'État. La réponse hollandaise, qui a pour auteur le professeur C. L. Dake, présente un intérêt tout particulier; aussi en donnerai-je une traduction complète :

« Le manifeste allemand « au monde civilisé » m'est parvenu directement d'Allemagne, et c'est pourquoi je m'estime en droit de me prononcer sur la protestation de ces imposantes personnalités allemandes dans un journal où j'ai tenu pendant plus de cinq années l'emploi de critique d'art. De ces 93 Allemands, 63 environ sont professeurs dans diverses académies de sciences et d'art. Il y a là des artistes, des philosophes, des médecins, des chimistes, des économistes, des directeurs de musées, des théologiens protestants et catholiques, des historiens, etc., tous plus ou moins célèbres. Incontestablement nous pouvons les considérer dans leur ensemble comme des représentants de la civilisation allemande moderne. Il n'est pas surprenant que ces hommes éminents, effrayés du sentiment d'horreur que les troupes allemandes ont suscité dans le monde entier par leur conduite dans les pays occupés, s'efforcent de bonne foi d'excuser cette conduite. Ils comprennent avec raison que, même si les armées allemandes, supérieurement organisées, réussissaient à avoir le

dessus et à vaincre l'Europe entière et par suite le monde entier, l'Allemagne finirait cependant par subir le sort qui frappe inévitablement toute tentative faite pour s'arroger la domination du monde. L'usurpateur sera toujours victime de sa propre force. Les représentants de la culture allemande moderne, qui veulent nous persuader que l'Allemagne n'a pu éviter la guerre, qui veulent nous faire croire que les actes commis par les soldats allemands, leurs meurtres, leurs pendaisons et leurs incendies, qu'ils déplorent certainement eux-mêmes, étaient choses inévitables, — ces hommes qui soutiennent que la violation de la neutralité belge, garantie par des engagements et par des documents écrits, était nécessaire et qu'il n'est pas vrai que les troupes allemandes aient attenté à la vie et aux biens de sujets belges, sauf en cas d'absolue nécessité, — ces hommes qui nient la destruction brutale de Louvain (ils ne parlent pas de la destruction de la cathédrale de Reims), qui nient que les soldats allemands fassent la guerre avec une « cruauté indisciplinée » (*zuchtlose Grausamkeit*), et qui considèrent le militarisme comme le rempart de leur culture, — ces hommes-là sont trompés et se trompent eux-mêmes, parce que la crainte de l'avenir les égare.

« J'accorde que la « cruauté indisciplinée » doit être plus rare dans l'armée allemande, si bien dressée, que dans toute autre armée. *Mais c'est précisément la cruauté disciplinée, la cruauté commandée, qui bouleverse d'horreur le monde entier.* C'est précisément cette cruauté disciplinée qui a

mis entre les mains des soldats allemands des bombes incendiaires, et c'est elle qui est cause que ces bombes ont répandu la mort et les ruines dans des cités pacifiques. C'est la cruauté disciplinée qui est cause que les notables et les prêtres de tant de villes et villages ont été fusillés parce qu'un certain nombre d'habitants désespérés avaient tiré sur les troupes victorieuses.

« Il est certain que si ces 93 Allemands de marque n'avaient pas été complètement aveuglés, ils se seraient demandé si les autorités militaires de leur pays n'étaient pas en train de détruire le bon renom de l'Allemagne pour plusieurs siècles. Au lieu de s'adresser en vain « au monde civilisé », qui voit les progrès des troupes allemandes jalonnés par des ruines fumantes et des œuvres d'art réduites en miettes, ils auraient dû inviter leurs chefs d'armées à organiser une enquête sévère sur des accusations qu'appuyaient avec éloquence des flots de sang et des destructions.

« S'ils avaient agi de la sorte, l'humanité épouvantée leur eût témoigné sa sympathie, en remerciant Dieu de ce que cette patrie des canons et des baïonnettes comptât encore une phalange d'individus nobles, pouvant inspirer l'espoir d'une amélioration.

« Vous voulez excuser les cruautés de vos chefs militaires en invoquant la nécessité politique, la barbarie des Russes et quelques petites caisses de balles dum-dum qui auraient été trouvées dans une forteresse française.

« Mais si votre cause avait été juste, vous auriez

pu invoquer la générosité bien connue de vos princes et de vos généraux, citer des actes par lesquels vous aviez forcé le respect de vos ennemis vaincus, rappeler l'aide apportée par vous aux malheureuses victimes de la guerre, vos précautions respectueuses à l'égard des églises et des œuvres d'art. Mais en compensation des incendies, des meurtres et des traitements brutaux, impitoyables, infligés par vos troupes à chaque ville ou village qu'elles traversaient, l'histoire ne peut citer aucun acte qui témoigne de quelque pitié à l'égard des vaincus. La devise *Væ victis* est inscrite sur vos drapeaux.

« Votre protestation se fonde sur les déclarations de ceux qui donnent les ordres, mais les accusateurs présentent comme témoins des morts innocents et des monceaux de décombres.

« A vous, Allemands éminents, je dis enfin : N'aggravez pas votre erreur en croyant que ce que j'ai écrit et qui, j'en suis convaincu, exprime aussi l'opinion dominante dans le monde civilisé, soit inspiré par la haine et le goût de la calomnie. »

La réplique suisse est due à M. Édouard Chapuisat, qui joint à une culture très raffinée de vastes connaissances. Il a étudié aux Universités de Berlin et de Paris; il est historien, juriste et député de Genève. Sa réponse, qui a été publiée dans un grand nombre de journaux suisses, est ainsi conçue :

« Vous avez cru devoir m'adresser votre « Appel « aux nations civilisées ». J'en ai pris connaissance, et, je vous l'avoue très franchement, je n'y aurais

pas attaché d'importance s'il n'était signé de noms respectés dans le monde de la science.

« Je ne puis oublier en effet avec quel intérêt j'ai suivi à l'Université de Berlin les cours des professeurs von Liszt, Schmoller, — qui, à cette époque, n'était point si respectueux de l'autorité impériale, — von Harnack et von Wilamowitz-Moellendorff, qui nous parlait, lui, avec tant d'éloquence, de la culture artistique et du développement de l'art immortel.

« De trouver ces noms au bas de votre Appel, ma déception fut grande. Ledit appel, en ce qui me concerne, tombe mal. Il parvient aux citoyens d'un État neutre, mais renseigné.

« Je suis en effet particulièrement bien placé pour savoir dans quelles conditions l'Allemagne a prévu la guerre actuelle. De hautes personnalités étrangères à mon pays, mais qui me font l'honneur de me témoigner quelque confiance, me signalaient, quinze jours avant la guerre, l'appui prêté par l'Allemagne à l'Autriche dans ses revendications contre le Gouvernement serbe. S'il est vrai, comme vous le pensez, que le *peuple* allemand n'a pas voulu la guerre, ne dites pas, Messieurs, que votre Gouvernement ne l'a pas voulue. Si vous mainteniez cette affirmation, vous devriez reconnaître l'impuissance de sa diplomatie et la faillite de son influence vis-à-vis de son unique alliée, l'Autriche.

« Il n'est pas vrai, écrivez-vous, que nous ayons « violé criminellement la neutralité de la Belgique. » Une violation, Messieurs, est toujours un crime. Aux yeux d'un citoyen suisse, il est sans excuse;

ceux qui le commettent doivent s'attendre à l'effort désespéré qu'inspire toujours un cas de légitime défense.

« Il n'est pas vrai, dites-vous encore, que nos « troupes aient brutalement détruit Louvain. » Je m'en réfère sur ce point au rapport de l'expert désigné par votre Gouvernement, qui reconnaît implicitement les pertes irréparables causées à l'art et à la culture universelle par la destruction d'un édifice admirable et de manuscrits précieux; vous ne parlez pas de Reims, j'en conviens, et je rends hommage à la désapprobation que souligne votre silence.

« Il n'est pas vrai que vous fassiez la guerre au mépris du droit des gens? Demandez, en Suisse, aux familles Hennin et Bernasconi dans quelles circonstances leurs chefs furent fusillés et vous verrez, Messieurs, que votre bonne foi a été surprise en affirmant qu'aucun acte répréhensible ne fut commis par vos troupes.

« La lutte, déclarez-vous en terminant, est di-« rigée contre notre culture. » J'ignore quelles sont les idées du peuple slave, qui me paraît suffisamment fort et étendu pour se soucier assez peu de propager le slavisme dans les contrées où il n'est pas d'essence. En ce qui concerne la France, je vous l'affirme, vous tombez dans une erreur assez amusante. Jamais la France ne fit autant d'efforts, d'efforts loyaux, désintéressés, pour comprendre vos diverses attitudes philosophiques ou vos conceptions historiques. Prenez, je vous prie, le sommaire des thèses de facultés de ces dix dernières

années et dites-moi si, au contraire, la jeunesse française cultivée, avec son intelligence souvent brillante et toujours perspicace, n'a pas scruté l'âme de vos penseurs avec une méthode et une lucidité que la jeunesse allemande peut lui envier.

« Que vous puissiez écrire ceci, vous, Monsieur von Harnack, l'apôtre de la théologie moderne; vous, Monsieur von Liszt, le criminaliste précis; vous, Dörpfeld, le Maspero et le Naville de l'Allemagne, que vous puissiez écrire : « Sans notre militarisme, « notre civilisation serait anéantie depuis long- « temps », voilà pour confondre l'humble historien et juriste que je suis.

« Non, Messieurs, c'est votre militarisme qui risquerait d'anéantir la civilisation si celle-ci ne portait en elle le germe immortel du droit et de la liberté.

« Je sais qui vous êtes, Messieurs; je sais que l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est pour vous chose sacrée. Mais Goethe, Beethoven et Kant ont disparu et le monde est debout. Ne permettez pas qu'il les haïsse en leur faisant endosser, au travers d'un siècle, les responsabilités de la mort de tant d'hommes dont les bras et le cerveau eussent été utiles au sol, au foyer et à l'esprit. »

Il est juste d'ajouter que même en Allemagne il s'est trouvé des hommes pour protester contre le manifeste. Une protestation particulièrement éloquente a été insérée dans la première livraison de la seconde année de la revue *Das Forum,* revue qui a été supprimée depuis lors et qui était pu-

bliée par Wilhelm Herzog, de Munich. L'article en question, composé par le professeur Walther Schücking, de Marbourg, examine l'attitude des professeurs allemands vis-à-vis de la guerre mondiale. N'ayant pas eu cet article à ma disposition, je le cite de seconde main d'après un compte rendu donné par le journal danois *Berlingske Tidende*. Voici ce qu'on y trouve :

M. Schücking souligne cet exclusivisme patriotique qui s'est manifesté chez les représentants allemands des sciences morales et politiques, en particulier chez les historiens, que leur mentalité de nationaux-libéraux imprégnés de pangermanisme isolait désormais de l'étranger.

« Il est extrêmement regrettable que pendant plusieurs dizaines d'années des généraux en retraite écrivant dans des feuilles libérales aient réussi à persuader à notre bon public que le mouvement pacifiste était une pure sottise. Si moi, professeur de droit international, je voulais donner mon opinion sur des problèmes stratégiques, personne ne me prendrait au sérieux ; mais quand il s'agissait de problèmes intéressant le droit des gens et l'évolution d'une organisation juridique internationale, c'étaient en fait les opinions de vieux généraux qui déterminaient les réflexions du public. C'est là qu'il faut chercher les racines profondes du mouvement de réprobation générale que suscite le militarisme allemand. »

Dans aucune des publications de savants allemands que l'auteur a pu lire jusqu'à ce jour, n'est exprimé l'aveu « que tout ce pacifisme pratique

dont l'Allemagne a fait preuve pendant quarante-quatre ans n'a pu compenser le tort qu'elle s'est fait dans l'esprit de l'étranger par son attitude vis-à-vis du mouvement d'opinion qui réclamait qu'on armât pour la paix au lieu d'armer pour la guerre. De tous les professeurs qui ont signé le manifeste et écrit des brochures de guerre, en est-il un qui se rende compte à quel point, dans cette question des armements, l'Allemagne a heurté les bonnes volontés des autres puissances dans les conférences de La Haye? »

« On nous parle sur tous les tons », continue M. Schücking, « de la jalousie de l'étranger en présence de notre développement économique, mais on néglige de considérer que notre constitution politique suffisait à nous mettre en antagonisme avec certaines nations de même race que la nôtre, — par exemple la Norvège, — qui n'ont aucune raison de nous considérer comme des concurrents économiques. Si le tsarisme nous paraît antipathique, l'étranger a une opinion tout aussi défavorable du principe autoritaire qui est à la base de la constitution allemande. »

L'appel des savants allemands « au monde civilisé » restera dans l'histoire comme la manifestation déplorable d'un esprit de militarisme et de nationalisme, qui, cultivé méthodiquement pendant plusieurs générations, s'est emparé au moment décisif des têtes les plus claires. Cependant, pour apprécier correctement le manifeste, il ne faut pas manquer de tenir compte d'un article paru dans le *Berliner Tageblatt* du 13 mars 1916, dans lequel

on nous explique qu'un grand nombre de signataires ont donné leurs noms sans connaître le texte du factum, et que plusieurs d'entre eux, par exemple Ehrlich et Wassermann, n'auraient pas signé s'ils avaient eu connaissance de ce texte.

VII

LES ENNEMIS DE L'ALLEMAGNE

Au printemps 1915, le grand journal viennois *Die Zeit* s'adressa à divers hommes politiques, artistes et savants des pays belligérants et neutres pour solliciter d'eux une réponse à la question suivante : « Pourquoi l'Allemagne a-t-elle tant d'ennemis ? »

On imagine difficilement pareille question posée par une feuille allemande ; en tout cas, on n'en eût pas fait en Allemagne un sujet de consultation générale. Mais un journal autrichien pouvait se permettre cette petite méchanceté d'enfant terrible. La *Zeit* fit précéder son questionnaire de l'observation suivante : « Jusqu'à présent la guerre a mis en lumière ce fait, surprenant à beaucoup d'égards, que l'Allemagne a plus d'ennemis à l'étranger qu'on ne le supposait pendant la paix ; elle a non seulement des ennemis dans les pays contre lesquels combattent nos fidèles alliés, mais elle rencontre aussi des inimitiés, — ou tout au moins des amitiés fort douteuses, — chez les nations neutres. »

Le journal voulait donc amener des personnalités de divers partis et de diverses nationalités à

se prononcer sur les causes possibles du mauvais vouloir général à l'égard de l'Allemagne. Les réponses parvenues parurent le dimanche 4 avril.

Elles étaient de nature et de valeur très diverses. Mais aucune d'elles ne mettait en discussion l'objet même de la question. Toutes considéraient comme acquis le fait que l'Allemagne et le germanisme ne sont pas aimés des autres nations.

Qu'ils nous haïssent donc, écrit un des correspondants ; *viel Feind', viel Ehr'* (beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur). Un autre répondit tout simplement par la vieille citation latine : *Oderint dum metuant.* L'Allemagne n'a pas le sourire qui attire l'amour ; mais elle ne paraît pas non plus tenir autrement à se faire aimer.

En dehors de ces quelques réponses tranchantes, la plupart des consultants s'efforçaient honnêtement de tirer au clair les raisons pour lesquelles l'Allemagne rencontre tant de malveillance à l'étranger, et il va sans dire que les motifs découverts étaient des plus flatteurs pour l'Allemagne. Partout revenait ce refrain : si on ne nous aime pas, c'est avant tout par jalousie ; nous sommes trop consciencieux et trop capables, nous savons trop bien mettre ordre à nos affaires, voilà pourquoi on nous craint, et la crainte engendre la haine ; de plus, les étrangers sont absolument incapables de comprendre et d'apprécier le génie allemand. Un correspondant insista particulièrement sur l'extraordinaire force vitale de l'Allemagne, sur sa volonté de vivre, et il ajoutait cette sentence bien caractéristique : haïr

l'Allemagne n'est pas un signe de santé chez une nation, et cette haine ne saurait se fonder en éthique, en morale ni en pratique.

Je traduis ici quelques réponses qui me paraissent typiques à divers points de vue. Laissons d'abord la parole au conseiller aulique Albert Frankfurter, directeur général du Lloyd autrichien :

« Par leur activité infatigable, leur stricte probité, leur insatiable besoin de culture, leur solidarité prête à tous les sacrifices individuels, par leur discipline inflexible, les Allemands sont devenus depuis longtemps des modèles pour l'univers. Mais il arrive dans la vie des peuples comme dans la vie quotidienne que l'écolier soit disposé à voir un ennemi dans son maître. La reconnaissance de la supériorité allemande a produit chez beaucoup de nations un sentiment de malveillance à l'égard du peuple allemand ; ce sentiment est fait de l'angoisse qu'inspire la grandeur incomparable de l'Allemagne et d'un retour humiliant de ces nations sur leur propre faiblesse. »

Le vice-maréchal Franz Rieger écrivit :

« Si l'Allemagne a tant d'ennemis dans le monde c'est à cause de ses qualités éminentes. Schiller a dit : « Le monde aime à noircir ce qui rayonne et « brille, à renverser dans la poussière ce qui est « élevé. On fait la guerre à tout ce qui s'élève. « Socrate dut vider la coupe de ciguë, Christophe « Colomb fut jeté dans les fers et Jésus-Christ cloué « sur la croix. »

Une correspondante, la célèbre chanteuse wagnérienne Amalie Friedrich-Materna, constate avec tris-

tesse que c'est aussi son expérience personnelle que l'Allemagne n'est pas aimée à l'étranger; mais il lui est impossible de savoir pourquoi : « J'ai beaucoup voyagé, écrit-elle, j'ai fait beaucoup d'observations et accumulé des expériences; j'ai eu l'occasion d'apprendre à connaître beaucoup de nations étrangères, et il ne m'a pas échappé qu'en général les Allemands ne peuvent se flatter d'être aimés à l'étranger. Mais je n'ai jamais pu découvrir la cause de ce fait, bien que je me sois dès le début efforcée de la rechercher. Et aujourd'hui encore je me déclare hors d'état de résoudre ce problème de psychologie populaire... Peut-être un étranger doué de l'impartialité requise serait-il mieux placé pour en trouver la solution. »

Parmi ceux qui répondirent à la question posée par *Die Zeit,* il y eut deux Scandinaves. L'un était le professeur suédois Otto Nordenskjöld, de Gothembourg. Il émit l'opinion que la haine des Allemands avait pour cause la supériorité économique de l'Allemagne et le grand essor qu'avait pris son commerce avec l'étranger. L'autre Scandinave était l'auteur du présent livre. Voici sa réponse traduite de l'allemand :

« Avant de répondre à la question posée, je ferai, pour éviter tout malentendu, cette déclaration préliminaire : j'éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour la science allemande et pour la vie intellectuelle allemande, et je me félicite des relations très amicales que j'entretiens avec nombre d'éminents collègues allemands. Mon cas est celui d'un grand nombre, peut-être de la majorité de mes

compatriotes. Mais nous autres, Danois, nous ne pouvons oublier :

« Que l'Allemagne a démembré le Danemark en 1864 et que depuis ce temps elle impose à la partie danoise du Slesvig un régime de terreur ;

« Que l'Allemagne en 1878 a abrogé de sa propre autorité le paragraphe 5 du traité de Prague qui promettait la rétrocession au Danemark de la partie danoise du Slesvig après un plébiscite ;

« Que l'Allemagne a complètement annexé notre pays dans quelques-uns de ses manuels scolaires de géographie les plus répandus (H. A. Daniel et E. von Seydlitz) et que la devise de la revue pangermaniste *Heimdal* commence par ces mots : *Von Skagen bis zur Adria* (De Skagen à l'Adriatique).

« Pourquoi notre puissante voisine a-t-elle sans cesse blessé notre conscience nationale ? Une nation qui veille aussi jalousement que l'Allemagne à ce qu'on respecte ses droits devrait savoir respecter aussi les droits des autres nations.

« Les Danois estiment que le progrès de la civilisation ne s'obtient pas en imposant de force l'hégémonie d'une nation particulière, mais qu'il résulte du libre épanouissement des individualités aussi bien dans l'intérieur de chaque pays que dans la société des nations. »

VIII

FAUT-IL FAIRE DES ANNEXIONS ?

Ferons-nous des annexions ? Telle est la question qui a agité longtemps les esprits allemands ; on l'a examinée à tous les points de vue, et on y a répondu tantôt par l'affirmative, tantôt par la négative ; mais dans l'immense majorité des cas la réponse fut un « oui » énergique, victorieux, triomphal.

Au reste, la question des annexions a été soumise au chancelier allemand. Le 20 mai 1915, six grandes sociétés ou groupements économiques de l'Allemagne l'ont invité à réclamer, lors du prochain traité de paix, la Belgique, une partie de la France du Nord et de l'Est, une grande portion de la Pologne et les provinces baltiques.

Plus tard, les dirigeants du parti conservateur se sont prononcés dans le même sens et ont représenté qu'ils se trouvaient d'accord avec l'ensemble du peuple allemand pour demander la continuation de la guerre jusqu'au moment où il serait possible de conclure une paix durable, assurant une base solide au développement futur de l'Allemagne ; par suite, ils se déclaraient prêts à soutenir toutes les

annexions qui seraient nécessaires pour atteindre ce but.

Cependant, des opinions tout opposées se sont manifestées aussi. Le nouveau groupement *Neues Vaterland* (Nouvelle Patrie), qui au milieu de l'effroyable chaos de chauvinisme délirant paraît représenter le bon sens et la réflexion, a protesté auprès du chancelier contre les vastes appétits des annexionnistes, qu'il signale comme dangereux pour l'Empire. Cette protestation a été imprimée ; elle existe sous la forme d'une petite brochure qu'il est, paraît-il, assez difficile de se procurer, le Gouvernement ne tenant pas à ce qu'elle passe entre trop de mains ; par bonheur il en existe sous ce titre : *Skola vi annektera?* (Ferons-nous des annexions ?) une traduction suédoise qui a paru à Stockholm (Svenska Andelsförlaget). Ce tract mérite la plus grande attention ; il dénote chez son auteur des connaissances étendues, une réflexion pénétrante et des vues très humaines. Il examine les projets annexionnistes aux points de vue politique, économique, industriel, historique et social et repousse résolument toute pensée d'annexion. J'en traduirai quelques passages particulièrement dignes d'intérêt ; on y trouvera condensées les idées de l'auteur sur la façon dont il faut réagir contre une annexion éventuelle, même dans les régions occupées et dans les pays neutres :

« Il est clair que dans les régions françaises annexées nous devons compter avec une population qui nourrit contre nous une haine mortelle. C'est justement dans une partie des départements fran-

çais de la frontière que le nationalisme germanophobe était le plus violent, même en temps de paix. On y combattrait par tous les moyens toute tentative d'adaptation à une suzeraineté allemande, et pendant plusieurs générations il faudrait renoncer à l'espoir d'établir là un *modus vivendi* à peu près tolérable.

« En Belgique, l'esprit de la population est le même qu'en France. Les Belges, animés d'une haine profonde contre les Allemands, créeraient à notre administration toute sorte de difficultés et se feraient un mérite de la trahison.

« En Allemagne, on entend souvent exprimer l'idée que nous trouverions dans la population flamande de la Belgique des sympathies dont nous pourrions nous servir contre les Wallons. C'est une illusion dangereuse. Il est certain que les Flamands de Belgique ont lutté pendant plusieurs années pour faire reconnaître leurs prérogatives nationales. Incontestablement ils eussent souvent été heureux de rencontrer en Allemagne un appui à leurs revendications de culture autonome ; mais ils n'ont guère eu de succès. A l'heure actuelle, le peu d'affinités germaniques qui se trouvait chez les Flamands a fait place chez presque tous à une exaspération sans bornes causée par notre invasion et par nos ravages.

« Mais le fait essentiel, c'est que, par leur conception de la vie comme par leurs traditions pratiques, Français et Belges sont en opposition complète avec les principes qui régissent en Allemagne la vie publique. Se fondant sur un passé que remplissent des luttes séculaires de municipalités conscientes

d'elles-mêmes contre les pouvoirs féodaux et royaux, soumis à l'influence de la Révolution française et de la législation française, aidé dans ses revendications par une constitution libérale et par des lois démocratiques, tout ce peuple s'est accoutumé à vivre et à penser démocratiquement, malgré l'influence de l'église catholique et du parti clérical. Notre organisation, avec sa hiérarchie savamment ordonnée, apparaît souvent aux Français et aux Belges comme une intolérable tyrannie. Notre bureaucratie peut incontestablement accomplir certaines œuvres excellentes, mais elle est certainement incapable de nous gagner des sympathies en pays étranger. Dans certaines régions une partie de la population n'est pas seulement libérale, elle est récalcitrante et prête aux violences. On ne manquerait pas d'utiliser à des fins politiques les complications inévitables qui prendraient des formes particulièrement aiguës par suite du manque de compréhension mutuelle...

« Si l'Allemagne annexe la Belgique, elle s'attirera pour bien longtemps l'inimitié du monde entier, même des États qui restent encore neutres et relativement bien disposés à notre égard.

« Nous exprimons ces idées avec la conviction entière qu'elles sont justes, car des membres de notre association ont pu observer à l'étranger l'influence exercée par la question belge sur l'état d'esprit et les sentiments des neutres. Le Gouvernement a certainement reçu des renseignements analogues de ses représentants à l'étranger. Au cas où ces renseignements ne confirmeraient pas les

nôtres, c'est que les agents officiels allemands n'ont pas été à même de fréquenter assez intimement les étrangers neutres pour que ceux-ci leur aient parlé à cœur ouvert; car il faut un certain degré de confiance et d'amitié pour connaître la vérité.

« Notre expérience nous dit, sans la moindre restriction ni réserve, que la violation de la neutralité belge a produit presque partout une impression formidable sur les neutres, et qu'à l'heure actuelle, après dix mois écoulés, cette impression, loin de diminuer d'intensité, s'est au contraire renforcée d'une façon déplorable.

« Elle se renforcera encore davantage et se maintiendra vivante pendant bien longtemps si l'Allemagne, en concluant la paix, veut imposer l'annexion de la Belgique.

« Par cette annexion la Hollande se sentira le plus directement menacée. Le Gouvernement hollandais est resté jusqu'à ce jour strictement neutre. La population elle-même, surtout dans les milieux cultivés, mais aussi dans la classe ouvrière organisée, fait effort pour observer en paroles et en actes les devoirs de la neutralité. Mais cette constatation ne doit pas nous faire oublier que l'opinion de ce pays n'est pas en général bien disposée pour nous et qu'elle nous est devenue encore plus défavorable par suite de l'invasion de la Belgique et de la guerre de sous-marins. Elle deviendrait franchement hostile si nous annexions la Belgique : non pas que les Hollandais éprouvent des sympathies particulières pour les Belges (le contraire serait

plutôt vrai), mais parce que le destin de la Belgique serait interprété dans toute la Hollande comme un *Mané, Thécel, Pharès.*

« L'annexion de la Belgique produirait en Suisse le même effet qu'en Hollande ; sans doute l'impression serait un peu moins violente par suite des dispositions nettement germanophiles de beaucoup de Suisses alémaniques ; mais d'autre part l'irritation n'en serait que plus grande dans la Suisse romande dont les sentiments germanophobes sont connus. Malgré les sympathies pro-allemandes de la plupart des Suisses alémaniques, ceux-ci comprennent que le sort de la Belgique les concerne immédiatement, eux et la neutralité suisse.

« L'impression produite dans les pays les plus directement intéressés, Hollande et Suisse, s'étendrait aussi aux pays scandinaves. Au Danemark et en Norvège, nous devons, malgré la neutralité de ces deux États, compter sur l'existence d'un courant souterrain de germanophobie ou plus exactement d'anglophilie. L'annexion de la Belgique donnerait à ce courant une direction nettement anti-allemande. En Suède, notre situation est un peu meilleure à cause de l'antagonisme naturel entre la Suède et la Russie. Mais, à part quelques germanophiles déclarés, appartenant aux milieux réactionnaires et militaires, qui admirent, les yeux fermés, tout ce que fait l'Allemagne, aucun Suédois n'approuvera l'annexion de la Belgique. La plupart s'en indigneront et, comme les Hollandais et les Suisses, comme les Danois et les Norvégiens, ils y verront l'indice que la politique allemande de

conquête menace l'indépendance des petits États et la liberté de l'Europe.

« Nous avons pu jusqu'ici réfuter en toute conscience cette thèse, grâce à laquelle nos ennemis ont rendu l'Allemagne suspecte à tout l'univers ; l'Empereur l'a également repoussée dans son discours du trône, et nous continuerons à le faire ; si nous annexons la Belgique, la confiance disparaîtra. Chez la seule grande puissance qui soit encore neutre, les États-Unis, la question belge est envisagée par l'opinion publique exactement comme en Europe.

« La plupart des membres de notre association savent quelle forte impression la violation de la neutralité belge a faite sur la majorité des Américains, même sur les germanophiles, bien qu'il existe naturellement, ici comme partout, des exceptions. Il est extrêmement difficile de faire comprendre aux Américains les exigences du « droit « de la nécessité ». Avec le temps l'opinion des États-Unis est devenue plus défavorable encore. Malgré les efforts des Germano-Américains et des Irlandais, elle subit toujours l'influence de l'agitation anglaise et de la grande presse anglo-américaine.

« L'annexion de la Belgique serait considérée dans tous les pays comme un acte de violence contre un peuple libre, entièrement innocent du sort lamentable qui l'a frappé, et elle produirait dans tous les pays où l'opinion est déjà indisposée contre nous, une impression déplorable qui serait sans doute de longue durée. Naturellement, l'indignation ne peut se maintenir pendant des années avec la même

intensité. Mais l'annexion créerait, comme nous l'avons dit, une situation telle qu'il en sortirait sans cesse de nouveaux conflits. La population des pays annexés et nos ennemis du dehors mettraient certainement tous leurs soins à ce que le monde retentît à nouveau de plaintes et de colères, jusqu'au jour de la revanche où nous devrions lutter contre une nouvelle coalition puissante, dans un monde rempli d'ennemis. »

Ces paroles hardies ne prouvent pas uniquement du courage; elles prouvent aussi beaucoup d'humanité en même temps que le don d'observer froidement les réalités. Les idées exprimées paraissent si claires au premier coup d'œil, que l'on est stupéfait à la pensée que leur justesse ait pu être discutée.

Une autre protestation très énergique contre toute idée d'annexion a été présentée dans les *Blätter für Zwischenstaatliche Organisation* (septembre 1915) par le pasteur Umfried, de Stuttgart. Il écrit :

« Le peuple allemand tout entier est uni dans la pensée que les effroyables sacrifices que nous impose cette horrible guerre ne peuvent être compensés que par une paix qui ait des chances de durer pendant plusieurs générations. Mais les avis se partagent dès qu'il est question des moyens propres à obtenir ce résultat.

« Beaucoup estiment qu'on ne peut avoir une paix durable qu'en affaiblissant l'adversaire au point de l'anéantir et qu'en élargissant le territoire soumis à la puissance allemande. Partant de ce principe,

on en est venu à l'idée d'augmenter le domaine de l'Empire par de vastes annexions, sans considérer que l'on foule aux pieds les droits sacrés de l'humanité, et que l'oppression des populations parlant une langue étrangère s'achète au prix de la haine qu'on déchaîne chez les opprimés eux-mêmes et chez leurs défenseurs.

« Un ennemi que nous aurions empêché de venir dévaster notre territoire ne verrait là, réflexion faite, qu'un juste refus opposé à une prétention déraisonnable ou tout au moins un inévitable coup du destin ; mais ce même ennemi considérerait l'occupation de son propre pays comme une injustice criante.

« L'objection immédiate qu'on pourrait faire, à savoir que si l'ennemi triomphait il ne reculerait pas devant une annexion, ne va pas au fond de la question, car les mauvais desseins du voisin ne peuvent justifier notre injustice. Si nous nous élevons à un point de vue moral supérieur, nous devons protester contre les ambitions annexionnistes de notre propre pays aussi résolument que contre celles de l'adversaire...

« Nous invitons le peuple allemand à se souvenir des paroles prononcées par l'Empereur dans la séance historique du Reichstag, le 4 août 1914 : « Ce n'est pas l'esprit de conquête qui nous pousse » et de cette promesse du chancelier : « L'injustice « que nous commettons vis-à-vis de la Belgique sera « réparée par nous lorsque nous aurons atteint notre « but militaire. »

« Si étrange que cela puisse paraître, le meilleur

appui pour notre thèse nous est fourni par l'homme qui aux yeux du monde représente précisément le germanisme, le général Bernhardi. Dans son livre intitulé *Notre Avenir,* il a dit textuellement : « Il « ne saurait naturellement être question de politique « de conquête ; une telle politique serait contraire à « l'esprit de notre temps et à nos véritables intérêts. « Car nous ne pourrions conquérir en Europe que « des territoires dont la population nous serait hos-« tile. » Telle est aussi notre opinion. Qu'adviendrait-il des échanges de civilisation entre les peuples, de cette communauté de culture qui a été un bienfait pour notre nation, si nous creusions un fossé infranchissable entre nous et le reste du monde civilisé ? »

Les idées de ces deux Allemands que nous venons de citer concordent avec celles qu'exprimait Alphonse Daudet dans ce conte si touchant qui s'intitule *Le Siège de Berlin*. Le héros est un vieux général français que l'on entretient dans l'illusion que c'est l'armée française qui, en 1870-1871, a envahi l'Allemagne et menace Berlin. Le général est persuadé que son fils, qui est officier, prend part à l'invasion ; il lui écrit de nombreuses lettres où il lui expose des considérations politiques. Il parle des conditions de la paix, et il ne se montre point exigeant, il ne réclamerait que des indemnités, pas autre chose : « Pourquoi, écrit-il, leur prendrait-on des territoires ? Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ? »

Voilà le point essentiel. Toute annexion, det quelque nature qu'elle soit, porte atteinte au droi

le plus primitif de l'humanité et constitue par suite un acte de violence de l'espèce la plus criminelle. Elle ne produit que le deuil et le désespoir sans apporter des avantages qui puissent compenser tant de misère. On ne peut transformer des Français en Allemands ni des Allemands en Français ; toute tentative en ce sens est condamnée à échouer et doit être réprouvée comme une indignité. Comment peut-on prétendre que nous vivons dans une époque de liberté, tant qu'il existe des nations ou des parties de nations opprimées? Ce principe si simple qu'un gouvernement est fait pour le peuple et non le peuple pour le gouvernement, ne paraît pas encore être arrivé à se faire comprendre et reconnaître de tous. Et pourtant, on pourrait croire qu'il dût être immédiatement clair pour chacun. Le gouvernement n'a de raison d'être que le bien du peuple et a pour premier devoir d'assurer aux individus des conditions d'existence aussi heureuses que possible. Combien de temps trouvera-t-on encore des êtres doués de pensée pour approuver la thèse que le professeur allemand Schäfer soutenait avec tant d'énergie contre le savant danois Troels-Lund, et qu'il exprimait ainsi : « Dans notre siècle, qui est le siècle où se sont constitués les États nationaux, on a fait passer pour un article de foi cette erreur que toute nation a le droit de former un État national. »

On aura un exemple saisissant de l'effet produit par une annexion, même avant qu'elle ait été définitivement résolue, en relisant la déclaration que les représentants de l'Alsace-Lorraine présentèrent

à l'Assemblée nationale le 16 février 1871. C'est un document qu'il faut citer en entier :

Nous soussignés, citoyens français, choisis et députés par les départements du Haut, du Bas-Rhin, de la Moselle et de la Meurthe, pour apporter à l'Assemblée nationale de France l'expression de la volonté unanime des populations de l'Alsace et de la Lorraine, après nous être réunis et en avoir délibéré, nous avons résolu d'exposer dans une déclaration solennelle leurs droits sacrés et inaliénables, afin que l'Assemblée nationale, la France et l'Europe, ayant sous les yeux les vœux et résolutions de nos commettants, ne puissent consommer ni laisser consommer aucun acte de nature à porter atteinte aux droits dont un mandat ferme nous a confié la garde et la défense.

DÉCLARATION

I. — *L'Alsace et la Lorraine ne veulent pas être aliénées.*

Associées depuis plus de deux siècles à la France, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ces deux provinces, sans cesse exposées aux coups de l'ennemi, se sont constamment sacrifiées pour la grandeur nationale : elles ont scellé de leur sang l'indissoluble pacte qui les rattache à l'unité française. Mises aujourd'hui en question par les prétentions étrangères, elles affirment à travers les obstacles et tous les dangers, sous le joug même de l'envahisseur, leur inébranlable fidélité.

Tous unanimes, les citoyens demeurés dans leurs foyers comme les soldats accourus sous les drapeaux, les uns en votant, les autres en combattant, signifient à l'Allemagne et au monde l'immuable volonté de l'Alsace et de la Lorraine de rester françaises.

II. — *La France ne peut consentir ni signer la cession de la Lorraine et de l'Alsace.*

Elle ne peut pas, sans mettre en péril la continuité de son existence nationale, porter elle-même un coup mortel à sa

propre unité en abandonnant ceux qui ont conquis, par deux cents ans de dévouement patriotique, le droit d'être défendus par le pays tout entier contre les entreprises de la force victorieuse.

Une assemblée, même issue du suffrage universel, ne pourrait invoquer sa souveraineté pour couvrir ou ratifier des exigences destructives de l'intégrité nationale. Elle s'arrogerait un droit qui n'appartient même pas au peuple réuni dans ses comices. Un pareil excès de pouvoir qui aurait pour effet de mutiler la mère commune dénoncerait aux justes sévérités de l'histoire ceux qui s'en rendraient coupables.

La France peut subir les coups de la force, elle ne peut en sanctionner les arrêts.

III. — *L'Europe ne peut permettre ni ratifier l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine.*

Gardiennes des règles de la justice et du droit des gens, les nations civilisées ne sauraient rester plus longtemps insensibles au sort de leurs voisines, sous peine d'être à leur tour victimes des attentats qu'elles auraient tolérés. L'Europe moderne ne peut laisser saisir un peuple comme un vil troupeau; elle ne peut rester sourde aux protestations répétées des populations menacées; elle doit à sa propre conservation d'interdire de pareils abus de la force. Elle sait, d'ailleurs, que l'unité de la France est, aujourd'hui comme par le passé, une garantie de l'ordre général du monde, une barrière contre l'esprit de conquête et d'invasion.

La paix faite au prix d'une cession de territoire ne serait qu'une trêve ruineuse et non une paix définitive. Elle serait pour tous une cause d'agitation intestine, une provocation légitime et permanente à la guerre.

Et quant à nous, Alsaciens et Lorrains, nous serions prêts à recommencer la guerre aujourd'hui, demain, à toute heure, à tout instant.

En résumé, l'Alsace et la Lorraine protestent contre toute cession; la France ne peut la consentir, l'Europe la sanctionner.

En foi de quoi, nous prenons nos concitoyens de France,

les gouvernements et les peuples du monde entier à témoin que nous tenons pour nuls et non avenus tous actes et traités, votes ou plébiscites, qui consentiraient abandon en faveur de l'étranger de tout ou partie de l'Alsace et de la Lorraine.

Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française, et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le revendiquer éternellement et par toutes les voies, envers et contre tous usurpateurs.

Suivent les noms des 36 signataires, dont les plus connus sont Gambetta et Scheurer-Kestner.

La déclaration citée est un document historique du plus haut intérêt, à la fois au point de vue politique et à un point de vue simplement humain. C'est l'expression fière et touchante de la profonde douleur ressentie par la population des deux provinces à la pensée d'être séparées de la mère patrie.

Quiconque lit cette protestation n'est pas seulement saisi par l'enthousiasme patriotique qui s'en dégage, mais aussi, — quand on considère les événements de ces deux dernières années, — par la vérité des principes dont elle s'inspire. C'est un document qui a un intérêt actuel et dont on peut encore tirer bien des leçons profitables.

Le manifeste des Alsaciens-Lorrains exprime en termes frappants cet évangile des droits de l'homme dont la France reste aujourd'hui encore, entre toutes les nations de la terre, la plus éloquente propagatrice. L'assujettissement d'une race étrangère, l'annexion d'un territoire étranger sont des crimes contre l'humanité. Si ce principe n'arrive

pas à s'implanter définitivement, l'horreur de la guerre ne cessera jamais. Puisse la force ne plus trancher brutalement les questions de nationalités!

Mais l'appel à la liberté et à l'indépendance des nations, que l'on entend maintenant dans tous les pays, ne restera pas un vain cri de détresse. Le principe des nationalités vaincra, ou la vie ne sera pas digne d'être vécue. En Allemagne même, on commence à comprendre que le principe des annexions est inconciliable avec la civilisation moderne. Aux deux déclarations allemandes que j'ai citées plus haut j'en ajouterai une troisième, qui concerne le Slesvig annexé, et que nous devons au plus célèbre des linguistes austro-allemands, M. Hugo Schuchardt, professeur à l'Université de Graz. Dans la revue *Wissen und Leben,* qui paraît à Zurich, ce savant a adressé une lettre ouverte au directeur, M. E. Bovet.

Cette lettre contient des vues pénétrantes sur la situation actuelle de l'Europe. L'auteur s'y montre tour à tour sublime et paradoxal. Il se refuse à admettre l'idée des États-Unis d'Europe, mais il défend avec ardeur le droit historique des diverses nations.

« Chacun, dit-il, peut imaginer l'avenir comme il l'entend. Cependant, si l'on rêve de victoire, on ne doit pas seulement songer à prendre, mais aussi à donner. »

Et voici les belles paroles relatives au Slesvig annexé :

« Tandis que le Midi fut l'objectif de nos guerriers d'abord, puis de nos artistes et de nos poètes,

le Nord a été notre berceau, et les chansons de nourrice qui nous vinrent de là-haut continuent de charmer nos oreilles et nos cœurs. Nous espérons que le Nord ne nous fera entendre aucune dissonance, et voilà pourquoi nous souhaitons, avec toute la sincérité de nos cœurs allemands, ou plutôt voilà pourquoi nous rêvons qu'un tout petit morceau en bordure de notre frontière septentrionale soit rendu à ses anciens possesseurs. En pareil cas, perdre équivaudrait certainement à gagner. »

IX

ON EMPRISONNE DES SAVANTS

C'est un fait connu que plusieurs professeurs d'Universités belges ont été récemment arrêtés et conduits en Allemagne. On sait également que les premières victimes universitaires de la colère du gouverneur général von Bissing furent deux historiens de notoriété européenne, MM. Henri Pirenne et Paul Frédéricq. *L'Indépendance belge* nous a donné des détails dramatiques sur l'arrestation de Pirenne. Von Bissing avait offert à Pirenne la place de recteur de l'Université de Gand. Reçu en audience par le fameux gouverneur, Pirenne se déclara prêt à accepter la nomination, mais à une condition. « Laquelle ? demanda le gouverneur. — Je désire que ma nomination soit signée par S. M. Albert Ier, roi de Belgique. » Le journal assure que c'est cette fière réponse qui motiva l'arrestation de l'historien.

Ce récit est légendaire, nous le savons maintenant de source certaine [1]. Au reste, le *Hamburger*

---

(1) Voir la lettre adressée par M. von Bissing lui-même à un savant suédois et que nous avons publiée dans un opuscule spécial consacré par nous à la question de l'arrestation des professeurs belges : Chr. Nyrop, *De arresterede Professorer og Universitetet i Gent*. Copenhague, 1916 (traduit en français par E. Philipot sous ce titre : *L'arrestation des professeurs belges et l'Université de Gand*. Paris et Lausanne, Payot, 1947).

Fremdenblatt le démentait de la façon la plus catégorique dans un article dont le *Berlingske Tidende* du 17 mai 1916 a donné une traduction danoise. Mais cet article est rédigé de telle sorte que les lecteurs peu au courant des questions très particulières et très intéressantes, mais assez compliquées, qui se rattachent à l'Université de Gand, se formeront certainement sur toute cette affaire une opinion incorrecte et unilatérale. Je vais donc en donner un bref exposé historique.

La Belgique est un pays où l'on parle deux langues, le français et le flamand. Le français a toujours eu la place dominante, mais, depuis la Renaissance, les Flamands ont lutté avec ardeur pour faire valoir les droits de leur idiome à côté de ceux du français. Dans ces derniers temps surtout, les défenseurs du flamand, ceux qu'on appelle les Flamingants, ont déployé une grande activité qui a déjà obtenu des résultats importants. Sur cette intéressante lutte linguistique, qu'on me permette de renvoyer à une étude de moi dans le grand ouvrage illustré, *La Belgique,* qui vient d'être publié à Copenhague. Je me bornerai ici à faire observer en toute généralité que la coexistence de deux langues a naturellement suscité beaucoup de difficultés, en particulier dans l'enseignement à tous les degrés.

La langue de l'enseignement était exclusivement le français dans les Universités, sauf dans celle de Gand; en 1911, on y faisait 248 séries de conférences, dont 24 en langue flamande : ces dernières consistaient surtout en exercices pratiques de

droit et de philologie. Mais cet état de choses ne satisfaisait pas les Flamingants. Ils avaient déjà signalé les grosses difficultés que pouvait entraîner l'emploi presque exclusif du français. Ces difficultés apparurent en pleine lumière lorsque l'Université de Gand, suivant un mouvement général, consentit à faire une place plus grande à un enseignement de caractère démocratique. On constata que dans les conférences populaires et dans les interrogations qui les suivaient, dans les visites aux musées, etc..., les difficultés résultant de la langue étaient assez grandes pour faire obstacle à tout rapprochement intime entre le maître et ses auditeurs.

Les Flamingants ont fait observer que la grande majorité des étudiants se composait de Flamands, et c'est pourquoi ils ont, à plusieurs reprises, réclamé avec force la création d'une université entièrement flamande.

Pour appuyer ce mouvement, qui rencontrait une forte opposition, en particulier dans le haut clergé belge, on organisa une série de congrès scientifiques annuels, congrès de médecine, de droit et d'histoire, tenus les uns à Anvers, les autres à Gand.

Ces congrès, qui recueillaient un nombre croissant d'adhésions, aboutirent au projet de fonder une cinquième université, exclusivement flamande, à Anvers, qui est à tous les points de vue le centre de la culture flamande. Mais ce projet, qui exigeait un très gros effort économique, échoua au premier examen approfondi et n'a pas été repris depuis lors.

Les Flamingants s'en tinrent désormais à leur ancien projet favori de transformer l'Université de Gand en une institution entièrement flamande, et en mars 1911 ils présentèrent à la Chambre un projet de loi dont le premier article était ainsi conçu : « A l'Université de Gand tous les cours se feront en flamand. » Ce projet de loi fit sensation et suscita des discussions passionnées. La majorité en repoussa ce qu'il contenait de trop radical, et le parti flamingant présenta au mois d'avril suivant un nouveau projet portant que les deux langues seraient placées sur le même pied et jouiraient des mêmes droits, et que l'on doublerait le nombre des professeurs dans tous les cas où le besoin s'en ferait sentir. On maintiendrait les cours en français, mais, à côté d'eux, on instituerait autant de cours en flamand que le demanderaient les étudiants.

Après l'occupation, les Allemands ont favorisé par tous les moyens le mouvement flamingant, afin d'enfoncer un coin entre Flamands et Wallons, et, le 31 décembre 1915, le gouverneur général promulguait un décret d'après lequel le flamand serait la langue de l'enseignement à l'Université de Gand. Ce décret fut salué avec enthousiasme... par la presse allemande de Belgique : elle trompetta à tous les échos que la population flamande était transportée d'aise de voir le Gouvernement venir ainsi au-devant de ses désirs. Or la réalité est bien différente. Tous les Flamands se refusèrent nettement à accepter aucune faveur des mains de l'ennemi ; même les Flamingants les plus zélés repous-

sèrent la fondation d'une université flamande dans les conditions actuelles, et ils adressèrent au gouverneur général une protestation très énergique, se terminant par ces fières paroles, qui prouvent que les Flamands ne sont pas disposés à plier l'échine et qu'ils ont dans l'avenir une confiance inébranlable :

« Comment l'histoire nous jugerait-elle, nous autres Flamands, si à un moment où nos soldats luttent contre les vôtres dans les tranchées, nous devions accepter des mains du conquérant un avantage quelconque, même si cet avantage devait apparaître comme ne faisant que réparer des injustices passées? Nous sommes d'une race qui, toujours dans le passé, a tenu à régler elle-même ses propres affaires sur son propre sol.

« Nous nous permettons, Excellence, de vous demander de soumettre ces considérations à un examen sérieux et attentif, et nous espérons que si le projet dont nous parlons a réellement été conçu, nos arguments vous paraîtront tels qu'il n'y sera donné aucune suite, et nous exprimons cet espoir dans l'intérêt même de la cause flamande.

« Quelque difficiles que puissent être les circonstances, il vaut mieux que le pouvoir occupant ne conserve aucun doute au sujet de notre opinion, et ne soit pas sous l'impression qu'il existe, quant à la situation internationale, la moindre divergence de vues entre les Flamands et les Wallons.

« Ainsi que l'un des nôtres l'a dit récemment dans une séance publique du Conseil communal d'Anvers, le seul point de vue auquel nous autres,

Flamands et Flamingants, nous puissions nous placer, c'est celui de l'indépendance de la nation belge. »

On notait parmi les signataires : Paul Frédéricq, professeur à l'Université de Gand et président du Willemfonds ; van Neuben, président du Davidfonds et vice-président de l'Association de la Presse belge ; Julian de Vriendt, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts ; Karel Adriaenssens, président de l'Association des Instituteurs ; A. Vermeylen, professeur à l'Université de Bruxelles et membre de la Commission de l'Université flamande ; Léonard Willems, avocat à la Cour d'appel, président du Barreau flamand de Gand ; Louis Franck, député, président de l'Association des Juristes flamands et membre de la Commission de l'Université flamande ; Jan de Vos, bourgmestre d'Anvers ; A. Cools, échevin de la même ville ; F. Cleynhens, chanoine et curé-doyen de l'église Notre-Dame d'Anvers, etc...

J'ai tenu à citer un assez grand nombre de signataires, en indiquant leur situation sociale et leur lieu de résidence, afin de montrer que la protestation représente aussi complètement que possible tout le parti qui luttait avant 1914 pour assurer à la culture flamande honneur et considération aux côtés de la culture française. Tous les chefs du mouvement flamingant ont apposé leur signature ; nous avons là des hommes politiques, des journalistes, des fonctionnaires municipaux, des juristes, des ecclésiastiques et des professeurs, des artistes et des savants. Il n'y manque même pas des membres de la commission créée avant la guerre pour

préparer la refonte de l'Université de Gand, ni les présidents des deux grands fonds que l'on avait constitués en souvenir des créateurs du mouvement flamingant et qui portent leurs noms.

Comme on l'a vu, la protestation des Flamands ne laissait rien à désirer pour ce qui est de la netteté, et l'Université ne pouvait en fait fonctionner, attendu qu'elle manquait à la fois de professeurs et d'étudiants. Le bruit courut, il est vrai, que les anciens professeurs s'étaient engagés à faire des cours en flamand ; mais on reconnut bientôt que ce n'était qu'une invention. Quatre — je dis quatre — professeurs offrirent leurs services, et parmi eux il n'y avait qu'un Belge, M. G. de Vrees, qui avant 1914 donnait déjà son appui aux tendances séparatistes et entretenait des relations étroites avec la presse germanophile. Les trois autres étaient des étrangers : Stöber est né en Allemagne, Hoffmann dans le Luxembourg et Hogemann en Hollande.

L'attitude résolue des professeurs de l'Université vis-à-vis du décret de von Bissing et la façon non équivoque dont ils se refusaient à l'appliquer amenèrent naturellement une tension grave qui eut pour résultat final l'arrestation des deux professeurs les plus influents. Cette intervention brutale du gouverneur ne fit que resserrer les liens de solidarité qui unissaient tous les professeurs. Ils déclarèrent partager les responsabilités de leurs collègues emprisonnés et faire cause commune avec eux ; ils adressèrent au gouverneur la missive que voici :

« Les soussignés, professeurs et chargés de cours de l'Université de Gand, se trouvant actuellement

en cette ville, prennent la liberté de venir vous exposer combien ils ont été émus par la mesure prise à l'égard de deux de leurs collègues, les plus éminents et les plus justement estimés, MM. Frédéricq et Pirenne.

« Votre Excellence sait que ces deux honorables professeurs ont été subitement arrêtés et déportés en Allemagne, et leurs collègues se demandent vainement ce qui peut leur avoir attiré un traitement aussi sévère. Elle n'ignore pas que MM. Frédéricq et Pirenne sont des savants d'un mérite hautement reconnu et dont la renommée a franchi nos frontières. M. Frédéricq, dont les grands travaux historiques sont connus dans toute l'Europe, est particulièrement apprécié en Hollande, et les services qu'il a rendus à la science et aux lettres néerlandaises lui ont valu le titre de membre associé de l'Académie royale d'Amsterdam et celui de membre d'honneur des principales sociétés savantes des Pays-Bas. Il est en outre docteur *honoris causa* des Universités de Marbourg et de Genève. M. Pirenne est un des maîtres de l'historiographie du Moyen Age ; il a fait paraître sa remarquable *Histoire de Belgique* simultanément en allemand et en français, et, à la suite de cette publication, il a recueilli dans toute l'Allemagne de nombreuses marques de sympathie et d'admiration. Il a été élu correspondant de l'Académie royale de Bavière, de la Société des Sciences de Gœttingue, etc., et il a reçu le diplôme de docteur *honoris causa* des Universités de Leipzig et de Tubingue. Tous deux sont des hommes adonnés à la science, des profes-

seurs dévoués à leurs fonctions et des citoyens d'une honorabilité incontestée.

« En ce qui concerne les obligations du corps professoral envers le pouvoir occupant et la conciliation de ces obligations avec les devoirs du patriotisme, l'idée que s'en font les deux membres frappés ne diffère en rien de celle de leurs collègues.

« Votre Excellence appréciera, à n'en pas douter, les sentiments de solidarité qui unissent en cette occurrence les membres de la famille universitaire. Elle comprendra que tous se sentent frappés par la mesure qui atteint si durement deux d'entre eux. Il ne lui échappera pas que l'émotion éprouvée par l'Université de Gand sera, dans tous les pays, partagée par le monde scientifique, au sein duquel MM. Frédéricq et Pirenne jouissent d'une si grande autorité. »

Cette lettre provoqua de nouvelles arrestations, qui n'ont pas, cela va sans dire, amélioré les chances de la future Université flamande de Gand; l'union indissoluble des savants belges et leur résistance intrépide ont suscité partout la sympathie, l'admiration et le respect. Même dans un pays occupé par l'ennemi il y a des domaines où la force ne devient pas le droit, où nul conquérant ne saurait imposer sa volonté.

Les Allemands ont dit et répété sur tous les tons que leur occupation de la Belgique avait été vue d'un bon œil par les Flamands, qui n'aspiraient qu'à être délivrés de la domination belge : les Flamands eux-mêmes se sont chargés de réfuter

cette prétention de la façon la plus énergique. Toute l'entreprise allemande a complètement échoué, les Flamands s'étant montrés inaccessibles aux bienfaits administratifs de la culture germanique. L'ennemi, cette fois encore, s'est heurté le front au bloc national belge.

X

L'ITALIE SOUS LE JOUG

Tous ceux qui aiment l'Italie, tous ceux qui se sentent liés par la reconnaissance à cette terre merveilleuse, terre de soleil, de joie et de beauté, où ils ont oublié chagrins et soucis, où la vie fut une fête quotidienne pour leurs yeux et pour leur âme, tous ceux-là, — et ils sont nombreux, — ont éprouvé l'an dernier un coup douloureux à la nouvelle que l'Italie avait pris rang parmi les puissances belligérantes. Ils ont frémi dans leurs fibres les plus intimes en pensant que la barbarie de la guerre pouvait atteindre Venise, Vérone, Florence, Sienne. La chose effroyable, que l'on jugeait impossible, était devenue une réalité en Belgique et en France. Pourquoi les villes italiennes échapperaient-elles à la destinée qui avait frappé Louvain, Malines, Ypres, Dixmude, Reims, Arras, Soissons, Senlis ?

Voici plus d'un an que l'Italie est entrée en guerre. L'armée italienne n'a pas seulement défendu les frontières du pays, elle a pénétré sur le territoire ennemi, et jusqu'ici aucun bombardement aérien n'a causé de dommages trop graves aux villes de l'Italie du Nord. Les Scandinaves auraient eu donc

de bonnes raisons de parler et d'écrire sur l'Italie; mais on a gardé dans nos pays un silence surprenant.

Ce silence, qui a péniblement étonné tous les amis de l'Italie, est dû à des causes très diverses : je me contenterai d'en signaler deux. D'une part, les opérations militaires se sont déroulées avec une lenteur extraordinaire, parce qu'elles se font sur un terrain des plus difficiles; d'autre part, il n'existe pas en Italie, — du moins à ma connaissance, — d'organisation centrale ayant pour objet de guider l'opinion publique à l'étranger. L'Italie ne fait presque pas de propagande en dehors de ses frontières.

Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de littérature italienne de guerre, au contraire; à ce point de vue, la contribution de l'Italie est très importante, mais ses livres et brochures sont destinés avant tout à des lecteurs italiens. Dans la mesure où je connais cette littérature de guerre, elle a deux buts essentiels : elle veut expliquer pourquoi l'Italie fait la guerre et elle rend compte de la manière dont la guerre a été conduite jusqu'à ce jour. J'examinerai dans ce qui suit quelques-unes des idées directrices qui ont agi sur les volontés italiennes.

C'est le 2 juin 1915 que M. Salandra prononça son grand discours du Capitole; il y exposa la situation politique de l'Italie et parla en termes éloquents et pleins de confiance de la guerre qui venait de commencer. De cette guerre devait sortir une Italie plus grande, plus forte, encore plus consi-

dérée, une Italie qui, revenant avec des forces nouvelles aux luttes fécondes de la paix, jouerait le rôle de champion de la liberté et de la justice dans le monde, mais avant tout une Italie qui aurait réalisé l'œuvre de libération laissée inachevée par les héros du *Risorgimento*.

Pendant plus de mille ans, l'Italie a été divisée, morcelée. Chaque cité, chaque province formait un petit royaume à part gouverné par une famille noble italienne ou par un usurpateur étranger. L'Italie a eu des maîtres normands, allemands, autrichiens, français et espagnols. Mais sous ce morcellement vivait et germait l'idée de l'unité. On la trouve chez Dante, chez Machiavel, chez César Borgia.

Nicolas Machiavel, diplomate de premier ordre en même temps qu'humaniste érudit, historien remarquable et observateur pénétrant, termine son livre du « Prince » par un chapitre intitulé : « Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares ». Il y déplore que sa patrie soit sans chef, sans constitution, battue, pillée, déchirée, dévastée, accablée de mille maux. Mais le libérateur viendra et il sera reçu comme un Messie : « Comment décrirai-je les marques d'amour qu'on lui prodiguera dans toutes les provinces qui ont souffert du déluge des étrangers; avec quelle soif de vengeance, avec quelle foi inébranlable, avec quelle piété, avec quelles larmes il sera accueilli! Quelles portes se fermeraient devant lui? Quel peuple lui refuserait l'obéissance? Quelle jalousie lui ferait obstacle? Quel Italien hésiterait à le suivre? Tout le monde subit avec dégoût la domination des Barbares. »

Après cette violente sortie contre le gouvernement des étrangers, Machiavel se console en pensant qu'il y a assez de courage et de force dans le peuple italien pour réaliser l'idée d'unité, et il cite les vers du vieux Pétrarque :

Virtù contro al furore
Prenderà l'arme, e fia il combatter corto :
Chè l'antico valore
Negli italici cuor non è ancor morto (1).

Le libérateur ne fut pas un Borgia, comme l'avait espéré Machiavel. Des siècles passèrent avant que commençât l'œuvre de libération. C'est seulement au dix-neuvième siècle que la vieille idée de l'unité italienne prit corps ; une fois mise en marche, elle progressa rapidement. Le royaume de Sardaigne fut le noyau autour duquel se développa l'Italie nouvelle. En 1859, l'Autriche dut abandonner la Lombardie. En 1860, l'expédition aventureuse de Garibaldi eut pour résultat de libérer Naples et la Sicile. En 1866, fut incorporée la Vénétie, et, le 20 septembre 1870, les troupes victorieuses de Victor-Emmanuel entraient dans Rome, qui devint désormais la capitale de l'Italie unie.

Le nouveau royaume se consolida dans un temps extraordinairement court. Dans tous les domaines on travailla avec une énergie et une intelligence rares à opérer l'unification des diverses provinces.

---

(1) Le courage prendra les armes contre la violence furieuse, et le combat sera court, car l'antique valeur n'est pas encore morte dans les cœurs italiens.

Une œuvre vaste, imposante, unique, a été accomplie en Italie après 1870, œuvre qui a suscité l'admiration de tous et que M. C. C. Clausen a exposée en Danemark avec compétence dans un excellent petit livre sur *L'Histoire politique, financière et sociale de l'Italie de 1870 à 1896*.

Malgré ce développement prodigieux, malgré tout ce qu'on avait obtenu, il manquait cependant quelque chose à la réalisation complète de l'idée. On était parvenu tout près du but, mais on ne l'avait pas touché. La frontière politique du royaume avait été largement étendue vers le nord, mais cette frontière était en plusieurs endroits très désavantageuse au point de vue stratégique, et en dehors d'elle vivait encore une population de langue italienne comptant environ 2 millions d'individus, partie dans la région méridionale du Trentin, partie le long de l'Adriatique dans la *Venezia Giulia,* qui comprend le Gorigiano, Trieste et l'Istrie. On réunit ces deux régions sous la désignation générale de l'*Italia irredenta,* c'est-à-dire l'Italie non encore libérée, et leurs habitants furent appelés *gli irredenti*. Il se constitua dans le royaume un parti politique, celui des « irrédentistes », dont l'idéal était la réunion à la couronne de ces régions exilées en Autriche ; c'est seulement après ce résultat obtenu que l'unité serait enfin accomplie.

Les irrédentistes se mirent aussitôt à mener une propagande acharnée, qui eut pour conséquence, en 1882, un projet d'attentat contre l'empereur François-Joseph. La Triple Alliance, qui se conclut

la même année, ne paraît pas avoir sensiblement ralenti le zèle des irrédentistes. Ils ont continué leur propagande par diverses méthodes, non seulement en secret, mais ouvertement. Ainsi ils ont abondamment usé, dans leur correspondance à l'intérieur et à l'étranger, de cartes postales figurant l'Italie du Nord avec une triple frontière, politique, linguistique et historique. Cette dernière est désignée comme étant la frontière naturelle, et elle l'est en fait dans la plupart des cas, attendu que les Romains faisaient généralement passer leur frontière politique par des points où les conditions naturelles rendaient la défense le plus facile. Ces cartes postales étaient destinées à entretenir sans cesse le feu sacré, à rappeler sans cesse à l'Italie et à l'étranger qu'il existait encore des régions de langue italienne attendant leur affranchissement. Autant que nous le sachions, ce procédé pratique de propagande n'a soulevé aucune objection diplomatique de la part de l'Autriche, ce qui est vraiment surprenant. Il est certain qu'officiellement l'Italie était la bonne amie et l'alliée de l'Autriche ; mais il y a cependant des limites aux taquineries que l'on peut passer à un ami, et l'on se demande comment la Russie aurait accueilli l'emploi de cartes postales analogues par un petit pays, par exemple par la Roumanie. J'ai reçu, au cours de mes relations avec des Italiens du Nord, plusieurs de ces cartes irrédentistes.

On agissait aussi par l'entremise des écoles et de l'enseignement, et on réimprimait dans des livres de lecture et des chrestomathies d'anciennes poésies patriotiques où il était question de l'Italie

irredenta. On peut citer par exemple la poésie quelque peu mélodramatique de Giovanni Berchet intitulée *Giulia,* qui date des alentours de 1840. Si elle vit encore et est connue du grand public, elle ne le doit pas tant à sa valeur poétique qu'à son intérêt politique et historique. Elle décrit une journée de printemps dans un village lombard, où le tirage au sort vient d'appeler six jeunes gens à servir dans l'armée autrichienne. Auprès d'eux sont réunis tous les jeunes gars du pays ainsi que leurs parents, leurs frères et sœurs et d'autres habitants du voisinage. Beaucoup assistent avec une indifférence muette à ce drame de la conscription : un asservissement séculaire les a rendus apathiques et lâches ; la tyrannie de l'étranger a laissé sur cette humanité sa lamentable empreinte. Mais à travers la foule s'avance une femme fière et droite qui aime sa patrie et son peuple d'un amour passionné. Elle est remplie d'horreur et d'indignation à la pensée que ce n'est pas pour défendre l'Italie que les jeunes hommes de Lombardie sont appelés sous les armes, mais pour servir en esclaves un peuple parlant une langue étrangère. Et son cœur est près de se briser lorsqu'elle entend prononcer le septième nom, — celui de son fils Carlo : à sa honte, celui-ci est désormais condamné à quitter le pays natal pour endosser l'uniforme blanc abhorré, pour ceindre le sabre aiguisé par l'Autriche et dont il se servira contre les ennemis de l'Autriche, peut-être, — qui sait ? — contre son propre frère. Cette pièce a été utilisée à des fins d'agitation patriotique ; elle était destinée à rap-

peler à la génération montante que, même après 1870, il existait des mères italiennes qui devaient subir le triste sort de Giulia et se désoler comme elle.

Des associations irrédentistes diverses ont essayé par de nombreux moyens d'entretenir des relations constantes et directes avec les frères italiens de l'autre côté de la frontière. On a soutenu la langue italienne et la culture italienne, que l'Autriche combattait dans une certaine mesure. On exprima le vœu de la création d'une université italienne à Trieste, mais l'Autriche fit la sourde oreille. En revanche, il existe dans cette ville tout italienne un théâtre italien dont la propagande a pu se servir. Ainsi, lorsque l'auteur dramatique très populaire, mais aussi très discuté, Sam Benelli, eut composé, il y a quelques années, son drame historique de *La Gorgone,* il voulut que la première représentation fût donnée à Trieste : c'était comme un salut adressé par lui à ses compatriotes opprimés. La première eut lieu en effet à Trieste, le 14 mars 1913, au milieu d'ovations enthousiastes. Cette démonstration patriotique eut son retentissement dans toute l'Italie. Les irrédentistes continuèrent leur propagande encore plus à découvert, et l'idée de la réintégration des provinces perdues gagna sans cesse des forces. Il y a deux ans, pendant un séjour dans l'Italie du Nord, j'eus l'occasion de m'entretenir dans diverses villes avec de nombreux artistes, savants et hommes politiques, et je pus constater que l'alliance avec l'Autriche était non seulement impopulaire, mais détestée et méprisée ;

on aspirait à se mesurer avec cette puissance Jamais sans doute on n'a observé un tel état de choses entre alliés.

Lorsque l'Italie dénonça la Triple Alliance, l'irrédentisme pouvait certainement revendiquer sa grande part dans cet acte; mais d'autres facteurs plus puissants y ont contribué. Il faut placer en première ligne l'action indépendante de l'Autriche contre la Serbie, action que l'Italie considéra dès le début comme une violation de l'alliance.

Il semble cependant incontestable que, pour la majorité du peuple italien, la guerre est presque exclusivement une guerre de libération. C'est l'idée d'unité qui touche à sa réalisation définitive, c'est l'achèvement de la lutte libératrice commencée au dix-neuvième siècle et conduite par des hommes comme Cavour, Mazzini et Garibaldi. Le roi Victor-Emmanuel II, si justement aimé de son peuple, avait été salué comme le grand libérateur qui présidait de Rome aux destinées de l'Italie refaite et donnait un corps aux rêves séculaires de la nation.

Mais il manquait encore une pierre, et une pierre singulièrement précieuse, à la magnifique couronne royale italienne. Et c'est cette gemme que Victor-Emmanuel III, petit-fils du libérateur, veut enchâsser dans son diadème, à la grande joie de tout son peuple.

Les publications de propagande que nous avons lues insistent tout spécialement sur ces faits historiques. Elles visent à faire comprendre au grand public la nécessité de la guerre et à exalter les

sentiments patriotiques. Elles cherchent donc tous les moyens de tourner les regards des Italiens dans la même direction. C'est l'*Italia irredenta,* l'Italie non encore libérée, qui est le but de la guerre.

Aucun Italien ne doit oublier que la conquête de Trente et de Trieste est l'objectif essentiel. Aucun Italien ne doit ignorer les principaux faits qui ont marqué la domination autrichienne dans ces deux villes. C'est pourquoi on répandit dès le début de la guerre un *Diario Triestino,* sorte de calendrier historique portant sur « cent ans de lutte nationale » et prenant pour point de départ le Congrès de Vienne qui, le 9 juin 1815, décida que Trieste appartiendrait à l'Autriche par droit de conquête.

Cependant une littérature de propagande qui donne exclusivement des chiffres et des faits ne saurait prétendre à exercer une grande influence, si éloquents que soient les faits. Aussi a-t-on recouru à d'autres procédés : on a réimprimé beaucoup des vers enflammés où les poètes italiens avaient, au cours des siècles, appelé le peuple aux armes pour délivrer les frères opprimés par la domination étrangère.

Il faut signaler en première ligne un petit recueil de poésies et d'études de Giosuè Carducci, que le littérateur bien connu Guido Mazzoni, professeur à l'Université de Florence, a publié sous le titre *Contro l'eterno Barbaro.*

Le titre était un défi et avait été choisi comme tel. Un défi et un coup de trompette destiné à enflammer le patriotisme. Il fallait que ce cri d'appel contre les Barbares qui guettaient à la

frontière eût son écho dans toute l'Italie. Tout le monde sait que le plus grand poète lyrique italien du dix-neuvième siècle, l'historien libéral de la littérature, le grand patriote au cœur chaud, l'intrépide républicain Giosuè Carducci, avait sans cesse objurgué ses compatriotes d'avoir l'œil sur les Barbares transalpins. Dans une de ses poésies composées peu après 1870, on lisait ces vers :

E voi, se l'Unno e se lo Slavo invade
Eccovi, o figli, l'aste, ecco le spade,
Morrete per la nostra libertà (1).

Mais les années passèrent. L'évolution politique amena un rapprochement à la fois avec l'Allemagne et avec l'Autriche-Hongrie, la Triple Alliance se noua, l'influence allemande se fit sentir partout en Italie, dans le domaine social, politique, littéraire, et il sembla que, malgré les efforts opiniâtres des irrédentistes, l'oubli se faisait dans beaucoup d'esprits sur l'oppression séculaire et sur les dures déceptions. Le cri d'appel poussé par Carducci n'eut qu'un faible écho dans l'Italie nouvelle, et peu de ses compatriotes répétèrent son énergique mot d'ordre : *Stranieri a dietro!* (Arrière les étrangers !)

Vint la guerre mondiale, et avec elle se brisa l'union contre nature, à demi imposée, avec l'ennemi héréditaire. Maintenant la voix de Carducci pouvait de nouveau retentir dans tout le pays, et

---

(1) Si les Huns ou les Slaves envahissent votre pays, voici des piques, ô mes fils, et voici des épées ; vous mourrez pour notre liberté !

la célèbre *Società Dante Alighieri,* de fondation ancienne, confia à Mazzoni le soin de faire un choix des déclarations les plus patriotiques de Carducci. Ce petit livre, qui se vend au bénéfice de la Croix-Rouge et des familles de mobilisés, contient des poésies et des discours dont le sujet se rattache étroitement aux événements de l'Italie *irredenta.*

Le recueil fait une place éminente à Oberdan et à sa destinée tragique. Ce jeune Triestin, qui avait étudié les mathématiques à Rome, avait reçu par tirage au sort la mission de tuer l'empereur François-Joseph. Un traître le dénonça et il fut arrêté dans le Frioul. Comme on trouva chez lui deux bombes Orsini, il fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et pendu à Trieste le 20 décembre 1882. Ses dernières paroles furent : « *Viva Trieste italiana!* »

On fit de grands efforts pour empêcher l'exécution de cet arrêt barbare. Victor Hugo adressait à l'Empereur, le 18 décembre, le télégramme suivant :

« Dans ces deux derniers jours, j'ai reçu onze adresses télégraphiques d'universités et d'académies italiennes. Toutes demandent qu'on sauve la vie d'un condamné. Il dépend de l'empereur d'Autriche de faire grâce. S'il signe la grâce il accomplira un grand acte. »

Ce télégramme fut aussitôt publié dans les journaux italiens ; mais Carducci, qui savait que tout recours à l'Empereur serait inutile, épancha sa douleur dans une lettre ouverte à Victor Hugo,

où il protestait qu'il ne fallait pas appeler Oberdan un « condamné». « C'est un confesseur, un martyr de la religion de la patrie. » Et il terminait ainsi son plaidoyer passionné :

« Non, l'Empereur ne lui fera pas grâce. Non, ô grand poète. L'empereur d'Autriche, bien loin d'accomplir un grand acte, ne pourra même pas accomplir un acte de justice pure et simple. Guglielmo Oberdan terminera sa jeune vie sur l'échafaud, et c'est pourquoi je crie une fois encore : Maudit soit l'Empereur ! Des temps meilleurs viendront, et le drapeau italien flottera sur le grand arsenal de Trieste. Des temps meilleurs viendront, où nous pourrons glorifier la mémoire d'Oberdan. Maintenant, nous n'avons qu'à nous taire. »

Après l'exécution d'Oberdan, Carducci adressa au peuple italien plusieurs invocations où frémit l'esprit de vengeance. Il stigmatise l'Empereur dans les termes les plus violents :

« Jeune, il a vécu dans le sang, et c'est encore dans le sang qu'il se vautre, devenu vieux. Espérons qu'il sera étouffé dans le sang, dans le sien propre... Nous avons pris Rome au Pape, nous arracherons Trieste à l'Empereur, à l'empereur des pendus. »

A côté de cette ardente littérature de guerre qui flétrit et insulte l'ennemi, qui secoue violemment les sentiments patriotiques et les fouette jusqu'à l'écume, il en existe une autre toute différente qui vise à pénétrer jusque dans les couches les plus profondes du peuple et qui adopte pour cela un langage simple, ingénu, parfois très naïf. Elle ne

prétend pas créer ni maintenir de haine fanatique, elle veut expliquer et instruire. Je veux donner un exemple caractéristique de cette littérature de guerre à forme pédagogique.

L'Union générale des membres de l'enseignement (*L'Unione generale degli Insegnanti*) a publié un petit tract qu'elle a fait répandre dans toute l'Italie par centaines de mille exemplaires. Il s'intitule *La Guerra dell' Italia spiegata al popolo,* et a pour objet, comme l'indique ce titre, d'expliquer au peuple pourquoi l'Italie fait la guerre. Tout y est présenté de telle sorte que l'intelligence la plus modeste puisse suivre le raisonnement ; c'est pourquoi aussi on a eu recours à la forme du dialogue.

Nous sommes à la campagne. Un médecin cantonal rencontre un brave paysan du nom de Lorenzo. Celui-ci se plaint que ses deux fils adultes, qui pourraient travailler, soient au front, tandis qu'il reste seul avec trois filles trop jeunes et un petit garçon. Les malheurs tombent toujours sur les pauvres gens. Le médecin lui explique que tous les jeunes gens doivent partir pour se battre, que leur père soit un marquis ou un paysan : la guerre est un malheur qui frappe tout le monde également. « Mais pourquoi, demande Lorenzo, le Gouvernement nous a-t-il mis cette guerre sur les bras ? Car c'est nous qui avons déclaré la guerre à l'Autriche, et non pas l'inverse. » Le médecin lui explique alors, à l'aide d'images et de comparaisons empruntées à la vie journalière du village, que la guerre était nécessaire non seulement à cause des nombreux Italiens qui sont sujets de

l'Autriche et que celle-ci brutalise sans cesse en raison de leur nationalité, mais aussi parce que l'Autriche avait de mauvais desseins contre l'Italie. Lorenzo objecte qu'avec les puissants il faut être prudent. « Sans doute, répond le médecin, mais jusqu'à un certain point. Si l'homme fort menace ta vie, un jour arrive où tu envoies promener la prudence et où tu cognes pour te défendre. L'Italie a essayé honnêtement de vivre en paix avec l'Autriche. Mais que lui a valu sa bonne volonté? Pense donc, Lorenzo, le commandant en chef de l'armée autrichienne a voulu, il y a quelques années, persuader son Gouvernement de profiter de notre situation difficile après le tremblement de terre de Messine et de Reggio pour se jeter sur nous et nous détruire complètement par une guerre. »

Le médecin continue à expliquer à Lorenzo comme quoi la guerre est devenue une nécessité absolue pour l'Italie. Lorenzo est toujours sceptique; mais son interlocuteur fait intervenir de nouveaux arguments, à la fois politiques, économiques et moraux. Et il enchevêtre dans un curieux mélange les raisons morales et les raisons économiques. « Nous luttons, dit-il, pour notre bon droit, pour qu'on nous fasse justice; mais le droit et la justice ne sont pas un morceau de pain qu'on peut manger ni un habit qu'on peut endosser. Ce sont des choses sans lesquelles il est impossible de vivre quand on est un homme et non pas un animal; cela vous donne de la considération et de l'autorité dans le monde. Tu es certainement con-

tent d'être bien considéré, non seulement parce que tu aimes à marcher le front haut, mais parce que tu sais que la bonne opinion des braves gens sert aussi dans la vie pratique, et parce que cela te fait du tort si on te regarde de travers. »

Cet argument fait naturellement impression sur le paysan, qui comme tous les paysans est bon calculateur et considère en toute chose ses intérêts ; néanmoins il continue à critiquer le Gouvernement et la guerre. Alors le médecin lui parle du tribunal d'arbitrage international de La Haye et continue ainsi :

« Sais-tu quel est le pays qui n'a pas voulu reconnaître ce tribunal? Quel est le pays qui a voulu la guerre? Quel pays a préféré cette horrible boucherie de millions d'hommes? C'est l'Allemagne, l'alliée de l'Autriche. C'est l'Allemagne qui se tenait derrière l'Autriche et l'a poussée à faire la guerre. Si nous avons la victoire, nous et les Alliés, nous pouvons assurer la paix pour toujours. Mais des choses aussi précieuses que la paix et la justice parmi les peuples ne s'obtiennent qu'en faisant des sacrifices. Il faut payer pour tout, chaque chose a son prix. Il n'y a que les charlatans de la foire qui pour deux sous te vendent une marchandise en te racontant qu'elle vaut dix fois plus. Nous devons tous faire des sacrifices, les jeunes comme les vieux, afin que la paix puisse régner sur cette terre, la paix et la fraternité entre tous les peuples et la justice dans les relations entre les forts et les faibles. »

Le médecin demande enfin à Lorenzo s'il n'a

pas eu de nouvelles de ses fils partis pour la guerre, et le colloque se termine ainsi :

« Si j'ai eu de leurs nouvelles? Oui donc. Il y avait à rire et à pleurer dans leurs lettres. Ils sont de très bonne humeur, et ils écrivent qu'ils sont heureux de se battre pour l'Italie, et qu'ils n'ont pas peur.

« — Tu vois bien. Au milieu du danger tes gars aiment leur pays, le pays qui les envoie peut-être à la mort. Tu béniras leur courage, et toi-même tu seras courageux. Du moment que tes fils ne se plaignent pas, il ne faut pas que tu te plaignes non plus. Au revoir, Lorenzo.

« — Au revoir, Monsieur le docteur, et mille mercis.

« — De quoi ?

« — Parce que cela m'a fait du bien de causer avec vous. »

L'Italie fait aussi la guerre pour des raisons d'économie nationale. Sa situation industrielle, commerciale et financière en était arrivée à un point où l'indépendance du pays se trouvait menacée dans beaucoup de domaines importants. L'expansion austro-allemande était en train d'étouffer toute initiative italienne. Comme un affreux incube, elle pressait lourdement sur ce pays et entravait sa libre respiration. Dans la lutte brutale que les nations se livrent pour l'existence, l'esprit d'entreprise et la méthode des Germains avaient eu raison de l'insouciance latine.

Quiconque a fait pendant ces vingt dernières années une visite, si rapide fût-elle, en Italie, n'a pu

s'empêcher d'observer la marque de l'emprise allemande dans diverses manifestations de l'activité de ce pays; et celui qui a séjourné longtemps en Italie ou bien y est revenu à plusieurs reprises a pu noter les progrès de cette germanisation.

Si l'on se promène par un soir de printemps sur la place Saint-Marc à Venise, on n'entend pour ainsi dire parler que l'allemand autour de soi; dans les cafés qui bordent la place, on trouve des gérants allemands, souvent aussi des garçons allemands. On voit aussi, dans les restaurants et cafés, ces petites tables à nappes rouges si caractéristiques des tavernes d'Allemagne, des *Bierstuben,* où elles paraissent si gentiment confortables, tandis qu'elles font presque l'effet d'un outrage en Italie, où l'on s'attend à dîner sur du marbre. Voyageant à Vérone il y a quelques années, je descendis dans un hôtel que je connaissais déjà et où je m'étais trouvé très bien à cause de son caractère nettement italien. Mais cette fois tout était changé. Il était venu un nouveau directeur qui me souhaita la bienvenue par ces mots : *Deutsches Haus.* Dans l'intervalle, l'hôtel était passé entre des mains allemandes, et notre *Zimmermädchen* ne savait pas un mot d'italien. Beaucoup de voyageurs en Italie ont pu observer le même changement de décor dans d'autres villes.

A Florence, il y a de grands magasins de nouveautés et de passementerie dont tous les articles ont un cachet allemand indiscutable. Partout des pensions allemandes. Sur la place Victor-Emmanuel même, un grand restaurant où l'on sert de la

bière allemande et où le nom de Reinighausen éclate en lettres d'or sur les vitres. Et c'est le même état de choses à Rome, où je suis tombé sur une « Gambrinus Halle » en pleine Villa Borghèse.

Tout cela, ce sont des faits qui sautent aux yeux ; mais il y en a qu'on n'aperçoit pas et ce sont les plus importants. Des étrangers ne voient pas comment les capitaux allemands dominent à peu près toute l'industrie italienne. Les Italiens, eux non plus, n'ont pas pu s'en rendre compte. Sans doute, certains économistes ont dénoncé avant la guerre le danger allemand ou, comme ils l'appellent d'un terme énergique, *la lue teutonica,* la peste allemande. Mais personne ne les croyait ou on ne les croyait qu'à moitié. Maintenant les yeux se sont enfin ouverts ; et, au début de la guerre, M. G. Preziosi a rassemblé quelques-uns de ses articles en un volume qu'il a intitulé *La Germania alla conquista dell' Italia* (La conquête de l'Italie par l'Allemagne) et qui a fait grande sensation par la précision, par la clarté implacable avec laquelle il dévoile et expose la vérité.

Comme exemple de l'extension qu'avait prise l'influence allemande dans l'industrie et le commerce, on peut citer le cas de la *Banca commerciale d'Italia*. Cette banque est de date relativement récente. Aux alentours de 1890, il se produisit en Italie, comme on le sait, une crise financière qui aboutit à la faillite de la grande *Banca romana.* Des financiers allemands surent mettre à profit de la façon la plus avantageuse la gêne qui en résulta, et ce fut essentiellement avec l'aide allemande que

la *Banca commerciale* se fonda à Milan en 1894, au capital de 5 millions de lires. Son capital social, après une vingtaine d'années d'exercice, s'élève maintenant à plus de 150 millions, et le chiffre annuel de ses opérations est évalué à 800 millions.

Le nom de la banque est italien. Elle compte dans son conseil d'administration quinze Italiens de distinction, comtes et marquis, sénateurs et autres hommes politiques, mais pas un seul banquier de profession. Seulement la direction comprend deux groupes, et à côté des Italiens il y a aussi des étrangers. Le groupe étranger se compose de dix-huit membres, dont la plupart sont Allemands ou Autrichiens. Citons quelques noms : Hans Schuster, directeur de la Dresdner Bank de Berlin ; le Dr Paul von Schwabach, de la maison Bleichröder de Berlin ; Julius Blum, sous-directeur de la grande Kreditbank de Vienne, et tout particulièrement Friederich Weil, Otto Joel et Toeplitz. Ce sont, comme le dit M. Preziosi, ces trois derniers qui, par leurs brillantes capacités administratives, leur intelligence supérieure des affaires et leur opiniâtreté sans scrupules, ont « tissé maille à maille l'immense filet dont l'Allemagne a enlacé l'Italie, la soumettant à sa domination économique et politique. A la croissance gigantesque de la Banque de Commerce a correspondu pour nous une dépendance de jour en jour croissante vis-à-vis de l'Allemagne ». M. Preziosi démontre avec force que les membres italiens du conseil d'administration n'étaient que des mannequins décoratifs ; ce sont les Allemands au courant de toutes les mani-

pulations techniques qui dirigent le tout, et c'est pourquoi aussi leur influence politique est allée grandissant d'une façon inquiétante. C'est Crispi qui accorda la concession. S'il avait su lire dans l'avenir, il eût certainement étouffé dans le germe « la pieuvre qui enserre aujourd'hui toute la nation italienne entre ses mille tentacules ».

A côté de la Banca commerciale d'Italia, il existe beaucoup de sociétés financières diverses, de *società anonime,* qui, au nombre d'environ 250, sont disséminées sur toute l'Italie. Elles reçoivent une partie de leurs capitaux de la grande banque de Milan et elles servent à écouler en Italie des produits allemands. Il est extrêmement intéressant de remarquer que, quand une entreprise italienne a besoin de marchandises, de machines ou de matériaux quelconques, et qu'elle fait appel à des soumissionnaires pour la fourniture, elle reçoit aussitôt une lettre lui offrant des produits allemands ou lui recommandant avec instance telle ou telle grande maison allemande. En beaucoup de cas cette missive équivaut à une sorte d'ultimatum : le négociant ou l'industriel italien est placé dans l'alternative ou de faire ses commandes à la firme recommandée, ou de se voir couper tout crédit par la banque.

C'est ainsi qu'on est arrivé à donner à l'importation allemande un essor « colossal ». De 1907 à 1911, l'Allemagne importait annuellement en Italie 525 millions de marchandises, tandis que l'Angleterre n'en importait que 500 millions et la France 304 millions. La seule importation des articles d'électricité s'élevait à 200 millions par an, et ces

articles provenaient tous des trois firmes mondiales Siemens, Brown Boveri et A. E. G. [1].

Peu à peu, la plupart des grandes entreprises ressortissant à la métallurgie, à la mécanique et à la construction des navires, ainsi qu'un grand nombre de sociétés de navigation à vapeur, par exemple la *Società di Navigazione generale italiana,* devinrent complètement dépendantes de la Banca Commerciale et firent partie en fait de l'industrie allemande et de l'organisation allemande. Une très grande part du bénéfice réalisé par les armateurs italiens passe dans les poches de financiers allemands.

C'est partout la même invasion allemande; partout on retrouve les fils innombrables et solides du vaste filet pangermaniste. A Milan, à Turin, à Venise, à Gênes, à Florence, à Rome, à Naples, à Palerme, on compte un nombre imposant d'Allemands immigrés. Beaucoup d'entre eux sont à la tête de grandes entreprises fructueuses, d'autres sont installés dans les banques où ils détiennent des places de confiance; ils constituent les avant-postes actifs de l'emprise allemande. Un auteur humoristique, mais qui a évidemment connu des accès de mauvaise humeur, faisait observer, il y a quelque temps, que le jour n'était pas très éloigné où l'on enseignerait dans les écoles que l'Italie est une province allemande ayant pour gouverneur Victor-Emmanuel III sous la souveraineté des Hohenzollern.

---

(1) *Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft.*

Beaucoup d'entreprises de journaux sont également tombées entre les mains de la banque de Milan, qui s'en est servie pour accroître sa puissance.

Mais l'Italie n'est pas la seule victime du pangermanisme commercial. En fait, le même mal s'observe, avec plus ou moins de gravité, dans beaucoup d'autres pays de l'Europe. Il y a une dizaine d'années déjà, des voix s'élevaient en Belgique pour se plaindre de la servitude économique du pays en matière de banque et d'industrie. Ainsi la Deutsche Bank de Berlin avait des succursales extraordinairement actives dans la plupart des grandes villes belges, et la situation de l'industrie était fort inquiétante. Il nous suffira de rappeler le cas de la Fabrique « nationale » d'armes de Herstal près de Liége; c'était à l'origine une entreprise purement belge, mais peu à peu toutes les actions passèrent entre des mains allemandes; la maison Löwe, de Berlin, en détenait la plus grande partie. Beaucoup de mines appartenaient en majorité à des actionnaires allemands, lesquels avaient ainsi le moyen d'intervenir efficacement dans l'activité économique de la Belgique et dans les conditions de son travail.

Même en France, l'Allemagne avait étendu ses tentacules, et l'on vendait à Paris nombre de produits allemands auxquels on tâchait de donner une apparence française. Plus d'une « société française » travaillait en réalité avec des capitaux allemands et des marchandises allemandes. On importait principalement des articles d'électricité, et, dans la *Revue de Paris* du 1[er] avril 1916,

M. E. Boulay a exposé comment une firme allemande importait en France de grands stocks de lampes : tous ces articles portaient, conformément à la loi, l'estampille *importé,* mais une fois qu'ils avaient passé la frontière, un procédé chimique les débarrassait de cette mention compromettante.

Rappelons encore que l'industrie allemande décore souvent ses produits de désignations exotiques, qu'on fabrique en Allemagne des « soieries de Lyon », des « gants de Grenoble » et de la « bonneterie de Troyes ». On va plus loin : on imite les productions de l'étranger et on vend les contrefaçons allemandes en les donnant pour des produits originaux. Il existe à Hellerup, près de Copenhague, une usine pour la fabrication des cordes de soie pour violons ; c'est une spécialité ancienne, unique au monde en son genre. Or, cette fabrique a, pendant les années qui ont précédé la guerre, subi des pertes graves du fait que plusieurs maisons allemandes ont écoulé leurs produits sous la dénomination de *Echte Kopenhagener Quinten.*

On imite aussi en Allemagne les productions artistiques des pays les plus divers. Ainsi il se fabrique à Dresde beaucoup de porcelaine de Sèvres. Je puis rapporter également qu'il y a quelques années, une dame de Florence montra à un ami danois un grand vase de porcelaine de Copenhague. C'était un cadeau qu'on lui avait fait et dont elle tirait quelque fierté. Ledit vase inspira dès le premier abord de la méfiance ; sans doute, on lui avait donné à la cuisson les couleurs obligées : gris et bleu pâle, mais ce n'étaient pas les nuances

justes ; et un examen ultérieur révéla qu'il portait sur son fond la marque « Copenhagen » (en allemand) et divers signes qui ne sont employés par aucune fabrique danoise de porcelaine.

Ainsi donc, l'esprit entreprenant de l'Allemagne ne se contente pas de dominer dans les pays étrangers des affaires industrielles et commerciales; il cherche encore à faire concurrence par l'imitation à l'industrie nationale de ces pays. Sa victoire serait complète le jour où l'on pourrait acheter à Florence de la faïence Cantagalli « made in Germany ». Mais ce jour n'arrivera point, car on semble bien avoir ouvert les yeux sur le nombre des contrefaçons importées d'Allemagne, et les acheteurs ont appris à se méfier.

Dans une concurrence loyale entre l'industrie artistique de l'Italie et celle de l'Allemagne, le sens de la beauté inné chez les Italiens et leur technique traditionnelle, perfectionnée par d'innombrables générations, leur assureraient aisément la victoire. Il n'est guère de pays qui ne puisse offrir de plus beaux produits que l'Italie en fait de verreries, de faïences, de mosaïques, d'objets d'or et d'argent. Dans le domaine de l'industrie d'art, le pays suit ses excellentes traditions, et aucune influence étrangère n'a pu effacer l'empreinte nationale. Les Italiens se demandent avec une curiosité mêlée d'espoir si la guerre actuelle libérera aussi la grande industrie italienne, esclave soumise au joug étranger.

Si dans les pays scandinaves on a fait le silence autour de l'Italie et si des renseignements inexacts, tendancieux sur ce pays n'ont été réfutés que rare-

ment, la faute en revient surtout à l'Italie elle-même. Elle aurait certainement intérêt à organiser une agence de renseignements plus active, laquelle pourrait être le point de départ de relations plus intimes avec la Scandinavie, à l'avantage des deux parties intéressées.

Beaucoup de Scandinaves rêvent de l'Italie. Assez peu d'entre eux ont l'occasion de voir le pays même. Mais nous pourrions cultiver plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici sa langue, sa littérature, sa civilisation.

Quiconque le peut doit chercher à ouvrir en quelque sorte une fenêtre du côté de l'Italie. Cela fait, il respirera aussitôt un air plus doux, un air balsamique, tout imprégné du parfum des citronniers en fleur; il fera entrer dans sa chambre des rayons de soleil et des échos de mandolines lointaines et de chants populaires où s'expriment la joie de vivre et le culte de la beauté :

Qual dolce cosa un giorno pien di sole!
Ma un sole più bello sorride a me
Il sole che splende negli occhi a te (1)!

Cette fenêtre lui ouvrira des perspectives sur des paysages et sur des cités magnifiques, et il pourra observer de plus près la grande et belle civilisation dont la nôtre dérive indirectement, l'Italie de l'antiquité, du Moyen Age, de la Renaissance; sous ses yeux l'Italie historique se fondra avec l'Italie mo-

---

(1) Quelle douce chose qu'un jour plein de soleil! Mais un soleil plus beau encore me sourit, — le soleil qui resplendit dans tes yeux.

derne, qui continue les traditions, réalise les aspirations séculaires dans la lutte pour l'unité et l'indépendance de la patrie, et conserve toujours le don héréditaire de créer de la beauté. Une poésie de Giovanni Pascoli n'est-elle pas d'une forme aussi achevée qu'un sonnet de Pétrarque, aussi riche et variée que les portes du Baptistère ? Et ne saisit-elle pas notre âme du même enchantement souverain que tel de ces jardins anciens des environs de Vérone, de Florence et de Rome où la mélancolie rêve dans les longues allées de cyprès au bout desquelles on aperçoit une fontaine de marbre blanc, inondée de soleil, éblouissante, dont l'eau chante et clapote dans les vasques, tandis que les lézards verts jouent dans la lumière, — un de ces jardins où la nature et l'art s'unissent dans une harmonie merveilleuse, paisible, et où le rêve de beauté devient une réalité saisissable?

Tous ceux qui connaissent et aiment l'Italie du passé, tous ceux qui aiment et connaissent l'Italie du présent, tournent avec espoir et confiance leurs regards vers l'Italie de l'avenir.

XI

LE SALUT D'UN FRANCISCAIN A L'ITALIE

Dans un petit village perdu au fond des Cévennes, loin des hommes et des cités, le célèbre érudit français Paul Sabatier poursuit ses belles études de théologie. Il est né dans les Cévennes en 1858; et après de longues années de voyages, de travaux et de pastorat dévoué, il est revenu au pays natal pour y couler dans le calme et la solitude les dernières années de sa vie.

Saint François d'Assise a toujours exercé sur lui une attraction irrésistible. Ce noble apôtre de la pitié et de la bonté, de l'humilité et du sacrifice fut l'idéal lumineux de sa jeunesse, et il fit un pèlerinage à la petite ville ombrienne où François avait vécu et agi sur les âmes. L'intention de Sabatier n'était pas seulement de visiter la région où est né le merveilleux cycle de légendes des « Fioretti » ; il voulait étudier sur les lieux la vie de son grand et saint maître. Le résultat de ce pieux voyage fut un ouvrage important, *La Vie de saint François d'Assise,* qui parut en 1893 à Paris et qui fut accueilli partout avec la satisfaction la plus vive, à la fois pour les faits nouveaux qu'il apportait et pour le

sentiment poétique et l'enthousiasme qui échauffaient cet exposé historique.

Sabatier poursuivit ses travaux à Assise pendant plusieurs années. Il s'attacha à cette petite ville, qui lui conféra les droits de citoyen. C'était à qui honorerait le savant étranger qui avait projeté une lumière nouvelle sur la vie de saint François, et tous aimaient le pasteur français, doux et modeste, dont la conception élevée de la vie s'apparentait de si près à celle de saint François lui-même.

Sabatier est revenu vivre en France, dans son pays de montagnes, mais il continue à se tenir en relations avec les Franciscains d'Assise. La déclaration de guerre le bouleversa. Dans son ermitage il s'était complu à des rêves idylliques de paix et d'amour du prochain, et maintenant le réveil brutal le laissait désemparé, frappé de terreur en présence de la réalité. Mais sa foi candide dans le triomphe final de l'amour sur cette terre le soutint et lui permit de sortir sain et sauf de la crise ; à plusieurs reprises, dans les lettres qu'il a écrites à des amis français, italiens et danois, il a parlé de la grande mission que la Providence a, selon lui, confiée à la France. Lorsque l'Italie déclara la guerre à l'Autriche, il fut transporté d'une joie frémissante à voir que les deux pays qu'il aimait le plus étaient enfin unis pour le combat, et il adressa à un ami franciscain une longue lettre enthousiaste, à demi prophétique, que nous croyons devoir reproduire ici. On y trouve, il est vrai, l'expression d'une haine sainte, mais nous y admirons surtout une charité profondément sentie et pensée

et noblement rendue, une philosophie élevée et une foi inébranlable dans la victoire finale du bien.

A Monsieur le Professeur Mariano Falcinelli, Président de la Société internationale des Études franciscaines, à Assise (Italie).

La Maisonnette,
par Saint-Sauveur-de-Montagut (Ardèche),
28 mai et 3 juin 1915.

Cher et excellent Président,

Vous avez senti, n'est-ce pas, qu'en ces journées historiques ma pensée vole vers vous avec une inexprimable émotion? Nos campagnes apparemment muettes depuis dix mois, et qui semblaient n'avoir pas songé à fêter même la victoire de la Marne, hier ont tout à coup pavoisé; et les plus reculés de nos villages se sont ornés d'une multitude de drapeaux aux couleurs de l'Italie. Je voudrais être poète pour vous dire, chers amis d'Assise, quelle sorte de joie vient de nous donner votre noble et grande Patrie.

Chez beaucoup de nos vieillards cévenols j'ai senti le contentement tout simple et naturel d'hommes qui, par leurs enfants, ont fait de grands sacrifices, dont toute l'énergie s'est tendue en un magnifique effort, et qui voient arriver, pour combattre les mêmes batailles, une armée jeune, belle, enthousiaste.

Mais ce concours matériel est loin d'être tout ce que nous vous devons. Et ici je crains bien que la langue ne me fasse défaut pour exprimer ce que je sens si bien en moi, ce que j'ai senti si vivement chez beaucoup d'autres. Dans cette guerre que le peuple de France croyait impossible, et à laquelle on l'a brusquement contraint, il s'est redressé avec une énergie qu'il ne se soupçonnait pas, et dont personne ne le savait capable, pour une idée ou plutôt pour l'idée. Il lui a semblé qu'il représentait l'effort moral, l'âme vivante, l'esprit même de la création, menacé par des forces maté-

rielles et brutales. Il a lutté d'instinct, avec une foi indomptable, sans songer à se préoccuper des succès ou des revers.

La sécurité de sa foi, la netteté de son devoir ne dépendent pas des circonstances. Mais quelle n'est pas l'ardeur de son entrain quand il voit d'autres peuples se lever à l'appel de la même idée. Il n'avait jamais pu douter de la victoire, parce qu'en douter eût été le suicide du divin en lui. Cependant, de cette certitude mystique du triomphe à la vue du triomphe encore difficile, mais tout prochain, il y a loin. Or, cette distance, c'est vous, amis et frères d'Italie, qui nous avez permis de la franchir d'un bond.

Tout cela est fort complexe, et pourtant, je m'assure que nous nous comprenons. Il y a quelques mois, dans un élan d'horreur contre les atrocités dont le récit parvenait jusqu'à vous, et de pitié pour tant d'innocentes victimes, vous aviez souhaité la paix et tenté un effort dans ce sens. Et voilà que cette guerre devient la vôtre. Nous, nous y avions été entraînés de vive force, et rien au monde ne pouvait éloigner l'épreuve de nous, — sauf la trahison ou la lâche abdication ; — vous, vous l'avez faite vôtre, par un acte de volonté réfléchie auquel toute la nation a collaboré. Pendant plus de neuf mois vous avez vu jour après jour ce qu'il en coûte de se défendre contre l'Allemagne. Deux petits-fils de Garibaldi, et autour d'eux une foule de vos concitoyens sont tombés, là-bas dans l'Argonne, inoubliables héros auxquels tous les cœurs bien nés du monde entier ont tressé des couronnes. Leurs compagnons de gloire et de labeur vous ont raconté ce que sont les carnages de la guerre moderne... Et voilà que ces corps à corps gigantesques que vous maudissiez naguère, que vous auriez voulu arrêter, vous vous y jetez à votre tour avec une mâle énergie. Et dans cette décision, qui semble au premier abord contredire votre effort pacifique d'il y a quelques mois, vous trouvez, j'en suis sûr, une immense joie et comme une délivrance.

Si d'autres que vous lisent ces lignes, peut-être jugeront-ils étrange que des amis de la paix soient heureux d'une déclaration de guerre. Et pourtant, il en est ainsi, n'est-il pas vrai? C'est que si nous y regardons bien, l'Italie a été

amenée à ce pas décisif par des forces mystérieuses qui ne se pèsent ni ne se comptent, mais qui, en de rares heures de l'histoire, renversent tout pour créer une ère nouvelle.

Je n'aurai pas l'impertinence de dire que les pourparlers diplomatiques ne furent qu'une sorte de vain cérémonial. Ils ont été sincères et je sais l'immense valeur intellectuelle et morale de Sonnino ; mais dans les salons de la « Consulta », entre lui et son interlocuteur passait l'âme latine. Et l'âme latine vient de remporter une de ses plus grandes victoires historiques.

Le monde entier suspendait sa respiration pour voir ce qui allait se passer. L'émotion de la France était plus anxieuse encore. Elle avait un caractère particulier ; c'était un peu celle de la jeune fille qui aime, qui aime de toutes ses forces, qui croit être aimée et qui cependant n'a pas le droit de parler de son noble et idéal amour. Et alors, elle attend, et dans son attente il y a à la fois émotion et sécurité ; car il lui semble que son amour est conforme à la nature des choses et à la vie. Il est à la fois très vif et très pur. Il est inspiré par un grand rêve de collaboration efficace à une œuvre idéale.

Et la France chaque matin levait les yeux vers Rome et aussi vers tant d'autres de vos cités qui comptent plus dans l'histoire que Berlin et Vienne réunies ; et des signes, qui aux autres ne disaient rien, faisaient battre son cœur plus fort. Lorsque les restes de Garibaldi quittèrent nos tranchées, elle les suivit, non pas comme on suit des cercueils, mais comme on suit des reliques de glorieux martyrs qui ont eu la joie de rendre témoignage à la vérité et dont la mort change le cours des choses. Les funérailles de Bruno et de Constante montrèrent que le cœur de l'Italie battait à l'unisson de la France ; puisque l'union des âmes était si éclatante, l'autre ne pouvait tarder.

Tels sont, chers amis d'Assise, les sentiments qui ont donné aux pièces diplomatiques par lesquelles votre pays s'est joint au nôtre une base et une portée que jamais, au cours des siècles, n'avaient eues des arrangements internationaux. Jamais peuple civilisé n'a été tenté de considérer les traités comme des chiffons de papier, mais les plus

importantes conventions ne s'occupent d'ordinaire que de questions matérielles. Cette fois, le travail des chancelleries a été précédé, inspiré et dominé, on peut le dire, par des explosions de sentiments qui feront que les forces les plus vives de chacun de nos peuples travailleront ensemble, s'harmoniseront, s'intensifieront et arriveront dans un prochain avenir à une hauteur de vues digne de préparer une civilisation nouvelle.

Ce n'est pas le hasard qui a fait que Slaves, Anglo-Saxons et Latins, nous nous trouvons unis en un effort commun contre la force brutale, et que le nom d'*Entente* lui a été donné. Cette appellation nouvelle indique une cohésion morale inspirée par l'intelligence et le cœur, et où les stipulations matérielles ne sont guère que les premières pierres milliaires d'un chemin qui se prolonge au delà de ce que nous pouvons voir et prévoir.

Notre viatique, au moment où nous partons tous, la main dans la main, pour cette épopée nouvelle, n'est pas un sentiment de haine. Nous avons eu horreur des atrocités allemandes, de ce hideux militarisme organisé avec une si redoutable méthode, et qui semble avoir fait disparaître des consciences la distinction du bien et du mal ; nous avons frémi et nous eussions été tentés, si c'eût été possible, de douter de Dieu et de la vérité, en voyant la grossière hypocrisie qui profane les deux plus nobles efforts de l'humanité : la religion et la science, mais notre instinct optimiste a repris bien vite le dessus. Nous avons avec nous les forces profondes, les forces vraies, celles qui ont pu être mises en échec provisoirement au cours de l'histoire, mais qui, à travers toutes les difficultés, ne cessent pourtant pas de grandir : le droit, la justice, la liberté, la vie, l'amour.

C'est à ce triomphe que nous nous sommes donnés, et non pas à la réalisation de rêves sanguinaires. Quand la Germanie aura été enchaînée et placée dans l'impossibilité absolue de mettre de nouveau ses voisins en péril, nous aurons vis-à-vis d'elle des devoirs précis. Nous n'abandonnons pas les démoniaques et les déments, même les plus dangereux ; mais, après les avoir réduits à l'impuissance, nous guettons les instincts de lucidité pour tâcher d'éveiller en

eux la conscience. Nous ferons de même pour nos ennemis d'aujourd'hui, sans trop compter sur leur guérison à bref délai ; d'une part en garde contre le véritable génie de simulation dont sont souvent capables les aliénés, d'autre part fermement décidés à faire vis-à-vis d'eux tout notre devoir de membres de l'humanité.

C'est ainsi que cette guerre, plus atroce que ce que l'imagination aurait pu supposer, prend, vue de nos lignes, un caractère d'effort moral.

Pardonnez-moi de vous retenir si longtemps, car tout cela, vous le savez, j'ai éprouvé le besoin de venir en parler avec vous, d'en rêver avec vous, comme on rêve d'une musique qu'on entend tous les jours, dont on ne se lasse jamais, et dans la répétition de laquelle on trouve un aliment spirituel toujours ancien, toujours nouveau.

Et puis, il faut bien nous avouer que tous les dangers qui nous menacent ne sont pas là-bas, au delà de la dernière ligne occupée par nos soldats. Les idées allemandes se sont infiltrées partout, et il a pu y avoir çà et là quelques-uns de nos jeunes gens qui, un instant, se sont laissés séduire par la théorie du surhomme et de la force créant le droit.

En faisant appel aux passions les plus brutales, l'Allemagne a réveillé des instincts qui somnolent en chacun de nous, que de longs siècles de civilisation avaient presque éliminés, mais contre le retour desquels il faut nous prémunir. Fatalement nous sommes tentés de répondre à nos adversaires sur le terrain même où ils nous attaquent et avec les moyens qu'eux-mêmes emploient. C'est là que notre patriotisme devra s'élever à une hauteur de vues non encore atteinte par l'humanité, et dont l'histoire du passé ne nous fournit pas d'exemple.

Vaincre nos ennemis sur les champs de bataille, les réduire à merci, n'est pas, en effet, la seule tâche qui s'impose. Quand celle-ci sera couronnée d'un plein succès, il s'en présentera une autre, non moins nécessaire, non moins difficile, et qu'il faut prévoir dès maintenant : je veux parler de la lutte qu'il s'agira d'engager, dans nos divers pays et dans nos propres cœurs, contre les idées et les méthodes de l'Allemagne. Ni les hommes d'église, ni les

hommes de science n'ont su, chez nos ennemis, voir à quelles monstruosités morales et politiques les conduisait une fausse conception de l'amour de la patrie :

Deutschland über alles! Quelques générations ont suffi, durant lesquelles toutes les voix artistiques, religieuses et scientifiques ont enseigné cela pour fausser les idées et le cœur de ce pays et en faire non seulement un redoutable danger pour ses voisins de l'Europe, mais un péril moral pour la civilisation tout entière.

Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue un seul instant, et puisque l'opinion publique des pays alliés est restée pure, puisqu'elle sent que le vrai culte de la patrie trouve sa consécration dans l'amour de la vérité, de la justice, du droit et de la liberté, veillons pieusement sur ces germes d'idéalisme en nous et autour de nous pour les développer et faire qu'au lendemain du cataclysme européen ils soient plus vigoureux que jamais.

Nous ne pouvons pas tout, mais nous pouvons quelque chose pour que les divines clartés prennent chaque jour plus d'éclat. Nous allons délivrer la Serbie et la Belgique, les provinces *irredente* et l'Alsace-Lorraine, ressusciter la Pologne ; dans cet effort nous aurons avec nous toutes les forces vives de l'humanité, non seulement pour applaudir et admirer, mais obligées en quelque sorte de se trouver en communion d'idées avec nous et solidaires de ce que nous ferons. L'Entente s'élargira encore et la paix européenne sera établie sur des bases qu'elle n'a jamais eues. Si, au contraire, nous succombions à la tentation de nous venger de nos ennemis en employant contre eux leurs propres armes, en nous inspirant de leurs méthodes, en créant de nouveaux pays *irredenti* ou de nouvelles Alsaces, notre victoire serait précaire et la paix mal assurée.

Ces bases morales de l'Entente doivent être gravées en caractères ineffaçables sur nos drapeaux, afin d'écarter de notre chemin l'adhésion de quiconque n'a pas cet idéal et méditerait d'utiliser notre supériorité matérielle pour des entreprises contre le droit ou la liberté des autres.

Il serait singulièrement dangereux de ne pas nous rendre compte de l'immensité de la tâche que nous avons entre-

prise. Ni nos fils ni nos petits-fils n'en verront la fin. La déroute du militarisme prussien et l'abaissement de l'orgueil germanique ne seront qu'un point de départ. Il faudra bientôt déterminer les causes, établir les responsabilités, et alors on s'apercevra que les crimes qui ont fait trembler d'étonnement et d'indignation le monde entier sont la suite naturelle, et pas très lointaine, d'erreurs morales. L'aveuglement scientifique des princes de la critique et de la science allemandes qui ont signé le manifeste des 93, l'absence de tout sursaut de conscience, de pitié ou d'amour chez les cardinaux et les évêques, aussi bien que chez les pasteurs protestants et les aumôniers qui ont assisté à des massacres et à des profanations qu'on n'ose raconter, tout cela découle de l'erreur qui consiste à diviniser la patrie, à voir dans ses intérêts, même les plus matériels, les fins suprêmes.

L'erreur allemande guette tous les peuples ; elle nous guettera surtout nous, belligérants, quand nous serons penchés pieusement sur nos patries respectives pour en panser les blessures.

Si après la victoire sur les champs de bataille nous n'arrivions pas à remporter la victoire spirituelle et à réintégrer l'idéal à la place qui lui convient, l'héroïsme de nos soldats n'aurait fait que reculer la catastrophe de quelques années.

Le culte de la force et de la matière que l'Allemagne a érigé en religion d'État n'a laissé aucun autre peuple tout à fait indemne. Puisque nous nous sommes levés tous ensemble pour arrêter sa marche triomphale, rendons-nous bien compte de l'effort gigantesque qui nous est demandé. Désormais, nous sommes les représentants de l'ascension humaine vers la vérité et vers la sainteté ; et toutes les émotions, toutes les ardeurs, toutes les espérances dont tressaillit le cœur de François d'Assise doivent faire tressaillir les nôtres.

La mission qui s'impose à nous est de restaurer le temple des idées nouvelles : *Vade, Francisce, et repara domum meam, quæ tota, ut cernis, destruitur.*

A cette œuvre qui ne consiste ni à renverser le passé ni à le répéter, mais à l'accomplir et à donner à la civilisation

morale et spirituelle une vigueur analogue à celle des progrès accomplis dans le domaine matériel, viendra collaborer l'élite du monde entier; mais vous ne trouverez pas étonnant, j'espère, que les autres membres de l'Entente se tournent avec confiance vers l'Italie et se rappellent qu'elle n'est pas seulement la terre classique de l'art et du soleil, mais celle aussi de la sainteté. Et nous, franciscanisants d'au delà des Alpes, qui sommes vos frères et vos admirateurs et vos obligés un peu plus encore que le reste de nos compatriotes, nous savons, à n'en pas douter, que le sol de l'Ombrie n'a pas perdu sa fertilité et que la terre qui donna au monde saint Benoît, saint François, sainte Claire, F. Egide et F. Léon et tant d'autres, saura nous donner encore les serviteurs de l'idéal après lesquels nous soupirons : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum.*

Il me serait doux de penser, chers amis d'Assise, que vous ne m'en voudrez pas de cette trop longue lettre, et qu'elle ne vous semblera pas trop indigne d'être lue sur le sol béni où naquit le Patriarche de la démocratie chrétienne, le précurseur d'une ère nouvelle. Je n'ai pu m'empêcher de venir causer avec vous en cette heure grave entre toutes, persuadé que, concitoyens du plus grand des novateurs spirituels qui aient existé depuis le Christ, vous avez saisi toute l'ampleur de la tâche qui incombe à l'Europe nouvelle et que la petite ville chantée par Dante réalisera la prophétie de l'immortel poète :

... Chi d'esso loco fa parole
non dica Ascesi, che direbbe corto,
ma Oriente, se proprio dir vuole (1).

Votre dévoué et heureux concitoyen,

Signé : Paul Sabatier.

---

(1) « Que celui qui parle de ce lieu ne l'appelle pas Assise, car ce serait trop peu dire ; qu'il l'appelle de son vrai nom : l'Aurore. »

XII

LA GUERRE ET LA LANGUE

On pouvait voir affiché dans beaucoup de magasins allemands, pendant l'été de 1915, un placard portant cet avertissement : *Nicht Adieu, sondern guten Tag;* ce qui signifie : « Ne dites pas *adieu,* mais *guten Tag* (bonjour). » S'il arrivait que le client, au moment de quitter le magasin, oubliât cette admonition et commît le crime de lèse-patrie qui consiste à employer un mot étranger comme formule d'adieu, la factrice tendait au coupable une sébile ou un petit tronc dans lequel il lui était loisible de déposer une amende volontaire en expiation de sa faute. Ce menu trait de la vie courante est significatif et nous renseigne sur un côté bien caractéristique de la situation actuelle.

La guerre entre les diplomates, les hommes de finance et les états-majors conduisit à la guerre entre les nations, et la guerre des nations eut pour conséquence la guerre des langues. Il est très naturel que la haine contre une nation se reporte sur l'expression la plus caractéristique du génie de cette nation, c'est-à-dire sur la langue ; aussi la haine linguistique a-t-elle donné lieu, dans les premiers temps de la guerre, à diverses manifesta-

tions très curieuses et extrêmement violentes. La haine de l'étranger et le chauvinisme avaient trouvé là un terrain d'exercices où tout était permis et d'où l'on excluait tout bon sens.

La guerre linguistique employa aussitôt deux méthodes, l'une externe, qui consistait à boycotter complètement l'usage de l'idiome étranger, l'autre interne, qui consistait à débarrasser la langue nationale de tous les mots appartenant aux pays avec lesquels on se trouvait en guerre.

I

Parlons d'abord de la méthode externe. L'appel au boycottage linguistique prit au début de la guerre des formes très violentes, parfois même très grossières. Nous citerons quelques exemples.

Dans *Le Figaro* du 28 septembre 1914 M. Joséphin Péladan écrivit un article fanatique intitulé « Leur Langue », où il déclarait la guerre sainte à la langue allemande en France. Il commence par faire observer qu'avant l'irruption des armées allemandes à travers la frontière française la langue des barbares et leur esprit avaient pénétré en France par de nombreuses voies, envahi le théâtre, les revues et la science; l'enseignement lui-même était infecté de « prussianisme » : « Nous savons vaincre, nous ne savons pas haïr. Il faudra l'apprendre... Plus d'allemand sur les lèvres, sur la scène, plus de langue allemande en terre de France. Est-ce qu'on peut encore avoir un ami allemand? »

L'auteur expose ensuite son programme d'extirpation, qui comprend trois articles principaux.

Quand on sait combien s'était répandu dans les familles françaises l'usage de la gouvernante allemande, de la « Fräulein », on comprend que M. Péladan réclame en premier lieu la suppression de ces anges gardiens.

Le second article est plus draconien encore : l'auteur exige que l'allemand disparaisse de l'enseignement des lycées et collèges et même des universités. Il paraît, il est vrai, avoir la sensation qu'en risquant une telle proposition il va un peu trop loin, car il ajoute la raison suivante, qui dans son étrangeté, ressemble à une excuse : « Ici on va hurler peut-être. Cependant, n'est-il pas démontré que nous ne pouvons parler avec eux que par le fer, n'est-il pas entendu que nous ne devons plus commercer? A quoi donc servirait l'étude de l'allemand? »

Il est naturel qu'un homme qui aime son pays par-dessus tout et que désespère au plus profond de l'âme le sort terrible infligé à sa patrie, qui a non seulement la haine mais le mépris total de l'ennemi, puisse penser et parler de la sorte. Mais n'est-ce point là une chose infiniment regrettable et une nouvelle preuve que la guerre est un immense crime contre toute civilisation?

Enfin M. Péladan réclame qu'il ne soit plus prononcé un seul mot d'allemand sur une scène française. Nous pouvons représenter des opéras de Wagner et chanter sa musique merveilleuse, mais le texte allemand doit être banni sans retour. Le

privilège que l'on concède à la musique est refusé à la littérature. Aucun écrivain allemand ne sera désormais traduit en français ; nos théâtres et nos revues seront fermés aux Teutons.

L'article se termine par cet appel vigoureux : « Chassons l'idiome de ces assassins de nos foyers, de nos théâtres : je voudrais qu'une loi défendît de jamais employer cet idiome en public. C'est leur refrain que partout où résonne l'allemand, la terre leur appartient. »

Des déclarations et des vœux analogues ont été formulés en Allemagne et en Autriche, où l'on a voulu boycotter à la fois le français et l'anglais. Ces deux langues devraient disparaître complètement de l'enseignement des écoles, ont pensé les nationalistes extrêmes ; mais ils ne paraissent pas avoir rencontré beaucoup d'adeptes, et l'écrivain Hugo von Hoffmannsthal a protesté contre eux dans la *Neue Freie Presse* du 27 septembre 1914, mais en employant, il est vrai, des arguments d'un chauvinisme aussi absurde que l'opinion adverse. L'auteur estime avec raison que le boycottage des langues étrangères est une arme à deux tranchants et constituerait dans la réalité un véritable attentat contre la génération à venir. Il importe que la jeunesse allemande soit aussi bien armée que possible pour les luttes de la vie, et elle aura besoin de langues étrangères comme elle a besoin de muscles et de nerfs, car la supériorité de l'Allemagne dépendra plus encore que précédemment de sa connaissance approfondie des autres peuples ; voilà pourquoi il faut posséder les langues étrangères. La France

restera une des nations les plus importantes du monde, mais son rôle politique sera fortement réduit et, au point de vue financier, elle sera, après la guerre, la banquière de l'Allemagne ; la langue française aura donc pour la prochaine génération une importance encore plus grande que pour la génération actuelle, mais à un autre point de vue. Quant à l'anglais, la connaissance de cette langue sera précisément un des moyens à l'aide desquels l'Allemagne arrachera à l'Angleterre l'empire du monde ; en outre l'anglais est l'idiome de l'Amérique du Nord, et personne ne peut raisonnablement songer à interdire à nos enfants l'accès de l'Amérique. Voilà pourquoi il s'agit d'étudier les langues vivantes avec plus de zèle encore que par le passé.

Il est superflu de caractériser cet article, dont le ton et les arguments sont si choquants. M. Péladan était aveuglé par une haine farouche, par un mépris infini et une douleur profonde ; il était fatal qu'il prononçât un jugement brutal et tranchant ; mais son geste s'explique par du patriotisme blessé, par un besoin impérieux de défendre le bien national contre l'ennemi. M. Hugo von Hoffmannsthal, lui, parle le langage de cette mégalomanie incroyablement arrogante que Chesterton, Lavisse, Durkheim, Andler, Verhaeren et tant d'autres ont étudiée et décrite ; il demande qu'on développe l'étude des langues étrangères à seule fin que l'Allemagne puisse s'imposer plus facilement aux nations étrangères ; il ne s'agit pas pour lui d'assimiler des éléments de civilisation, mais de dominer et d'opprimer.

Les vantardises de l'écrivain allemand ne restèrent pas sans réplique. La protestation se produisit bientôt sous la forme d'un petit écrit polémique intitulé *Deutsch gegen Französisch und Englisch* (L'allemand contre le français et l'anglais), dont l'auteur n'était autre que l'éminent linguiste déjà mentionné, M. Hugo Schuchardt. Il plaça le débat des langues sur un terrain entièrement nouveau et posa les problèmes d'une manière toute différente de ses prédécesseurs; sa brochure est à la fois élégamment écrite et riche d'idées.

M. Schuchardt commence par constater que l'Allemagne n'a pas réussi au cours de cette guerre à réunir les sympathies des neutres, et il ajoute avec tristesse que, de toutes les nations de l'Europe, la nation allemande est celle qu'on aime le moins. Il pense que ce fait tient pour une bonne part à ce que l'anglais et le français ont une diffusion plus grande et sont plus employés que l'allemand dans les relations internationales. Il cite à ce sujet la grave protestation que M. Ch. W. Eliot, le président très considéré de l'Université américaine de Harvard, a rédigée contre le manifeste tristement célèbre des intellectuels allemands ; elle lui inspire cette réflexion : « Le langage est tout-puissant. M. Eliot lit certainement au moins cent pages d'anglais pour une page d'allemand. Tout est là ! Si on lisait plus d'allemand on nous connaîtrait mieux. Dans l'état actuel des choses notre campagne littéraire est condamnée à échouer. Et pour ce qui est de l'échange des idées par la voie orale, le français

est plus fréquemment employé que l'allemand. Notre français diplomatique est correct tout au plus, mais en tout cas il est dépourvu de saveur et de force. Avec cet instrument médiocre on peut exposer des faits et formuler des vœux, mais non faire impression, convaincre, séduire. Cela, on ne peut le faire qu'avec sa langue maternelle.

M. Schuchardt soulève ensuite la question de savoir ce qu'on pourrait faire pour réagir contre la prépondérance du français et de l'anglais. Il commence par examiner les raisons historiques de cette suprématie et fait valoir avec force qu'elle est due à des causes purement politiques bien plus qu'à des faits de civilisation. Ce n'est pas Molière ni La Fontaine, mais la cour brillante du grand Roi, ce n'est pas Shakspeare ni Milton, mais la puissance maritime de l'Angleterre qui ont fait du français et de l'anglais des langues mondiales. L'Empire allemand est resté pendant des siècles divisé, morcelé, et voilà pourquoi sa langue a joué un rôle si médiocre.

On ne peut qu'approuver ces considérations historiques de M. Schuchardt; cependant, pour ce qui est du français, il néglige un point très important. Si cette langue a joué depuis le treizième siècle un rôle aussi prédominant en Europe, cela ne tient pas seulement à la grande importance politique de la France, mais aussi à la beauté, à la grâce, à la clarté élégante de l'idiome français. Dès le Moyen Age les étrangers célèbrent très haut la gloire du français; je ne sache pas que l'allemand ait jamais reçu de pareils éloges.

Si donc les étrangers n'ont jamais mis beaucoup de zèle à apprendre l'allemand, les Allemands d'autre part en ont trop mis à apprendre les langues étrangères. Goethe disait en 1818 : « Un Allemand doit apprendre toutes les langues pour qu'aucun étranger ne lui cause d'embarras dans son propre pays et pour que lui-même se sente chez lui dans tous les pays étrangers. » Or ce goût d'apprendre, si louable qu'il puisse être, présente quelques inconvénients. M. Schuchardt, qui possède toutes les langues et sait à la fois les parler et les écrire avec maîtrise, n'attribue pas en fait une grande valeur à la simple faculté de parler couramment un idiome étranger ; c'est pour lui un genre de virtuosité qui n'a rien à faire avec l'éducation proprement dite.

Les Allemands, pense M. Schuchardt, se sont montrés vraiment trop prévenants à l'égard des étrangers en apprenant leurs langues et en se servant avec eux de ces langues dans les relations verbales et écrites ; il demande donc qu'à l'avenir les Allemands s'en tiennent à leur propre langue, parlent allemand avec tous les étrangers, rédigent leur correspondance en allemand et n'admettent dans leurs revues que des articles en allemand. Mais cela ne veut pas dire naturellement que l'Allemagne doive repousser toute influence étrangère. Au contraire, elle aura soin de s'approprier tout ce qui peut surgir d'utile en dehors de ses frontières ; elle aura cent oreilles pour écouter, mais une seule langue pour parler. Néanmoins, la civilisation allemande ne doit pas se borner à

recevoir, il faut aussi qu'elle donne. Dans l'état actuel des choses, « l'universalité de l'Allemagne tient à ce qu'elle parle beaucoup de langues, tandis que l'universalité de la France tient à ce qu'elle ne parle qu'une seule langue. Nous pouvons lire profondément dans le cœur des autres nations, et pourtant nous sommes hors d'état d'exercer aucune influence sur elles; c'est l'inverse qui a lieu pour les Français ».

Or pour que les étrangers puissent apprendre à connaître l'Allemagne comme il faut, il est nécessaire de les obliger à apprendre la langue allemande. « La guerre que je prêche, écrit M. Schuchardt, est une guerre toute pacifique; au reste, elle ne pourra commencer vraiment que quand la paix sera conclue. Nous devons d'abord engager une lutte contre nous-mêmes et extirper ce préjugé fortement enraciné que le fait de pouvoir parler une langue étrangère soit un signe d'éducation et de supériorité; il faut nous débarrasser aussi de cette vanité scolaire qui fait que nous rougissons d'être loués ou blâmés par un étranger qui ne sait parler qu'une langue. »

Après ces paroles hardies, qui sonneront désagréablement aux oreilles de beaucoup de pédagogues modernes à vues utilitaires, M. Schuchardt termine en adjurant chaleureusement les femmes allemandes de défendre leur langue nationale; il invite le beau sexe à prendre place sur la ligne de feu! Jusqu'ici la femme a trop fait de coquetteries avec les langues étrangères comme en général avec toutes les choses exotiques. Il faut qu'elle se corrige;

il faut qu'elle cesse de franciser. C'est à elle surtout que reviendra la tâche de maintenir notre langue maternelle dans sa pureté. Elle a un rôle créateur en matière de langage ; c'est elle qui le transmet à la génération suivante.

L'étude de M. Schuchardt renferme des considérations intéressantes sur la puissance comparée des trois grandes langues civilisatrices. Nous y trouvons aussi le plaidoyer d'un ardent patriote en faveur de sa langue maternelle, dont il défend les droits et qu'il veut entourer de soins pieux ; mais le livre est gâté par une haine non dissimulée de l'Angleterre, et par suite il ne contribuera point à renouer les liens que la catastrophe mondiale a brisés, au contraire.

Depuis la publication du livre de M. Schuchardt, il n'a paru, à ma connaissance, aucun écrit important sur la guerre linguistique externe. Mais celle-ci se poursuit avec la même intensité, comme le prouve l'incident suivant : les journaux allemands, à la fin de février 1916, exprimèrent une grande indignation de ce que le consul de Grèce à Hanovre eût fait paraître en français dans les journaux du grand-duché une « Publication du Consulat royal de Grèce à Hanovre. »

La guerre des langues existe aussi en Turquie, où elle a donné lieu à des manifestations caractéristiques. Le représentant de la Turquie au Danemark, Djeved bey, interviewé à la fin de février 1916 par un journaliste de Copenhague, lui fit la déclaration suivante : « Jusqu'ici, on parlait dans notre capitale toutes les langues possibles, excepté

le turc. Toutes les enseignes de magasins portaient des annonces en langue étrangère, et même les noms de rues étaient indiqués en français. Dans les notes officielles, dans les rapports ministériels, dans les pétitions, dans les traités, chaque nation se servait de sa propre langue, et c'était une véritable tour de Babel. Maintenant, nous avons introduit le turc en Turquie. C'est la première manifestation d'un réveil national. » Le ministre plénipotentiaire ajouta : « Quand nous changeons les vieilles enseignes et les vieilles plaques indicatrices de rues, nos ennemis prétendent que c'est par haine et par malice que nous arrachons les inscriptions européennes. Mais ce n'est pas vrai. Nous faisons simplement ce que toutes les nations ont fait avant nous. »

Enfin nous attirerons l'attention sur ce fait singulier que la lutte des langues s'est propagée même en terre neutre.

Un collègue américain m'écrivait le 18 février 1916 : « Cela vous intéressera peut-être d'apprendre que partout dans les États-Unis l'enseignement de l'allemand est en décadence dans nos écoles. On m'a montré hier une trentaine de lettres de divers proviseurs et recteurs qui faisaient tous cette même déclaration au directeur de l'Enseignement de New-York : « Nous n'avons presque plus « d'élèves dans les classes d'allemand ; ne pourriez-« vous pas employer à d'autres services nos profes-« seurs d'allemand ? »

II

A côté de ce que nous avons appelé la lutte externe, qui consiste à boycotter la langue ennemie, il existe aussi une guerre linguistique de caractère interne ; elle est dirigée contre les éléments étrangers d'origine ennemie qui se rencontrent dans la langue nationale. C'est ce genre de guerre qui fait que les Russes ont échangé le nom allemand de *Saint-Pétersbourg* contre celui de *Petrograd,* qui est slave ; et c'est encore la guerre interne qui exige qu'en Allemagne on se salue d'un *Guten Tag* en se séparant et non plus de la formule française *Adieu* ou *Adé*. Ce genre d'opération se fait presque exclusivement en Allemagne, ce qui est en somme fort naturel, attendu que l'allemand moderne s'est annexé un grand nombre de mots français et anglais facilement reconnaissables.

Au reste, l'Allemagne avait depuis longtemps déclaré la guerre aux éléments linguistiques étrangers ; et bien avant la conflagration actuelle, les nationalistes avaient demandé qu'on extirpât les vocables étrangers pour les remplacer par des équivalents indigènes. Il était acquis qu'on ne devait plus dire *Telefon, Billet, rekommandierter Brief, Lift,* mais bien *Fernsprecher, Fahrkarte, Einschreib-Brief, Fahrstuhl.*

La lutte méthodique et organisée contre les mots étrangers a commencé en 1885, année où se constitua une grande association intitulée : *Der Allgemeine Deutsche Sprachverein* (L'Association gé-

nérale allemande pour la défense de la langue); cette société compte maintenant plus de 30.000 membres, comprend 316 comités locaux et agit par des réunions et des conférences, par la publication d'une revue et en répandant des brochures, qui contiennent entre autres choses des listes de mots germanisés.

Le mouvement pour l'épuration de la langue reçut une impulsion nouvelle en août 1914. Il fut dirigé à la fois contre tous les éléments étrangers, en particulier ceux d'origine anglaise et française, même s'ils avaient reçu plein droit de cité dans la langue, et contre l'emploi très largement répandu de termes purement anglais et français dans toute sorte de réclames commerciales. Les enseignes de modistes portant *Robes et Manteaux* durent disparaître; le café *Piccadilly* fut rebaptisé *Vaterland* (Patrie) et aucun magasin de confections pour hommes n'eut le droit de s'adorner du nom d'*Old England*. Des désignations anglaises couramment usitées, telles que *Combination* et *Sweater*, furent remplacées par les termes nationaux, mais combien peu élégants, de *Hemdhose* et de *Schwitzer*. Mais on fit surtout la chasse aux mots français, évidemment pour la raison très simple qu'ils constituent la majorité des éléments exotiques, et donc on boycotta *Hotel*, *Sauce*, *Regissör* et cent autres. Au lieu d'*Hotel* il fallut dire *Gasthaus* ou *Hof*, *Sauce* fut remplacé par *Tunke* et le *Regissör* céda la place au *Spielleiter*. Si violente fut cette haine linguistique, que même des dénominations où les adjectifs *englisch* et *französisch* entraient comme premier terme durent être

modifiées. Ainsi il y avait à Graz, au moment de la guerre, une hôtellerie qui s'intitulait *Zum englischen Dachs* (Au basset anglais). La propriétaire fit disparaître sous une couche de peinture le mot *englischen* et la presse locale la félicita de cette exécution. M. Hugo Schuchardt, dans l'ouvrage mentionné plus haut, fait observer avec ironie que cette directrice d'hôtel aurait mieux fait de modifier le mot principal et d'intituler sa maison *Zum englischen Frechdachs* (A l'impudent basset anglais).

Après que l'Italie fut entrée parmi les nations belligérantes, on se mit aussi à remplacer les mots italiens par des mots allemands. Au lieu de *Macaroni* on commença à dire *Treubrüchnudeln* et le petit chasseur du café, que l'on appelait *Piccolo,* devint un *Unterober*. Il est vrai que ces néologismes ne se rencontrent guère que dans les journaux comiques et sont plutôt une manifestation grammaticale de la haine et du mépris que les Allemands ont voués aux Italiens.

Beaucoup de braves patriotes tinrent à prendre leur part du travail qui a consisté à débarrasser des parasites étrangers la bonne et loyale langue allemande. Il y aurait à citer maint exemple caractéristique de ce zèle. Ainsi on promit par voie d'annonces dans les journaux des récompenses honnêtes à qui pourrait trouver des dénominations allemandes convenables pour des articles de modes qui avaient jusque-là porté des noms anglais et français. Détail piquant, les annonces se terminaient en demandant que toutes les réponses fussent *adressées* (adressiert) au *Reklame-Bureau :*

comme on le voit, l'ennemi restait au cœur de la place, car ce n'est pas une chose si facile qu'on le croit de vaincre les mots étrangers. Un esprit critique proposa alors de modifier la fin de l'annonce ; d'après lui, il fallait dire, conformément aux principes et à l'objet mêmes de cette annonce, que les réponses seraient *an die Anpreisungsstelle zu richten*. Mais il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ce que signifie cet *Anpreisungsstelle*.

Lorsque la Société allemande des artistes dramatiques tint sa grande réunion générale annuelle à Darmstadt, au printemps de 1915, elle étudia à fond la question des moyens à employer pour lutter contre « le détestable scandale résultant de l'emploi de ces termes étrangers et de ces mots d'emprunt qui souillent notre admirable langue maternelle ». Naturellement, c'était avant tout la langue du théâtre que la société en question voulait épurer. De toutes les langues techniques, c'est peut-être celle qui contient le plus de termes d'origine française, ce qui s'explique aisément par l'histoire de la civilisation. Sur ce point, il en est de l'Allemagne comme des autres pays civilisés, où personne ne se plaint de cette suprématie du français. Citons pour exemple le vocabulaire théâtral du Danemark : nous nous servons de termes tels que *Parterre, Parket, Balkon, Loge, Etage, Galleri, Foyer, Debutant, Première, Regissör, Repetitör, Sufflör, Kulisse, Rampe, Feu, Ballet, Vaudeville, Farce, Operette, Revy, Garderobe, Kontrolör, Program*, etc...

Beaucoup de ces termes se retrouvent dans le

vocabulaire allemand du théâtre, lequel emploie en outre des mots directement empruntés au latin et au grec; il y a donc là un vaste champ de bataille pour la guerre des langues; on y trouve beaucoup de « mauvaises herbes » à déraciner. L'écrivain Paul Lindau s'est occupé de la question dans un article qui, si l'on en juge par sa forme extérieure, a des intentions sérieuses; mais derrière cette gravité qu'imposaient les circonstances se dissimule certainement une bonne part de satire.

Nous citerons pour commencer quelques exemples des mots allemands dont Paul Lindau recommande l'emploi en remplacement de mots français. L'*Operahaus* s'appellera *Wohllautshalle; Podium* est remplacé par *Bretter, Musikinstrumente* par *Wohllautwerkzeuge, Proscenium* par *Vorbühne, Loge* par *Sondergemach, Parterre* par *Hinterraum im Erdgeschoss, Gallerie* par *Geländerraum im obersten Stockwerk*. Pour *Kulissen* on dira *Schiebewände,* pour *Souffleur, Einbläser,* pour *Teaterfriseur, Bühnenhaarkünstler,* pour *Perücke, Haartrachtnachahmung,* pour *Fiasko, Durchfall,* pour *Statisten* (figurants), *stumme Gelegenheitsspieler,* pour *Pantomime, Gebärdenspiel ohne Worte,* etc.

Dans ces propositions le sérieux et le plaisant se mêlent fraternellement. Quelques-uns des germanismes de M. Lindau sont bons et utilisables; mais la plupart sont sans valeur pratique et fabriqués sans goût. Un mot comme *Wohllautwerkzeuge* est un monstre à tous les points de vue.

Mais Paul Lindau ne se borne pas à remplacer un mot étranger par un seul mot allemand; dans

beaucoup de cas où un terme unique ne convient pas ou ne peut se trouver, il imagine des périphrases et des définitions longues d'une lieue. Donnons des exemples : Lors de la répétition générale, de la *Hauptprobe,* — le mot *Generalprobe* étant naturellement éliminé, — le comédien joue avec son maquillage complet, avec son *Maske,* disait-on en allemand ; mais il faut maintenant éviter ce vilain mot, et voici la périphrase que M. Lindau lui substitue : *mit dem durch Schminke, Kohlenstifte und ähnliche Hilfsmittel sowie durch die Haartracht, den geklebten Bart usw. im Ausdruck der Eige nart des darzustellenden Wesens entsprechend zurechtgemachten Gesicht.*

Cet exemple n'est pas unique. Au contraire, il y a une longue liste de monstruosités du même goût. Comme elles me paraissent fort caractéristiques pour plusieurs raisons, j'en citerai d'autres spécimens.

Le censeur et le régisseur, qui en Allemagne sont souvent un seul et même personnage, ont été jusqu'à présent désignés sous le nom de *Dramaturg ;* on dira désormais : *Leser und Begutachter eingereichter und Mithelfer bei der Uebung angenommener Stücke.*

Pour *Opera,* on dira : *Kunstgesang, begleitet von Wohllautwerkzeugen.* Au lieu d'*Orkester* on dira : *Der für die Spielleute auf lautgebenden Werkzeugen aus Holz und Blech abgesteckte Vorraum.* Le mot *Rampe* est également banni ; il aura pour remplaçant : *Der mit Beleuchtungserzeugern versehene Abschluss des Bühnenfussbodens :* Lindau

ajoute que cette dénomination est à la fois meilleure et... plus courte que le terme français.

Il est clair que nous avons affaire à un persiflage. Lindau a voulu démontrer que les termes étrangers étaient indispensables. Par suite de l'évolution historique, ils sont devenus l'expression concise, conventionnelle, de notions souvent très complexes qui, sans eux, ne pourraient s'exprimer que par de longues explications. Le grand comique danois Holberg voyait déjà les choses comme Paul Lindau. Lui non plus n'avait qu'un sourire moqueur pour ces gens qui emploient de « longues périphrases et circonlocutions pour rendre une idée qui ne s'exprime bien que par un mot unique ».

Dans sa correspondance privée Paul Lindau s'est amusé à employer une langue où tous les mots étrangers étaient remplacés par des mots allemands. Ainsi, par l'intermédiaire de son *Geheimschreiber* (secrétaire), il s'était adressé au *Rechnungsbeamter* (caissier) d'un théâtre pour commander *einen guten Seh-und Hörraum im Erdgeschoss oder auch im ersten Stockwerk* (entendez : une bonne place de parterre ou de balcon), qu'il pria de lui réserver *an der Einlassverkaufstelle* (au bureau), où il irait retirer son billet contre présentation de sa *Besuchspappe* (carte de visite). On lui renvoya sa lettre avec cette mention : « Incompréhensible. » Il est intéressant de constater que, dans les petites choses comme dans les grandes, l'humanité ne fait que se répéter sans cesse. Les puristes allemands ont eu de nombreux devanciers, et nous nous souvenons en Danemark de ces puristes hollandais que notre

Holberg a critiqués avec beaucoup d'humour. Je citerai le passage suivant de sa 415e épître : « Dans cette œuvre d'épuration de la langue, les Hollandais montrent le zèle le plus ardent, et l'on doit s'étonner qu'un peuple qui fait preuve de tant de tolérance en matière de religion et protège toutes les sectes, refuse de donner quartier à un mot étranger quand celui-ci ne peut prouver que ses ancêtres étaient de vieux Bataves ; il s'ensuit que leur langue, non seulement pour les étrangers mais pour eux-mêmes, est devenue lourde et presque inintelligible, principalement dans les sujets philosophiques. J'ai tenté une fois la lecture d'une traduction hollandaise du philosophe Descartes, mais la première page me fatigua comme si j'avais tout un jour travaillé dans une forge ou battu le blé dans une grange. »

Un expurgeur de langue — si l'on peut parler ainsi — ne doit pas seulement posséder certaines connaissances philologiques ; il faut aussi qu'il ait du tact et du goût, beaucoup de sens pratique et l'aptitude à la création linguistique heureuse. Sans quoi son travail est vain et il s'expose au ridicule. Qu'est-il resté des efforts acharnés de notre compatriote M. H.-P. Selmers pour daniser des mots étrangers ? De son gros livre on ne se rappelle plus guère que certaines créations particulièrement baroques telles que *Ildbrummeri* (grondement de feu) pour *Artilleri,* et *gudsvidenskabelig Prövestiller* (candidat dans la science divine) pour *teologisk Kandidat.*

Plusieurs germanisations modernes souffrent de

tares constitutionnelles. Il arrive très souvent que l'on s'en tienne exclusivement à la signification étymologique du mot étranger et qu'on cherche à la traduire sous une forme allemande. C'est ainsi que pour *Sekretär* on a proposé *Geheimschreiber* : mais un tel néologisme est impossible. On oublie que dans une foule de cas la signification réelle d'un mot est toute différente de celle que révèle l'analyse étymologique. Il est bien vrai que *secrétaire* dérive de *secret;* mais le sens primitif d' « homme initié à un secret, confident d'un secret » est depuis longtemps effacé, et depuis le dix-septième siècle aucun lien sémantique ne lie plus *secrétaire* à *secret.* Donc la transcription *Geheimschreiber* représente tout simplement le sens que le mot pouvait avoir au temps de la Renaissance, mais non pas le sens moderne.

La guerre linguistique interne a jusqu'ici sévi principalement sur le vocabulaire du théâtre. Il est un autre domaine très fortement infecté de gallicisme, que l'on pourrait recommander aux nettoyeurs de la langue, et c'est le vocabulaire militaire. Mais que ferait-on, que dirait-on en Allemagne si l'on pouvait un beau jour se passer de *Militarismus,* de *Generale,* de *Majore,* de *Leutnants,* de *Soldaten,* d'*Infanterie,* d'*Artillerie,* de *Kavallerie,* de *Kanonen,* de *Bomben* et de *Granaten?* Ne verrions-nous pas se produire une catastrophe analogue à celle que prédisait notre Holberg dans sa 64e épître ? Il y raconte comment il ferma la bouche à un Hollandais, puriste fanatique; il lui tint ce langage : « Si vous allez trop loin dans votre ré-

forme du vocabulaire, vous risquez de priver votre patrie de ses meilleurs, de ses seuls produits, qui sont *Boter en Kaes,* beurre et fromage, car ces deux mots ont une origine latine. Oui, vous pouvez aussi perdre votre *Tabac,* de sorte qu'il ne vous restera plus rien, que l'air dense et malsain où vous vivez. Quand il entendit ces paroles, il s'en alla sans mot dire. »

On n'a jusqu'ici, du moins à ma connaissance, critiqué qu'une seule fois l'emploi des mots français dans la langue militaire allemande. Voici l'anecdote : Le général commandant le XV[e] corps allemand avait donné à un confiseur de Glogau l'ordre d'effacer le mot *Bonbons* sur quelques boîtes de chocolat, parce qu'on ne pouvait tolérer ce gallicisme. Le confiseur répondit que si on voulait débarrasser l'allemand des mots français, il faudrait commencer par supprimer le mot *General.* Là-dessus le général lui intenta un procès pour outrage à l'armée, et le malheureux confiseur fut condamné à une amende de 100 marks et subsidiairement à un mois de prison. Cependant le bon sens eut le dernier mot, car la cause étant venue en appel devant la Cour de Leipzig, le confiseur fut purement et simplement acquitté.

Comme on le voit, ce ne sont pas seulement les philologues, mais les généraux qui prennent part aux hostilités linguistiques. Les Allemands sont partout sur le qui-vive. Aussi doit-on considérer comme une chose absolument impossible que depuis le 2 août 1914 un mot français ait réussi à s'infiltrer en Allemagne. On fait bonne garde aux

frontières et l'on veille encore plus soigneusement qu'autrefois à la pureté du langage. Par contre, nous constatons ce phénomène très curieux que des mots allemands ont pénétré en France en pleine guerre et ont été généralement employés par les Français non seulement dans la conversation journalière mais même dans la langue officielle.

Ainsi l'État-major français a adopté des termes tels que *Minenwerfer* et *Drachen*. Un officier s'en est plaint avec juste raison dans le *Temps* du 7 mars 1916. Il remarque spirituellement que le décret promulgué au début de la guerre par le Gouvernement et qui interdisait à tous les citoyens français d'entretenir des relations d'aucune sorte avec l'ennemi, n'avait eu d'application qu'en matière de commerce et non en matière de langage, ce qu'il faut déplorer pour plusieurs raisons. Pourquoi l'État-major veut-il copier l'ennemi et parle-t-il de *Minenwerfer* quand nous possédons une expression aussi française que *lance-torpilles?* Pourquoi l'État-major se rend-il ridicule en se servant d'une abréviation dépourvue de sens comme *Drachen ?* Le terme allemand complet est *Drachen-Ballon,* ce qui veut dire en bon français *ballon-cerf-volant*. Mais l'État-major n'est pas seul à avoir adopté des mots allemands : tous les Français emploient le terme de *Taube*. Quand il est question d'un aéroplane français on dit un *avion ;* si l'appareil est allemand, on l'appelle volontiers un *tob*.

Une expression très curieuse et fort usitée maintenant, c'est le composé *feu de tambour* par lequel on désigne une fusillade ou une canonnade conti-

nue, incessante, crépitante. Nous avons là une traduction servile et, en fait, absurde, du composé allemand *Trommelfeuer*. Mais ce qu'il y a d'amusant, c'est que *Trommelfeuer* lui-même traduit l'expression française « feu roulant », laquelle se comprend aisément parce que les tambours, au commandement de *Roulez*, exécutaient un roulement très bruyant et au reste fort difficile à produire.

C'est avant tout l'Allemagne qui a mené cette guerre linguistique. La France l'ignore à peu près, et on en peut dire autant de l'Angleterre. Il n'existe que fort peu de mots allemands dans l'anglais moderne, de sorte que la condition primordiale d'un mouvement d'épuration fait ici défaut. Si l'Angleterre néanmoins n'est pas restée entièrement en dehors de la bataille linguistique, c'est qu'il y a dans ce pays un grand nombre de familles qui portent des noms allemands. Beaucoup d'entre elles ont, depuis le mois d'août 1914, demandé à changer de nom et remplacé les consonances allemandes par des syllabes incontestablement anglaises. Nombre de ces changements se produisirent dès les premiers mois de la guerre ; mais ils augmentèrent notablement de fréquence après le torpillage du *Lusitania* en mai 1915, et une recrudescence nouvelle a eu lieu après chaque fait de guerre qui a soulevé la colère et le mépris des Anglais.

On a donc cherché en Allemagne à débarrasser l'idiome national de ces apports exotiques qui témoignent si clairement de la forte influence civili-

satrice exercée par la France au cours des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles. On a, dans la mesure où l'état des choses le permettait, répondu à ces défis dans les pays adversaires de l'Allemagne; mais le mal à combattre était si insignifiant! Si on réalise en Allemagne la guerre linguistique telle qu'on l'a projetée, elle aura des conséquences considérables; car l'allemand moderne est tout imprégné d'emprunts français. Un philologue allemand, le Dr Seiler, écrivait quelques années avant la guerre : « Si nous nous représentions la disparition brusque de tous les emprunts modernes faits par notre langue au français, nous pourrions constater qu'il nous serait impossible de nous faire comprendre à la fois dans la conversation courante et en matière de science, d'art, de commerce et d'industrie. » On trouverait difficilement un témoignage plus éloquent du rôle extraordinaire joué par la civilisation française dans l'évolution sociale, commerciale et intellectuelle de l'Allemagne entre la Renaissance et le romantisme.

XIII

LA GUERRE ET LA RELIGION

Lorsqu'une guerre éclate, on décrète en général un moratorium destiné à protéger les intérêts économiques. La guerre, qui bouleverse toutes choses, entraîne de graves difficultés commerciales et industrielles; il importe, pour le bien du pays et des particuliers, que ces difficultés soient écartées aussi rapidement et aussi pratiquement que possible, et c'est à quoi contribue le moratorium, qui libère pour un certain temps le débiteur de ses obligations à l'égard de son créancier.

Mais ce moratorium juridique ne nous paraît nullement suffisant. Dans les pays belligérants, l'Église aurait dû suivre l'exemple donné par l'État. En fait, le besoin se fait grandement sentir d'un moratorium ecclésiastique qui puisse, pour la durée de la guerre, lever toutes les obligations morales et abroger les dix commandements de Dieu. La conscience de beaucoup de soldats serait certainement soulagée si un document en bonne forme leur garantissait que plusieurs actes autrefois considérés comme déshonorants et criminels sont maintenant des exploits patriotiques, que le moratorium permet le vol, le pillage, le brigandage,

l'incendie, le viol, l'assassinat, qu'il s'agit maintenant, pour le bien de l'État, de faire le plus de dégâts et de maux possible, qu'on ne se bornera pas à lutter contre une armée régulière, mais qu'on torturera, qu'on affamera une population pacifique et entièrement innocente. L'Église doit veiller à ce que, dans l'accomplissement de la tâche que l'État leur impose, les soldats ne soient pas trop gênés par leur conscience. Car nous avons entendu dire que des soldats avaient des scrupules, éprouvaient de la pitié et même sentaient toute leur âme se révolter.

Dans la revue *Die christliche Welt* (1915, nº 20) un soldat allemand a écrit un article extrêmement intéressant et saisissant sous ce titre : *Zur Kirchenfrage; aus der Front* (Sur la question religieuse; lettre du front). Il y développe cette idée que la vie dans les tranchées est absolument inconciliable avec le christianisme. Les aumôniers militaires, dit-il, vivent en général hors de la zone vraiment dangereuse et ne connaissent pas l'état réel des choses; c'est pourquoi beaucoup de leurs sermons n'ont pas l'efficacité voulue. Il ajoute :

« Lorsque la gloire de Notre Seigneur dans sa vie et ses souffrances humaines nous est exposée de la sorte à nous, hommes de première ligne, et qu'on nous l'offre comme un exemple et un avertissement, nous ne pouvons nous empêcher de répondre que, nous autres, indignes de faire partie de la communauté des fidèles, nous ne sommes pas de vrais chrétiens.

« Au reste, des prêtres bons psychologues ont

compris cet état d'esprit et ne s'étonnent pas quand un combattant vient leur dire : « Avec mon « cœur taché de sang je ne puis approcher de la « Sainte Table. »

« Contrairement au surintendant ecclésiastique allemand Lahussen qui a dit : « Maintenant la pa- « role est à Dieu, et nous, nous nous tairons », le soldat des tranchées déclare : « Maintenant la « parole est au démon ; dès lors, que pouvòns-nous « dire ou faire, nous chrétiens? Je souhaite que « cela soit bien compris des fidèles. Dans les tran- « chées, se trouvent des hommes qui ont vécu le « mal radical, le mal venu du fond de l'abîme, le « péché tout pur. Je veux aussi préciser le moment « où le mal dans toute sa réalité atteint, selon mon « expérience morale, son point culminant : c'est « dans l'assaut, quand on sort de la tranchée pour « courir sur l'ennemi. Ce que la préparation de ces « attaques coûte à la personne morale, la contrainte « qu'elle impose, comment elle nous oblige à dé- « pouiller morceau par morceau notre humanité et « à renoncer à tout ce qui nous distingue comme « chrétiens, il est impossible de l'exprimer par des « mots, et ceux-là seuls peuvent le comprendre qui « ont vécu de tels moments. »

Pendant la guerre, le meurtre est un devoir pour tous les soldats, mais ce devoir est incompatible avec les exigences du christianisme. Cette contradiction ne gêne pas les aumôniers, qui présentent aussitôt une nouvelle espèce de christianisme, le christianisme patriotique. Il est incontestable que cet artifice endort beaucoup de consciences et leur

dissimule la brutalité du métier des armes ; mais il est loin de suffire à toutes les âmes, et nous en avons un exemple saisissant dans l'article cité. Le même soldat écrit en effet :

« J'avais auprès de moi un soldat brave, un dur-à-cuire bien caractérisé, qui haïssait les Français d'une haine pour ainsi dire personnelle, car il leur en voulait de tout ce qu'il avait souffert au cours de ses campagnes d'Afrique dans la légion étrangère. Je l'entendis murmurer pour lui-même : « Cela me fait tout de même de la peine de l'avoir « tué ! » Comme je l'interrogeais, il me répondit : « C'était l'autre jour, pendant la dernière patrouille ; « je m'étais avancé très loin ; j'arrivai à un tas de « paille et je trouvai là un Français, qui lui aussi « avait dû être envoyé en éclaireur, il avait dû s'en- « dormir. Quand je fus tout contre lui, il se leva « en sursaut... et je le tuai. »

« Et ce souvenir lui faisait de la peine ! Que l'on veuille bien croire à l'arrière que beaucoup, beaucoup d'entre nous portent au cœur de telles blessures ; et que l'on n'attache pas trop de confiance à toutes ces bravades qui ornent tant de lettres du front. Quand le soldat écrit aux siens, il dissimule généralement ce qu'il sent au plus profond de lui-même... »

La promulgation d'un moratorium religieux apporterait aussi ce bénéfice que l'Église, en tant qu'Église, n'aurait aucun rapport direct avec la guerre. Cette abstention ne pourrait que profiter aux pasteurs et aux fidèles, et rehausserait certainement le prestige de l'Église. Celui qui a une fois

compris que le noyau du christianisme est l'amour du prochain, que le Christ est un *Deus caritatis* et qu'il voulait accomplir le grand idéal de faire régner la paix sur la terre, celui-là doit considérer comme infiniment lamentable et blasphématoire l'acte du prêtre chrétien bénissant les soldats qui partent pour tuer d'autres soldats ou peut-être des femmes et des enfants sans défense, bénissant les armes des soldats, leurs canons, leurs mortiers et leurs mitrailleuses, leurs bombes incendiaires et leurs grenades, et peut-être leurs gaz empoisonnés et leurs liquides enflammés, leurs sous-marins, leurs torpilleurs et leurs dirigeables. C'est là un domaine où le Christ n'a rien à faire.

La vie dans les tranchées est un effroyable défi lancé à tout ce qui s'appelle christianisme. Mais il est souvent nécessaire de maintenir les illusions, il faut amener le soldat à croire que son œuvre sanglante est agréable à Dieu ; et c'est pourquoi, par exemple, on répand par milliers des cartes postales édifiantes représentant des soldats qui, derrière un parapet, tirent une salve contre l'ennemi qui s'avance. D'un côté se tient l'officier commandant, le sabre levé ; de l'autre côté on voit le Christ en chemise blanche. Son visage nimbé de longs cheveux a une expression d'enfant. On lit au-dessous de la gravure : *Sie, ich bin bei Euch alle Tage* [1] (Matthieu XXVIII, 19). Peut-on imaginer un abus plus grave de la religion ?

La guerre et la religion chrétienne ou, si l'on

---

(1) « Amis, je suis tout le temps avec vous. »

veut, la guerre et la civilisation moderne sont infiniment éloignées l'une de l'autre. Un abîme s'ouvre entre elles, ce sont deux mondes entièrement différents et qui continueront de l'être, malgré les nombreuses tentatives que l'on a faites pour adapter le christianisme à la guerre ou pour représenter la guerre comme un acte agréable à Dieu ou comme un bien pour la civilisation. Il faut bien que tout le monde se persuade une bonne fois que la guerre est une forme de la barbarie. Guy de Maupassant l'a dit et redit, il a écrit quelque part :

« Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

« Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages, les vrais sauvages. Mais quels sont les vrais sauvages, ceux qui se battent pour manger les vaincus, ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer? »

La grande majorité des Allemands se fait de la guerre une image toute différente. Ils sont atteints de psychose guerrière et n'éprouvent aucune difficulté à établir le lien le plus intime entre la guerre d'une part et d'autre part le christianisme et la civilisation. Ce phénomène inquiétant a été étudié et décrit à plusieurs reprises, en dernier lieu par le professeur danois J. P. Bang dans son livre intitulé *Hurrah et Alleluia!* Pour ajouter une preuve nouvelle à celles que contient cet ouvrage si instructif, je donnerai connaissance de deux lettres échan-

gées entre un évêque danois et un pasteur allemand. Ces deux lettres ont été publiées d'abord dans un journal allemand, d'où elles ont passé en traduction dans la presse danoise.

..., 23 décembre 1915.

Mon cher ami,

J'éprouve le besoin de te souhaiter, à toi et à ta femme, la bénédiction de Dieu et la paix de Dieu dans votre maison et dans vos actes. Ma femme joint ses vœux aux miens.

Comme la dureté des temps pèse sur toutes choses ! Je la sens, moi aussi. En disant cela je ne pense ni à la vie chère, ni aux inconvénients de ce genre, ni à l'angoisse du malheur qui pourrait fondre aussi sur notre petit pays. Je pense à l'oppression physique qui m'accable, surtout pendant ces fêtes de Noël, à un moment où il faut que nous parlions en chaire de la paix sur la terre. Cette oppression renforce et aggrave les autres chagrins et soucis que l'on peut avoir ; elle les réveille et les accroît, de même qu'une maladie comme l'influenza réveille et aggrave nos infirmités chroniques, même si elle ne donne pas à l'une d'elles une acuité particulière.

Tu dois éprouver la même sensation, peut-être avec plus de force, peut-être d'une autre façon. A l'heure actuelle, même un vainqueur a tant de charges à supporter qu'il doit s'attendre à en souffrir et à en gémir pendant toute une génération.

Que Dieu qui dirige tout veuille nous accorder des jours moins sombres !

Ton tout dévoué,

N. N.

..., le 27 décembre 1915.

Mon cher ami,

Je te remercie beaucoup de ta lettre du 23 et de tes souhaits de Noël. Nous t'envoyons en échange nos meilleurs vœux pour toi et ta femme. Bonne et heureuse année !

... Au reste je te dirai tout d'abord que nous ne comprenons pas la guerre comme une punition ni comme une épreuve douloureuse; nous vivons les merveilles de Dieu (*magnalia Dei*), et par là nous sentons que, si Dieu nous frappe il est vrai et nous humilie, c'est à seule fin de nous témoigner son amour infini, qui dépasse toute intelligence humaine. De grands avantages ne s'obtiennent jamais sans sacrifices, ainsi le veut la constitution du royaume de Dieu; on oublie facilement cette loi en temps de paix, dans les jours heureux. Dieu a enlevé à nos ennemis et nous a fait conquérir un territoire aussi grand que l'Allemagne! Deux royaumes européens aussi grands ou plus grands que ta patrie ont été effacés de la carte d'Europe. Et comme les ennemis ne veulent pas encore croire malgré tout qu'ils ont été vaincus à fond, il est probable qu'ils perdront encore plus de terrain qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

Te souviens-tu qu'au début de la guerre, lorsque je te disais avec confiance : « Nous devons, nous voulons vaincre et nous vaincrons », tu me fis cette réponse sceptique : « Comment pareille chose serait-elle possible? » Naturellement, tu ne me poses plus cette question, maintenant que nos armées victorieuses occupent la Courlande et la Pologne et s'étendent de Vilna à Salonique, d'Arras à l'Euphrate : nous tenons ce que nous *voulons* tenir et prenons ce que nous *voulons* prendre.

Quand des éclats d'obus américains eurent brisé le bras et la jambe de notre petit garçon — il a dix-huit ans, — comme ses camarades le portaient au pansement en civière sous un feu roulant d'obus, il chantait : « Hardi, camarades, à cheval, à cheval! » Naturellement, ce n'est pas lui qui m'a raconté la chose, mais ses camarades me l'ont écrite. Aussitôt que son moignon de bras sera guéri et qu'il pourra se servir de son pied artificiel, son intention est de repartir au feu, si on veut l'accepter. Et ce cas n'est nullement exceptionnel : tel est l'état d'âme de notre jeunesse. — A Langemark, 1.500 étudiants de Marbourg et de Bonn, — de jeunes recrues, — s'élancèrent en chantant vers l'ennemi. Et au bas des faire-part annonçant la mort de nos soldats tombés sur les champs de bataille, tu trouveras souvent cette mention : « Avec fierté et douleur! Les parents, etc... »

Je vous plains, vous autres neutres, d'être exclus de cette vie magnifique dans la gloire de Dieu, et je vous plains en particulier, vous qui vous appelez Scandinaves et qui êtes des luthériens germains. Vous n'avez rien de tout ce que Dieu a prodigué de grand et de magnifique au peuple allemand depuis bientôt un an et demi. A celui qui n'a rien sera enlevé même ce qu'il n'a pas. Assurément la guerre n'est pas un five o'clock tea et le service militaire n'a rien de commun avec les ouvrages de dames ; mais le Seigneur, qui a permis que son fils mourût sur la croix, n'est pas non plus le président d'une réunion de thé, et Celui qui est venu ici-bas pour apporter non la paix, mais le glaive, n'est pas un commissionnaire : « Vivit, regnat, triumphat. » Au reste, le chant des anges de Bethléem : « Paix sur la terre », est au moins aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était quand on le chanta pour la première fois. Alors gisait dans sa crèche l'Enfant qui devait plus tard lutter, mourir et vaincre pour apporter la paix au monde. Nos soldats qui en 1870 ont versé leur sang, qui sont morts et qui ont vaincu, ont lutté pour donner une paix de quarante-quatre ans à l'Allemagne, à la Scandinavie et à l'Europe Centrale. Aujourd'hui nos soldats combattent encore pour les mêmes peuples et pour conquérir une paix encore plus longue. Et nous ne devons, nous ne voulons pas déposer les armes avant d'avoir obtenu cette paix : Gloria—Victoria !

Je crains que nous ne nous entendions pas sur ce que je t'écris ici. Mais tu me dis ce que tu penses, et c'est pourquoi tu me permettras d'en faire autant.

Je vous salue cordialement, toi et ta femme.

Ton fidèle G.

Le journal slesvigois *Ribe Stiftstidende* nous a révélé que l'auteur de la première lettre est M. Koch, évêque de Ribe (Jutland méridional). Il l'adressait à un ami de jeunesse qui avait été son camarade d'études à l'Université d'Erlangen, et avec qui il était resté depuis lors en relation.

Les idées qui ont reçu une expression si forte dans la lettre du pasteur allemand, nous les retrouvons, transposées pour trombones et trompettes, dans une foule de sermons, de traités et de brochures composés par des pasteurs et prêtres allemands et par des professeurs de théologie. Tous prêchent le même évangile d'une mission divine de l'Allemagne étroitement liée à sa grandeur militaire; ils le proclament en phrases retentissantes, avec une sûreté de soi et une arrogance capables d'inspirer l'enthousiasme fanatique ou la terreur, suivant l'état d'esprit des auditeurs.

Dans toutes ces productions théologiques, réapparaît, avec assez peu de variations, ce même thème fondamental : les Allemands sont le peuple élu, et ils représentent le véritable christianisme; c'est grâce à eux que le monde sera régénéré, car ils ont reçu la mission de détruire la puissance de Satan et d'exterminer les peuples sans Dieu. Les Allemands ne haïssent pas leurs ennemis; au contraire, ils les aiment; quand ils les tuent et ravagent leurs territoires, ils accomplissent une œuvre de charité et d'amour; les hommes doivent souffrir pour être sauvés, et c'est pour le bien des autres nations que les Allemands les châtient.

L'armée allemande marche sur les traces du Christ. Le Christ lui-même n'a-t-il pas prédit la discorde que sa doctrine susciterait dans le monde? Ses paroles sont claires et catégoriques. « Ne pensez pas que je sois venu pour faire régner la paix sur la terre; je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais le glaive. » (Matthieu X, 34.) Et avec

plus d'énergie encore, dans un autre passage du Nouveau Testament, il a annoncé les combats auxquels donnerait lieu son Évangile : « Je suis venu pour lancer les flammes sur la terre, et comme je voudrais que cet incendie fût déjà allumé ! » (Luc XII, 49.)

C'est ainsi que le Christ est transformé en un dieu de la guerre farouche, dégouttant de sang, qui tourmente les hommes par le glaive et par le feu, afin de répandre l'évangile des bienfaits de la civilisation allemande. Ce Christ ne prend pas les petits enfants par la main ; c'est le bon ami et le collaborateur de Krupp.

XIV

LES OISEAUX DE PROIE DU ROI RATBERT

Le sang d'Abel crie vers le ciel.

La guerre n'est au fond que le meurtre. C'est là un fait qu'on ne saurait éluder, et c'est pourquoi il faut qu'on cesse de le dissimuler sous des périphrases décoratives. La guerre s'accomplit essentiellement par le meurtre, sans doute un meurtre légalisé, autorisé, longuement préparé et prémédité, — mais un meurtre. Le soldat saccagera, volera, pillera, violera, détruira de toutes les façons ; mais avant tout et surtout il tuera.

La guerre est une boucherie d'hommes. Nous poussons des cris d'indignation et de révolte quand nous entendons parler de divinités barbares qui exigeaient des sacrifices humains. Nous frémissons quand nous lisons chez les historiens espagnols qu'un temple mexicain répandait un odeur plus infecte qu'un abattoir castillan : cette odeur provenait du sang des mortels égorgés en l'honneur des dieux tout-puissants.

Mais avons-nous vraiment le droit de nous indigner? Avons-nous le droit de nous enorgueillir? Toute notre civilisation et notre morale si célébrées, si « avancées », n'ont-elles pas fait lamentablement

faillite? Et ne sacrifions-nous pas, en ce vingtième siècle, à un Moloch plus sauvage et plus cruel que tous ceux que les temps anciens ont connus? Moloch a changé de nom, mais derrière les noms nouveaux, qui éblouissent les hommes de leur éclat trompeur, se dissimule une idole créée par la superstition routinière, par des coutumes ennemies du bonheur, par des théories insensées.

Un sacrifice humain moderne est soigneusement préparé pendant des années par les plus hauts serviteurs du temple qui s'appellent les diplomates; ils sont assistés des principaux fonctionnaires des royaumes, qui décident dans des conciliabules secrets de la date où doit commencer le sacrifice. Dès que l'heure est venue, interviennent les généraux et amiraux, les négociants et spéculateurs à la Bourse, les ingénieurs, les chimistes et les fabricants de canons. Quelques-uns d'entre eux conduisent les victimes à l'autel du dieu; d'autres ont pour tâche de rendre le sacrifice aussi long, aussi douloureux, aussi barbare que possible. Dans ces deux dernières années, on a offert en holocauste au dieu de la guerre à peu près toute la jeunesse la plus belle et la plus vigoureuse de l'Europe. Les victimes se comptent par millions, et le dieu, qui est plus cruel et plus assoiffé de sang que Moloch et Malik, que Kronos et Busiris, tue ses victimes, les dépèce ou les fait sauter en morceaux, les mutile pour la vie ou les empoisonne de gaz délétères, de sorte qu'ils deviennent comme des cadavres vivants.

La guerre est un sacrifice humain, une boucherie

d'hommes, et là où elle sévit s'assemblent les oiseaux mangeurs de charognes.

La guerre, qui n'est que sauvagerie et horreur, l'esprit de rapine qui entraîne à la violation des lois, au parjure et à la déloyauté, l'appétit de domination qui engendre la lâcheté, la fausseté et la soumission vile, la soif de sang qui s'assouvit dans la cruauté et le sadisme, ont inspiré à Victor Hugo un poème étincelant de la *Légende des Siècles* intitulé « Ratbert ». La scène a pour théâtre l'Italie médiévale, mais tous les cadres historiques sont brisés. Derrière un éblouissant chaos de personnages et de villes, se développe une action simple dans ses traits essentiels, poignante et d'une incomparable grandeur tragique. Dans cette poésie, Victor Hugo a trouvé des expressions sublimes pour tous les sentiments humains, les plus élevés comme les plus bas.

Dans la cité d'Ancône, est assis sur son trône d'or Ratbert, fils de Rodolphe et d'Agnès, comtesse d'Elseneur, petit-fils de Charlemagne. Il est roi d'Arles et s'intitule Empereur. C'est par la fraude qu'il est devenu seigneur d'Ancône et c'est par la fraude qu'il veut se rendre maître de Final, qui appartient à la petite Isora, âgée de cinq ans, orpheline de père et de mère ; elle n'a plus auprès d'elle que son grand-père Fabrice, un vieillard.

Le roi Ratbert, qui s'intitule Empereur, a convoqué à Ancône tous les tyrans, princes et roitelets de l'Italie. Ils le craignent et ils lui rendent hommage. Ratbert leur fait part de ses desseins contre la petite Isora, à qui il veut enlever la vie et les

biens, et tous l'applaudissent. Un par un il s'avancent pour répondre à ses questions, et ils louent sa grandeur, sa puissance et la sagesse de son esprit.

Cibo dit ceci : « O roi, seuls des scélérats osent te braver, toi qui commandes aux villes et aux campagnes ; te combattre serait crime, orgueil et folie ; quiconque ne dit pas que Ratbert est Empereur doit mourir. Il y a bien ici des potences, je l'espère. Pour moi, si mon propre père osait s'attaquer à l'Empereur dont Dieu conduit les pas, je voudrais que les corbeaux du gibet se posassent la nuit sur son cadavre et que la lune apparût à travers son squelette. »

Malaspina, le guerrier redouté, qui remplissait de serpents morts les puits des Abruzzes, s'exprime en peu de mots : « La guerre est sainte. Grand Dieu, fais que l'Empereur étende sa domination du Nord à l'Orient ; c'est par sa bouche auguste que ta voix se fait entendre. »

Afranus parla le dernier. C'était un homme d'église. Il était évêque, pieux, bienfaisant, savant ; pour témoigner de son humilité il portait une corde autour de son froc. Il invoqua l'Esprit Saint et commença ainsi : « Ratbert a planté par ruse sa bannière sur les murs d'Ancône. C'est chose permise. Ancône a agi imprudemment, et la ruse est légitime lorsqu'elle réussit et qu'elle sert au bien de tous. Tous les prétextes sont bons quand il s'agit de conquérir une ville. » Et il ajouta : « La ruse, ou ce qu'on appelle ainsi, adoucit l'art de la guerre : moins de coups, moins de bruit ; la victoire

plus sûre. Je présente mon avis timidement ; je suis d'église, et ne possède que l'humble intelligence d'un simple clerc ; je m'entends mieux à chanter des psaumes qu'à parler devant d'aussi hauts seigneurs. Je suis très ignorant ; à chacun sa monture. L'Empereur chevauche devant tous les autres sur son vigoureux palefroi bardé de fer, l'archange sur un dragon, l'apôtre sur un âne. Il va ainsi du droit, qui doit être large pour le roi et étroit pour le peuple. Le peuple est le troupeau de moutons et le roi son berger. Seigneur, un empereur ne veut rien sans que Dieu le désire. Agis d'après ce principe. Tu peux faire la guerre aux chrétiens aussi bien qu'aux Turcs sans prévenir de ton dessein. Les Turcs sont hors des lois communes, et par suite toute déclaration de guerre est superflue en ce qui les concerne. Et si les chrétiens s'opposent à ta puissance et à tes désirs, ils cessent d'être des chrétiens et doivent être traités en conséquence. Ce serait un malheur si des scrupules retenaient un prince quand il s'agit du bien de l'État. »

Partant de ces prémisses, Afranus conseille à l'Empereur de s'emparer de Final. La loi salique, qui interdit aux femmes de monter au trône est sans effet à Menton, où règne la sœur de l'Empereur, mais doit être appliquée rigoureusement à Final.

L'Empereur n'hésite plus désormais à exécuter son projet. Il envoie à Final un messager avec de précieux cadeaux pour le vieux Fabrice et des jouets pour sa petite-fille. Il fait annoncer qu'il va venir saluer Isora et la baiser au front — un honneur que Ratbert n'accorde qu'aux reines.

Fabrice est tout heureux et ordonne de tenir tout prêt pour recevoir aussi solennellement que possible cet hôte illustre ; mais, pendant qu'il relit la lettre impériale, un corbeau vient à voler et le sombre oiseau de malheur qui avait enseigné le chemin à Judas quand celui-ci cherchait Jésus, jette son ombre sur le parchemin blanc. Fabrice repousse son augure funeste, mais le gardien du château est saisi de sombres pressentiments. L'inquiétude se répand ; la nature elle-même frissonne dans une attente anxieuse.

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier ;
Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
Partout, les milans roux, les chouettes félines,
L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
Avec du sang le jour, qui devient feu la nuit,
Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
Fils de ces vieux vautours, nés de l'aigle romaine,
Que la louve d'airain aux cirques appela,
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
S'assemblent : et les uns, laissant un crâne chauve,
Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
D'autres, d'un mât rompu quittant les noirs agrès,
D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
Ils se montrent Final, la grande cime sombre
Qu'Othon, fils d'Aleran le Saxon crénela,
Et se disent entre eux : « Un empereur est là ! »

Puis commence la seconde grande partie du drame. L'Empereur qui avait conquis Ancône par la ruse s'est emparé de Final par la ruse. Sous le masque de l'amitié il est entré dans le château où tout était préparé pour une réception de gala. Sa

horde a massacré toute la garnison, étouffé la petite Isora et jeté Fabrice dans les fers. Quand l'œuvre de la journée fut accomplie et que la nuit s'approcha, on célébra de grandes orgies dans la cour et dans les salles du château.

Sans doute, c'est un sinistre spectacle de voir un vautour aux ailes éployées descendre sur sa proie et la déchirer; sans doute, nous frissonnons quand nous entendons le petit oiseau crier dans les serres de l'aigle; sans doute, il est horrible d'entendre l'épervier ronger et broyer les os de sa victime. Mais la nature même excuse ces oiseaux. La faim est la loi de tout ce qui vit. Et le ciel, qui connaît les mystères profonds et rigoureux de la nature, la nuit, qui protège le vol silencieux et vigilant du hibou quand celui-ci épie de ses grands yeux ronds, qui protège l'araignée quand elle tisse son pâle filet, font briller les étoiles au-dessus de la fête lugubre des oiseaux de proie.

Mais le fils d'Adam, l'être doué de raison, l'élu, qui doit trouver le bien parce qu'il a lutté pour le conquérir, l'homme qui tue l'homme et rit de son acte, épouvante tout l'infini vivant, même si son crime se cache dans la nuit la plus opaque. Et Caïn tuant Abel frappe d'effroi Dieu lui-même.

XV

SOLVET SECLUM

S*olvet seclum,* le monde se dissoudra, le monde disparaîtra, est-il dit dans la vieille hymne sur le jugement dernier. *Solvet seclum in favilla,* le monde disparaîtra dans un océan de flammes. Cette prophétie menaçante du Moyen Age inspire de nouveau la terreur et excite de sombres pressentiments dans l'âme des hommes. N'est-ce pas le jour du jugement qui s'approche ? Ne marchons-nous pas vers la destruction totale ? Des villes sont ravagées et brûlées, de grands pays transformés en déserts ; des populations entières sont chassées de leurs maisons et périssent misérablement sur les routes ou vivent d'une existence précaire parmi des étrangers. Des régions sont éventrées par les tranchées ; les champs sont engraissés de sang et labourés par des explosions d'obus. De puissantes machines massacrent méthodiquement les plus robustes des jeunes ou les mutilent pour toujours.

Des hommes détruisent sciemment ce que les hommes ont créé et protégé pendant de longues années. L'œuvre de destruction progresse inlassablement dans tous les domaines, dans celui des âmes comme dans celui des corps. Partout où nous

jetons nos regards, c'est le même spectacle désolant de ruines parmi lesquelles la plante vénéneuse de la haine croît à profusion. Pour donner une idée des grandes valeurs civilisatrices que la guerre a déjà détruites, je considérerai ce qui se passe actuellement dans le petit cercle des linguistes et des historiens des pays belligérants. On pourra tirer de là des conclusions plus générales sur l'état des esprits.

Peu de temps après la guerre franco-allemande de 1870-1871, deux savants français, jeunes, mais déjà fort connus, Gaston Paris et Paul Meyer, fondèrent une revue nouvelle intitulée *Romania*. Elle avait pour objet d'étudier le développement de la langue et de la civilisation dans les pays romans; elle devint bientôt une des revues savantes les plus considérées de l'Europe. Elle eut une importance non seulement scientifique, mais aussi politique en ce sens qu'elle contribua beaucoup à faciliter et à accélérer la réconciliation entre la science française et la science allemande. On trouve, dès les premières années, des articles composés par les deux plus célèbres romanistes de l'Allemagne, Hugo Schuchardt et Adolf Tobler, et par la suite le nombre des collaborateurs allemands s'est augmenté considérablement. En outre, les directeurs prenaient soin de donner des comptes rendus détaillés et des résumés d'ouvrages et de revues publiés en allemand. C'est ainsi que la coopération entre les philologues des deux côtés du Rhin reprit rapidement, et l'exemple donné par la *Romania* fit sentir bientôt son influence dans d'autres domaines

de la science. Il faut ajouter à cela la séduction irrésistible qu'exerçait Gaston Paris ; c'était le guide par excellence, le maître admiré et aimé ; chaque année, des Allemands, jeunes étudiants et vieux professeurs, affluaient autour de sa chaire.

Gaston Paris travailla toute sa vie à panser les blessures faites par la guerre et à amener une compréhension mutuelle, une harmonie entre l'esprit français et l'esprit allemand. Il chercha aussi à établir dans le domaine de la philologie romane une sorte de fraternité internationale. Et ses efforts eurent le plus beau succès.

Le 12 mars 1903, Gaston Paris était enterré avec toutes sortes de marques d'honneur données par sa patrie et par l'étranger, et, le soir du même jour, quelques-uns de ses élèves se réunissaient et décidaient de fonder une société scientifique internationale, une « Société amicale Gaston Paris ». Le projet fut chaleureusement accueilli, la société se constitua et recruta des membres dans toutes les nations civilisées du globe.

Cette association fut comme la réalisation d'un rêve de jeunesse de Gaston Paris. Dans la leçon, devenue plus tard si célèbre, qu'il fit au Collège de France en décembre 1870, lorsque l'armée allemande étreignait Paris d'un cercle de fer, il parla en termes enthousiastes de la science, qui poursuit par toute la terre un seul et même but, la découverte de la vérité, et qui par suite doit réunir les hommes comme dans une patrie commune, supérieure aux diverses nationalités étroites et hostiles, patrie qu'aucune guerre ne pourra ensanglanter,

qu'aucune conquête ne peut menacer, et où les âmes trouveront le repos et la sécurité : c'était une sorte de *Civitas Dei,* quelque chose comme cette cité de Dieu dont les âmes pieuses rêvaient dans le haut Moyen Age.

La société amicale internationale qui portait le nom de Gaston Paris était devenue un asile qui se rapprochait de cette *Civitas Dei.* Aujourd'hui, la société est dissoute, et beaucoup de ses membres combattent dans des camps adverses. Le même fait s'est reproduit dans d'autres domaines. Des savants français et allemands, italiens et autrichiens, qui vivaient auparavant dans la plus parfaite entente, se poursuivent maintenant d'une haine impitoyable. Toutes les relations de collègue à collègue, tous les liens d'amitié sont brisés. Il ne reste plus qu'un chaos sinistre. Et personne n'entrevoit d'issue possible, si solides sont les positions occupées par les adversaires.

En France, le célèbre historien Ernest Lavisse a exposé son point de vue dans un article qu'il intitule : *Non possumus.* Ce sont les termes bibliques dont se servit le pape Clément VII lorsqu'il repoussa Henri VIII. La même formule est employée aujourd'hui par les savants français les plus éminents à l'occasion d'une tentative faite par les Suisses pour préparer les voies à une réconciliation future. « Nous ne pouvons pas », disent MM. Lavisse, Gustave Lanson, Alfred Morel-Fatio, Émile Picot et beaucoup d'autres ; la guerre a démontré qu'il existe dans les deux pays des conceptions diamétralement opposées de Dieu et de l'humanité.

C'est pourquoi aucune réconciliation n'est possible.

Du côté allemand, la situation semble également sans espoir. M. Hugo Schuchardt, le grand linguiste, dont j'ai déjà signalé les suggestives interventions dans d'autres questions actuelles, a publié une petite brochure qu'il intitule : *Aus dem Herzen eines Romanisten* (Réflexions sorties du cœur d'un romaniste) et qui se vend au profit des corps d'armée autrichiens occupés sur le front italien.

Cette brochure est un adieu émouvant adressé à l'Italie. Schuchardt a aimé ce pays depuis sa plus tendre jeunesse ; il lui est attaché par d'innombrables liens d'amitié et il en connaît la langue comme personne. Pourtant il vient de rompre avec lui dans les termes les plus absolus. Sa brochure débute ainsi : « J'écrivais, il y a quarante ans, dans l'*Allgemeine Zeitung* : Si l'Angleterre s'enfonçait sous les eaux, la perte serait grande ; mais quelle serait notre désolation si un jour, sur le versant sud des Alpes, nous n'avions plus devant nous qu'une étendue d'eau déserte et morne ? Eh bien ! cette désolation, cette amertume, la plus grande de toutes, nous l'éprouvons aujourd'hui ; l'Italie, la terre où fleurissent les citronniers, a disparu pour nous sous les eaux. »

L'Italie est devenue à tel point pour Schuchardt une terre fermée, qu'il s'écrie ensuite en soupirant : « Il nous sera absolument impossible de suivre l'exemple de ces Européens qui s'habillent en mahométans pour pouvoir visiter les lieux saints de l'Islam. » Quel amour profond pour l'Italie se

révèle dans ces paroles ! L'Italie est pour Schuchardt, comme pour tant d'autres, la terre sainte, mais désormais l'accès lui en est interdit.

Schuchardt termine sa brochure par une citation tirée d'une tragédie de Métastase, où Didon parle ainsi à Énée : « Le flambeau est éteint, le lien est déchiré, — et c'est à peine si je me souviens de ton nom. » En conformité parfaite avec les sentiments qu'il exprime ici, Schuchardt avait envoyé, aussitôt après la rupture de la paix, une lettre à la *Tagespost* qui fut publiée le 24 mai 1915 et où il disait : « Au lieu d'une couronne mortuaire au peuple italien que j'ai autrefois si profondément aimé et sur lequel je pleure maintenant, je vous envoie ci-joint 300 francs pour notre caisse de secours de guerre. »

Tout le monde en Autriche et en Allemagne partage les sentiments de Schuchardt. Je citerai encore une déclaration caractéristique. L'éminent historien de l'art, G. Dehio, a publié, le 30 mai 1915, dans la *Frankfurter Zeitung,* un article contre l'Italie, qui se termine par ces mots : « Il faut qu'il en soit ainsi. Sur la place de la Seigneurie à Florence, sur la place Saint-Marc à Venise, nous n'avons plus rien à faire dans l'avenir, que nous sortions de cette guerre en vainqueurs ou en vaincus. »

Vouloir intervenir comme médiateur entre les Autrichiens et les Allemands d'une part, les Italiens et les Français de l'autre, ce serait une entreprise folle : j'en ai fait moi-même la douloureuse expérience. Toute compréhension réciproque est impos-

sible. Ils ne voient que leur propre droit et l'injustice de l'adversaire; et celui qui n'est pas avec eux est contre eux.

Montrons par un exemple frappant comment les mêmes faits historiques se reflètent de façon différente suivant que l'observateur appartient à l'un ou à l'autre camp. Il s'agit de l'Autriche, de sa structure ethnographique si extraordinaire et de ses droits à l'existence.

Le linguiste français le plus considérable, M. Antoine Meillet, écrit à ce sujet: « En ce qui concerne l'Autriche, tout le monde sait que ce n'est pas une nation, mais un assemblage de pays soumis à la couronne des Habsbourg, assemblage où une bureaucratie essentiellement allemande opprime les aspirations et les espérances des Tchèques, des Ruthènes, des Slovènes et des Italiens, sans arriver à développer dans ces races une véritable vie nationale nouvelle. »

Et voici ce qu'écrit M. Hugo Schuchardt: « Notre monarchie est un fait unique dans la géographie politique, mais elle ne l'est pas seulement comme une relique vénérable du passé; elle l'est encore en tant que symbole heureux de l'avenir : car c'est une grandiose station d'expériences dont l'objet suprême et définitif est de fondre en une grande famille toutes les nationalités et toutes les races. »

On a peine à croire que c'est du même pays que parlent les deux auteurs. Ainsi s'opposent, dans une antithèse brutale, façon de penser à façon de penser; les Français insultent les Allemands et ceux-ci le leur rendent de tout cœur. Hugo Schuchardt s'ex-

prime de la sorte : « Les Latins sont, si nous allons au fond des choses, des verbalistes, et les Germains, des réalistes; ce qui importe pour nous, c'est la chose, et pour eux, c'est le mot. Nous apprécions le vrai et le bien même s'ils sont habillés de haillons, et les autres apprécient l'or et la pourpre, même s'ils recouvrent l'insignifiance ou le pur néant. » Quand un Schuchardt se laisse aller à une généralisation aussi injuste, on ne doit pas s'étonner des aberrations et des confusions d'idées que l'on peut observer chez beaucoup d'esprits de moindre qualité, et qui ont produit des manifestations du plus mauvais goût.

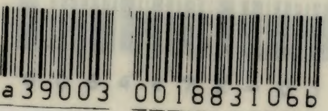
Où est donc le Gaston Paris capable d'amener après la guerre une réconciliation entre les nations? Viendra-t-il jamais? On a des raisons d'en douter. Et pourtant il est impossible de renoncer à l'espoir de voir revenir le jour. Beaucoup de germes ont été déjà semés, et ils ne pourriront pas tous dans le sol. L'appel lancé de Suisse par MM. J. Häberlein et G. de Reynold, ainsi que le travail accompli par le *Neues Vaterland* en Allemagne et l'internationale *Fraternitas medicorum* mettront en mouvement les pensées et les sentiments de beaucoup d'hommes et leur inspireront le goût d'appliquer leurs efforts à réparer et à guérir, à construire une nouvelle cité de Dieu qu'aucune guerre n'ensanglantera. Car la guerre est le crime gigantesque, la barbarie destructrice qu'il faut apprendre aux hommes à haïr et à mépriser. La génération qui viendra devra savoir que le meurtre et l'incendie, le pillage et le viol sont des crimes de l'espèce la

plus basse et qu'ils deviennent encore plus méprisables et plus répugnants quand ils sont commis en uniforme et par ordre supérieur.

Solvet seclum, le vieux monde s'écroulera ; mais, comme dit Leconte de Lisle dans la puissante paraphrase qu'il a donnée de cette prophétie, les scories impures de ce vieux monde fertiliseront les sillons où germe le monde nouveau.

TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — AVRIL 1917


a39003 001883106b